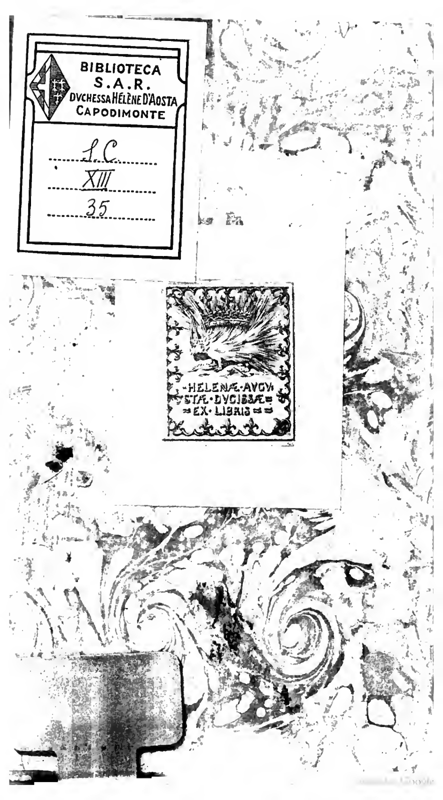

VITT. EM. III


BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE
S.C.
XIII
35
HELENÆ·AVGV
STÆ·DVCISSÆ
EX·LIBRIS



LA LUSIADE DU CAMOENS,

LA LUSIADE DU CAMOENS,

POEME HEROIQUE,

SUR LA DECOUVERTE DES INDES ORIENTALES.

Traduit du Portugais;

Par M. DUPERRON DE CASTERA.

TOME SECOND.





A PARIS;

Chez
HUART, ruë S. Jacques, à la Justice.
DAVID, quay des Augustins, à la Providence.
BRIASSON, ruë S. Jacques, à la Science.
CLOUSIER, rue S. Jacques, à l'Ecu de France.

M. DCCXXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



LA LUSIADE,

POEME PORTUGAIS.

CHANT IV.



PRE'S une nuit ténébreuſe où le tumulte des vagues & les mugiſſemens de Borée ont épouvanté le Matelot, il voit avec plaiſir renaître l'aurore dont la face riante lui annonce le calme d'un jour ſerain ; une douce allegreſſe ſuccede à ſes fraïeurs, & l'eſperance revient dans ſon ame. La même

chofe arriva aux Portugais lorfque la Parque eut terminé le déplorable regne de Don Fernand : plufieurs d'entr'eux fupportoient à regret les violences & l'injuftice des favoris de ce foible Monarque, ils n'afpiroient qu'à s'affranchir du joug de ces tyrans domeftiques, & à fe vanger des fureurs de la Caftille. Leurs vœux furent accomplis lorfqu'on éleva fur le thrône l'invincible Don Juan, qui étoit le fruit des amours de Don Pedre & de la belle
A Therefe du Laurens,

Si le fang ne lui donna pas un droit legitime fur le Diadême, il le meritoit par fa vertu; les Dieux qui la connoiffent & qui veulent la couronner, empruntent la voix des prodiges pour découvrir

aux Lusitains leur volonté suprême. Dans Evora une petite fille qui ne faisoit retentir son berceau que de cris informes, prend distinctement la parole, & dit en levant ses mains naissantes vers le Ciel : O Portugal, Portugal, c'est le Prince Don Juan qui doit être ton Roi ! B

Toute la Nation étoit alors possedée d'un cruel esprit de vangeance ; on voyoit la haine & la fureur courir les cheveux épars dans nos tristes Provinces : armés du flambeau des Euménides, ces deux Démons impitoyables exerçoient sans frein & sans retenuë les barbaries les plus énormes : on massacre les amis & les parens de la Reine Leonor, aussi-bien que ceux du Comte Fernandès qui vivoit C

avec cette Princeſſe dans une intelligence trop tendre, ſurtout depuis que le trépas du Roi ſon époux l'avoit laiſſée dans la liberté du veuvage : le Comte lui-même eſt enfin tué devant les yeux de ſa maîtreſſe, qui fait de vains efforts pour le défendre ; ſa mort eſt ſuivie de pluſeurs autres, le feu terrible allumé dans Liſbonne n'épargne rien de ce qu'il rencontre : tel eſt précipité du haut d'une tour, comme jadis le malheûreux
D Aſtyanax ; tel après avoir long-temps ſervi de joüet au Peuple, eſt mis en pieces & déchiré dans les ruës. Sous prétexte de purger l'Etat des favoris qui le tyranniſent, chacun ſatisfait ſes inimitiés particulieres, mille & mille innocents en deviennent les

victimes ; la pieté, la vertu, les caractéres les plus saints ne sont que de foibles remparts.

On peut oublier désormais les cruautés dont Rome fut le theâtre sous les loix du feroce Marius & du sanguinaire Sylla ; les brigandages qui désolent le Portugal sont encore plus terribles. Leonor ne peut voir le massacre de Fernandès sans découvrir aux yeux de tout l'univers les liens qui l'unissoient avec cet infortuné ; sa douleur éclate, & pour se vanger elle appelle le Castillan sur les bords du Tage, le Castillan qui a épousé sa fille Beatrix, & qui par les droits que lui donne cette alliance, peut aspirer au sceptre de Lusus. E

Le Roi de Castille embras-

ſe l'occaſion offerte ; il publie à haute voix que ſon épouſe doit ſeule heriter du Portugal, puiſqu'elle eſt l'unique fruit du mariage de Don Ferdinand avec Leonor. Fondé ſur l'eſpoir qui le flatte, il raſſemble ſous ſes étendarts tous les Peuples de ſon vaſte Empire, ceux qui habitent les Provinces conquiſes ſur les Agareniens par le fameux Cid
F Ruy-Diaz ; ceux de Léon, ſi renommés pour leur ſcience dans l'agriculture, & encore plus pour leur valeur, qui regarde avec un noble mépris les plus redoutables dangers de la guerre. En même temps des campagnes baignées par le Guadalquivir, accourent les Vandales, portant ſur leurs fronts l'intrepidité de leurs
G ayeux: l'illuſtre Colonie des

Tyriens prend auſſi les armes; elle envoye ſes ſoldats au Monarque de Caſtille ſous des enſeignes où ſont repreſentées les Colonnes d'Hercule. Il en reçoit encore de Toléde, cette ville antique & noble qui voit les eaux du Tage couler doucement autour de ſes murs après qu'elles ſont deſcenduës avec impetuoſité des montagnes de Cuença : & vous Galiciens, Nation fameuſe & peu civiliſée, la crainte ne vous empêche pas de marcher contre les Luſitains dont vous avez pluſieurs fois reſſenti les coups. Après ceux-ci viennent les Biſcayens, troupe groſſiere dans leur langage, mais vive, boüillante & incapable de ſouffrir la moindre injure; la terre de Guypuſcoa & les Aſturies

mettent dans les ſuperbes mains de leurs enfans le fer qu'elles tirent de leurs mines; tout vole ſur les pas des furies qui préſident à la guerre, nul de ceuxqui peuvent ſuporter les fatigues de Mars, ne reſte dans l'Arragon, ni dans la ville qui s'énorgueillit de ce que les Scipions l'ont fondée,
I non plus que dans la forte Barcelone. Avec cette effroïable multitude, le Caſtillan s'avance contre les Portugais.

Don Juan, qui renferme dans ſon ſein des reſſources inépuiſables de force & de courage, comme autrefois l'Hercule de la Paleſtine dans ſa chevelure myſterieuſe, le brave Don Juan n'eſt point étonné du nombre des ennemis, il s'apprête à combattre & à

vaincre avec des troupes qui ne paroissent qu'un foible détachement des armées de Castille : cependant quoique cette résolution soit prise, il consulte les principaux Seigneurs de son Royaume, moins pour profiter de leurs lumieres, que pour sonder les replis de leurs cœurs, & connoître ce qu'il doit attendre ds leur fidelité.

Chacun donne son avis suivant la passion qui l'inspire ; il s'en trouve qui blâment la guerre & qui veulent qu'on se soumette aux Loix de la Castille : l'antique valeur de Lusus ne les anime point ; penetrés d'une frayeur qui les glace, ils desavoüent leur Patrie & leur Roi, & s'il le falloit, ils nieroient le Dieu qu'ils adorent. L'intrepide

Nun-Alvare déteste leur lâcheté, un genereux courroux s'allume dans son ame & brille dans ses yeux qui semblent menacer la terre, la mer & le ciel; en vain voit-il ses freres & la plus haute noblesse du Portugal embrasser le parti qui s'oppose aux desirs de Don Juan, rien ne l'arrête, il leur parle durement & sans éloquence, mais avec cette franchise, avec cette fiérté militaire qui charme l'oreille de Mars; il tient son épée dans sa main, & secoüant d'une façon terrible ce fer redoutable, qui fit dès son enfance tout son amour & tous ses delices, il évapore ainsi le feu de sa colere.

Comment! la Noblesse Portugaise refuse de prendre les armes pour sa Patrie! Com-

ment! cette Province jadis la reine des Nations par sa valeur & par ses exploits, aura porté des enfans qui n'osent employer pour elle ni leur force ni leur courage, & qui pour quelques vains égards, laisseront tomber leur mere sous un joux ignomieux! He quoi? n'êtes-vous plus descendans de ces Heros qui sous les étandarts du grand Enrique, vainquirent les plus braves guerriers de la Castille, & qui pour preuve de leur triomphe, enchaînerent à leur char tant d'illustres prisonniers? Avec quels bras, si ce n'est avec ceux de vos Ancêtres, le sage Dionis & son genereux successeur terrasserent-ils donc ces mêmes Peuples qui vous font pâlir d'effroi? Ah, si Don Fernand par

ſa foibleſſe ou par ſon crime a autrefois émouſſé vos cœurs, maintenant que vous avez un Prince nouveau, montrez-vous dignes de lui! il vous ouvre le ſentier de la victoire, marchez ſur ſes pas, & vous verrez cette multitude qui vous paroît ſi redoutable, ſe diſſiper devant vous; mais ſi l'honneur ne vous touche plus, ſi rien ne peut calmer vos vaines allarmes, fuyez, puiſqu'une crainte ſervile vous lie les mains: j'y conſens; ce que vous n'oſez faire, je l'entreprendrai moi ſeul, moi ſeul avec mes vaſſaux & avec ce fer vangeur (en prononçant ces paroles, il tire ſon épée de ſon fourreau,) moi ſeul je défendrai cette terre, & ſignalant pour elle une fidelité qu'elle n'aura pas trou-

vée chez vous autres, je l'affranchirai des perils qui la menacent ; vous n'en ſerez que les témoins : on peut vaincre ſans vous, ſans vous je reprimerai non-ſeulement l'orgueil de la Caſtille, mais encore la témerité de quiconque s'élevera contre mon Roi. L

Scipion ne s'exprima pas avec un plus noble emportement, lorſqu'il vit que la jeuneſſe qui s'étoit retirée dans Canuze après la malheureuſe Bataille de Cannes, vouloit ſe rendre aux loix d'Annibal : il ſçut appaiſer la frayeur de cette troupe fugitive, il ſçut les contraindre à jurer ſur ſon épée qu'ils n'abandonneroient jamais l'Aigle Romaine; & qu'ils periroient plûtôt mille fois pour ſa défenſe. Un

ſuccès auſſi favorable ſuit le diſcours du genereux Nun-Alvare ; ſes dernieres paroles raniment dans le cœur des Portugais leur vertu languiſſante, & font ſucceder l'audace à la crainte qui les refroidiſſoit. Ils montent à cheval, & remuant avec fierté leurs lances & leurs javelots, ils courent en criant à haute voix, vive le fameux Prince qui aſſure la liberté de la Patrie!

Le Peuple prend part aux préparatifs d'une guerre qui flatte ſes deſirs ; chacun travaille, chacun s'empreſſe : l'un nettoye ſes armes qu'une longue paix a couvertes de roüille ; l'autre garnit ſon caſque & le pare de plumes nouvelles ; l'autre éprouve la force de ſa cuirace : les galants prennent les couleurs

de leurs maîtreſſes & font broder ſur leurs habits des N deviſes de leurs amours.

Avec ſes troupes Don Juan quitte l'agréable ville d'Abrante, où les eaux du Tage qui la baignent preſque dès leur ſource, temperent les feux de la canicule par une fraîcheur délicieuſe. L'avant-garde s'avance ſous la diſcipline d'un homme digne de commander les armées innombrables, qui paſſerent l'Helleſpont avec Xerxès: c'eſt Nun-Alvare, le fleau des Caſtillans, comme Attila fut jadis celui des François & des O Italiens. L'aîle droite reconnoît pour ſon Capitaine un autre guerrier, qui ſe nomme Rodrigue de Vaſconcellos; la gauche obéit à Vaſquez d'Almada, & le grand Gui-

don Royal s'éleve pompeusement dans les airs auprès de l'invincible Don Juan qui conduit le corps de Bataille & l'arriere-garde. Rassemblées sur les murs de la Ville les meres, les sœurs, les tendres maîtresses & les pieuses épouses s'abandonnent aux larmes en voyant partir ce qu'elles aiment; la crainte les tourmente, l'esperance les soulage; elles font mille & mille vœux pour la conservation des objets cheris dont elles redoutent la perte.

Déja nos Escadrons belliqueux sont arrivés en presence de l'armée Castillane, qui pousse un cri formidable en nous voyant approcher: chacun à l'aspect les uns des autres commence à douter du sort de la Bataille, le Portugais

gais à cauſe du grand nombre des Eſpagnols, & l'Eſpagnol à cauſe de la grande audace des Portugais. On étoit alors dans la ſaiſon brûlante où le ſoleil viſite l'aimable conſtellation d'Aſtrée ; Cerès avoit renfermé ſes tréſors dans les granges du laboureur, & Baccus annonçoit au vigneron l'heureux moment de preſſer le raiſin. Les trompettes, les fifres, les tambours donnent des deux côtés le ſignal du combat ; un bruit affreux, horrible, épouvantable s'étend & ſe perpetuë dans les régions voiſines ; le ſommet du mont Artabre en eſt ébranlé, la Gouadiane ſaiſie de frayeur remonte vers ſa ſource, les ondes du paiſible Doüero s'arrêtent auſſi-bien que celles du Tage, &

n'osent plus qu'à peine continuer leur chemin jusqu'au Royaume d'Amphitrite ; les meres éperduës serrent leurs enfans contre leur sein, on diroit que toute la nature tombe en ruine.

O combien de visages pâlissent, combien de guerriers & même des plus braves se sentent penetrés d'une horreur secrette aux approches de ce combat terrible ! C'en est fait, les deux armées sont aux mains : l'ambition d'une conquête glorieuse anime les uns, le zele de défendre la Patrie enflamme les autres. Nun-Alvare fond le premier sur les troupes de Castille, le premier il signale sa valeur : tout ce qu'il frappe tombe, & bientôt au tour de lui la terre est jonchée d'Iberiens morts &

mourants ; une nuée de fléches se brisent en éclats, les hommes & les chevaux renversés pêle & mêle font gemir l'arene sous leurs chutes frequentes.

De nouveaux soldats succedent continuellement à ceux que Nun-Alvare immole : il voit (quel funeste spectacle!) il voit ses propres freres s'avancer contre lui ; mais les liens du sang qui l'unissent avec ces perfides, ne l'arrêtent pas, il ne les connoît plus pour freres, depuis qu'ils sont les ennemis de son Roi. Plusieurs autres rebelles paroissent dans les premiers rangs des troupes Espagnoles. Ainsi sous les drapeaux de Jule & de Pompée les champs de Pharsale virent autrefois la nature étouffée par les fureurs

de la guerre civile ; ô Sertorius, ô brave Coriolan, & toi fier Catilina ! vous tous enfin qui conſpirâtes la ruine de votre Patrie, ſi vous trouvez trop cruels les ſupplices dont on recompenſe vos forfaits dans le ſombre ſéjour des Manes, dites à l'affreuſe Tiſiphone que le Portugal a produit des traîtres qui vous ont égalé.

Le nombre des Ennemis qui ſe ſuivent les uns les autres comme des flots, rompt enfin notre avant-garde : on environne Nun-Alvare, on le harcelle de tous côtés. L'imdomptable Lion d'Afrique aſſiegé ſur les collines de Ceuta par une foule de chaſſeurs Mauruſiens, ſemble ſe recueillir en lui-même pour ranimer ſa colere, il promene fierement

ses yeux autour de lui, enfin rugissant de fureur & devenu plus terrible encore par le peril dont il se voit pressé, loin de fuir, il se jette au travers d'une forêt de lances qui le menacent: Tel se montre l'intrepide Nun-Alvare au milieu des Espagnols; plus d'ennemis lui font tête, & plus il en renverse: plusieurs de ses compagnons perissent; que peut le courage contre une si grande multitude?

Un javelot homicide perce le sein de Gyralde, malgré le bouclier qu'il vient de prendre à Perès, l'un des plus vaillans nourrissons de la Castille; Perès en mordant la poussiere voit expirer son vainqueur. Don Duart & Don Pedre succombent après s'être longtemps signalés sur les Brigiens;

Bragance les vit naître, ils meurent tous deux jeunes; tous deux avides de gloire: amis inséparables tant qu'ils vecurent, la Parque ne les desunit pas; le coup fatal les fait tomber l'un sur l'autre, ils rendent le dernier soupir en s'embrassant. Lope & Vincent deLisbonne avoient résolu de mourir ou d'effacer par leurs exploits tous les Heros qui s'illustreroient dans cette guerre,ils deviennent les victimes de leur noble ambition. Alphonse monté surun cheval fougueux répand au tour de lui le carnage & l'effroi; enfin cinq Espagols l'abbatent & le sacrifient aux manes de cinq autres des leurs qu'il a tués. Trois coups de lances étendent l'audacieux Hilaire sur le sable, les ap-

proches trépas n'étonnent point son grand cœur; & s'il regrette le jour qu'il perd au Printems de ses années, c'est seulement parce qu'il ne verra plus la belle Antonie dont il adore les charmes; une froide & sombre vapeur lui couvre les yeux, il veut prononcer le nom de l'objet qu'il aime; mais il n'en dit que la moitié, le reste meurt dans sa bouche & son ame s'envole.

Don Juan qui est par-tout, qui voit tout & qui s'expose à tout pour encourager les siens par sa presence & par ses discours, découvre bien-tôt le peril extrême qui presse Nun-Alvare: il en frémit, il s'avance à la tête d'un Bataillon belliqueux, que l'honneur & la gloire attachent sur

ſes pas. Une lionne eſt moins terrible lorſqu'elle s'apperçoit qu'un Berger lui enleve ſes petits pendant qu'elle leur cherche la nourriture ; à cet aſpect, écumante de fureur & de rage, elle quitte tout autre ſoin, elle court après le raviſſeur, ſes raviſſemens font trembler les ſept Montagnes jumelles qui s'élevent dans les champs de Maſſylie. Tel l'invincible Don Juan vole au ſecours de ſon avant-garde qui eſt prête à ſuccomber ſous le nombre des Eſpagnols : Chers & braves ſoutiens de ma Couronne, genereux guerriers, s'écrie-t-il, c'eſt en ce jour qu'il faut déployer votre valeur ; la liberté Portugaiſe eſt dans vos mains, ſongez à la défendre : voyez votre Roi, devenu votre Compagnon, ſe

jetter au milieu des lances, des épées & des fléches, ſuivez-le dans la route qu'il vous trace. Il dit, & d'un bras dont les coups ſont inévitables, il pouſſe ſon javelot contre le fier Maldonat : la mort & le trait partent enſemble, Maldonat tombe percé d'une large bleſſure, & ſon cheval ſe renverſe ſur lui.

L'exemple & le diſcours de Don Juan animent les Portugais, une noble honte répand ſon feu ſur leurs viſages; ils rougiſſent que leur valeur ait pû ſe refroidir un moment, tous ſe diſputent à l'envi l'un de l'autre la gloire d'affronter les perils de Bellone, ils rompent mailles & corcelets, ils percent, ils ouvrent le ſein de leurs ennemis, le fer étincelle ſur les armures qu'il

frappe. Mars s'irrite, le combat s'eflamme, les enfans de Lusus donnent & reçoivent des coups mortels avec autant d'indifference que si la lumiere n'étoit pour [illegible] qu'un objet de mépris. Le Grand-Maître de Compostelle & celui
T de Calatrave, après s'être signalés par des exploits incroyables, descendent en frémissant sur les sombres rivages ; bien-tôt ils y sont suivis par les traîtres Pereyras qui expirent en détestant le Ciel & la fortune. Velasquès & Sanchès natifs de Tolede, l'un adonné aux exercices de Diane, l'autre à ceux d'Apollon ; Galbès surnommé le Soldat sans peur ; Montanchès, Oropesa & Mondonédo, tous six d'une valeur éprouvée, perissent par la main du jeu-

ne Antoine, qui porte dans le combat ou plus d'adresse ou plus de bonheur qu'eux; Guévar homme vain & nourri dans l'indolence se teignoit les bras & le visage avec le sang des morts qu'il trouvoit étendus sur la poussiere : à l'abri de cette imposture frivole, il prétendoit passer pour un guerrier redoutable, il publioit à haute voix le nombre des ennemis qu'il avoit terrassés; Don Pedre l'interrompt d'un coup de sabre, Guévara perd la vie, sa tête pleine des fumées d'un orgueil ridicule bondit loin de son corps, qui demeure noyé dans son propre sang; juste & terrible punition de ses mensonges. Carrillo, Roblédo, Juan de Lorca, Salazar de Seville & plusieurs autres

dont la renommée n'a pas conſervé le nom, tombent en foule dans les abymes tenebreux, où Cerbere effraye les manes par ſes mugiſſemens : le demon de la guerre pour mieux humilier en ce jour la fierté des Eſpagnols, renverſe l'étendart Royal de Caſtille aux pieds des Portugais ; cet étendart ſi fameux, ſi formidable eſt honteuſement foulé par le vainqueur.

Alors les Iberiens rétabliſſent le combat avec plus de fureur que jamais, la rage, le deſeſpoir, les cris, le ſang, la mort qui ſignale ſa cruauté par mille & mille voix differentes, offrent aux yeux du ſoleil un tableau plus épouvantable que l'enfer-même; enfin malgré tous ſes efforts, le Caſtillan ſuccombe, ſa dé-

faite ruine ses projets ambitieux, il abandonne le champ de bataille, & par une prompte fuite, il dérobe sa vie au glaive exterminateur qui la menace; les débris de son armée le suivent, la crainte leur prête des aîles : abbatus, mornes & consternés ils emportent au fond de leurs cœurs un regret amer des richesses, des parens & des amis qu'ils ont perdus dans cette malheureuse journée; ils soupirent de colere & de honte; les uns maudissent & couvrent d'imprécations celui qui, dans l'enfance du monde enseigna aux humains le funeste usage des armes; d'autres accusent la soif de regner, qui sacrifie le miserable Peuple à la grandeur des Princes; fatale soif qui

plonge tant de meres & tant d'épouſes dans une douleur éternelle.

V Don Juan paſſa ſur le champ de bataille les jours qu'exige la coûtume ; enſuite il rendit graces de ſa victoire au Dieu puiſſant, qui la lui avoit accordée, Nun-Alvare qui ne reſpire que la guerre, & qui pour conſacrer ſon nom ne connoît d'autre moyen que les armes ; l'infatigable Nun-Alvare traverſe le Tage, moiſſonne de nouveaux lauriers dans les campagnes d'Andalouſie, & fait tomber devant lui les drapeaux de Sevile avec ceux de pluſieurs autres Provinces que Mars livre à ſes coups : les Eſpagnols accablés de tant d'orages gémiſſoient ſous le poids de leurs infortunes, lorſque l'aimable hymenée vint enfin rétablir l'intelligence entre

l'une & l'autre Couronne : les deux Rois épousent deux sœurs illustres & charmantes, Y que la Tamise vit naître sur ses bords ; Bellonne à leur aspect se replonge dans les gouffres de l'enfer, & la paix si long-temps souhaitée des Peuples malheureux, leur prodigue à pleines mains l'abondance& les plaisirs qu'ellefait.

Mais Don Juan qui méprisa toûjours le repos& la mollesse, souffre avec impatience que son courage demeure oisif à l'ombre des oliviers; n'aïant plus d'ennemis à combattre en Europe, il en va chercher d'autres sur les bords de l'Afrique, & c'est le premier de nos Rois qui ait porté la guerre aux Lybiens jusques dans leurs brûlantes retraites : il

couvre de ſes vaiſſeaux l'humide ſéjour de Thetis, il s'avance vers le détroit fameux où Alcide poſa les bornes de ſes travaux & de ſa gloire ; bien-tôt ſes Etendarts victorieux brillent ſur le ſommet du mont Abyla, bien-tôt la noble Ceuta lui ouvre ſes portes ; le Mauruſien qui n'a pû la défendre, quitte ſes murs en fremiſſant de honte & de rage, déſormais cette heureuſe Conquête aſſure l'Eſpagne contre tous les perfides qui voudroient imiter la trahiſon de Julien.

Z La Parque jalouſe du bonheur des Luſitains ne leur laiſſa pas ce Heros ſi magnanime auſſi long-temps qu'ils le deſiroient, il meurt plus chargé de lauriers que d'an-

nées, il va s'asseoir avec les Dieux dans la Cour de l'Olympe, d'où il veille sans cesse sur son Peuple : ses Enfans heritent de ses vertus ; mais Don Duart qui lui succede, n'herite pas de sa fortune : son regne est marqué par de cruelles disgraces, ainsi l'ordonnent les destins, leur vicissitude ne permet pas que les hommes joüissent d'une felicité constante, l'amertume & les douceurs s'entresuivent, notre vie telle qu'une mer variable passe aisément du calme à la tempête. Don Duart voit son genereux frere, le brave & l'illustre Fernand, languir dans les horreurs d'une funeste captivité ; c'est l'amour de la patrie qui jette ce Prince dans les fers, il se livre lui-même aux Sarra-

ſins pour ſauver les Portugais d'une perte inévitable, & moins ſoigneux de ſon repos, que de la tranquillité publique, il ſe condamne à ne jamais ſortir d'eſclavage, plûtôt que rendre Ceuta aux Neveux d'Agar. Codrus & Regulus ſe ſacrifierent pour les interêts d'Athenes & de Rome: Codrus immola ſa vie, & Regulus ſa liberté; Fernand immole l'une & l'autre pour la gloire de ſa Nation: Curtius & les Deciens que l'univers admire, n'en ont jamais tant fait.

A B

Alonze paré du Diadême après l'infortuné Don Duart, ſoûtient par de brillans exploits un nom qui fut toûjours heureux pour le Portugal: il marche ſur les pas du Heros de Tyrinthe, ſes ar-

C

mes soûmettent les lieux où les Hesperides cultiverent autrefois des Jardins féconds en pommes d'or ; les Mauritains gémissent encore aujourd'hui sous le joug dont ce Conquerant les a chargé: les palmes & les lauriers immortels qui lui ceignent le front, annoncent les victoires qu'il remporta sur ces Peuples belliqueux, lorsqu'ils entreprirent de défendre contre lui les redoutables murs d'Alcazer, de Tanger & d'Arzile; vaine temerité, dont ils reçurent le prix en voyant les remparts de leurs forteresses s'abaisser devant le Vainqueur. Cette expédition répandit un lustre nouveau sur la gloire des Portugais, & plusieursd'entr'eux y firentdes prodiges qui ne peuvent être

chantés dignement que par les Muses-mêmes. Revenu des bords d'Afrique, Alonze tourna ses armes contre Don Fernand d'Arragon : ils prétendent tous deux au Royaume de Castille ; l'ambition les rend rivaux l'un de l'autre.

Digne fils d'Alonze, le jeune Don Juan ne peut se résoudre à languir dans les bras du repos, pendant que son Pere affronte les dangers ; il quitte le Palais où les délices l'environnent ; il vole au secours de l'auteur de sa vie. Bientôt les deux arméesse rencontrent & se choquent avec une égaleimpétuosité; le combat est suivi d'un succès ambigu ; les troupes qu'Alonze commande sont mises en fuite, celles qui marchent sous les drapeaux de Don Juan

rompent les Espagnols,& font sur eux un carnage épouvantable ; l'un & l'autre parti ne peuvent ni se plaindre d'un malheur achevé,ni se glorifier d'un avantage complet : le Roi se retire avec perte, & le Prince triomphant passe une journée entiere sur le champ de bataille : ainsi Octavien fut autrefois vaincu, pendant qu'Antoine son Collégue demeura vainqueur dans les campagnes Philippiques, où ils combattoient tous deux pour venger la mort de César. Lorsque la Parque eut couvert les yeux d'Alonze d'une nuit éternelle, Don Juan II. prit sa place & devint notre treiziéme Roi ; il fut le premier, qui pour sauver son nom des ténébres de l'oubli, forma le grand dessein

de découvrir les lieux où l'aurore se leve & où je vais à présent.

Plein d'une ambition si belle, ce Prince cherche de tous côtés des lumieres pour applanir son projet : ses Envoyez parcourent l'Espagne, la France & l'Italie ; enfin ils s'embarquent dans le port de cette Ville fameuse où Parthenope reçut les honneurs de la sepulture, & qui après avoir long-temps éprouvé les caprices de la fortune, fleurit maintenant sous la domination Espagnole. Sortant de Naples les avanturiers Portugais fendent les flots de la Mer Sicilienne, côtoyent l'Isle de Rhodes, & vont relâcher sur les rivages qui furent témoins du meurtre de Pompée ; de-là ils se rendent à

Memphis, ils traverſent les heureuſes Provinces où les débordemens du Nil font naître l'abondance : ils montent en Ethiopie où ils voyent avec une ſurpriſe agréable des Autels conſacrés au Dieu qu'ils adorent. Enſuite ils voguent ſur les ondes Erythrées que les enfans d'Heber paſſerent ſans navires, & laiſſant derriere eux les monts Nabathéens, antique ſéjour du premier fils d'Iſmaël ; les campagnes de Saba que la Mere d'Adonis enrichit de ſes parfums précieux, & les trois Arabies, ils entrent dans le Golphe Perſique, où le nom de Babel ſubſiſte encore malgré tant de ſiecles accumulés l'un ſur l'autre : c'eſt-là que le Tigre & l'Euphrate qui ſe glorifient de leur ſource, uniſſent pom-

E

F

G

peuſement leurs eaux : parvenus dans ces Climats celebres, les Luſitains s'expoſent ſur le vaſte Océan, ils bravent les perils dont Trajan fut épouvanté ; mais enfin, après avoir vû les Caramans, les Gédroſiens & pluſieurs autres Nations inconnuës en Europe, ils periſſent avant que de penetrer juſqu'aux bords de l'Inde, & la rigueur du ſort n'en laiſſe revenir aucun dans la Patrie.

Il paroît que la faveur divine réſervoit l'honneur de cette entrepriſe à Manuel, au genereux Manuel qui regne maintenant ſur le Portugal, & qui a herité des vertus de Don Juan auſſi-bien que de ſa Couronne : dès qu'il fut élevé au rang ſuprême, la noble ambition d'illuſtrer ſa

mémoire s'empara de son cœur. Une nuit qu'il méditoit divers moyens d'étendre son Empire, & de répondre dignement aux obligations de sa naissance, le sommeil vint lui fermer les yeux vers l'heure où les étoiles commencent à se dissiper pour faire place à l'aurore. Ses sens étoient ensevelis dans le sein du repos, mais son esprit veilloit toûjours : Morphée lui apparut sous des Images mysterieuses qui couvroient d'importantes verités, d'abord il lui sembla qu'il montoit si haut que sa tête touchoit aux sphéres célestes ; de-là il voyoit differens Mondes & plusieurs Peuples étranges qui excitoient son admiration. Ayant tourné ses regards du côté des climats Orientaux,

il découvrit deux fontaines claires & abondantes, qui prenoient leur source de deux montagnes escarpées, dont la cime s'élevoit jusqu'à la region des nuages.

Une prodigieuse multitude d'oiseaux & d'animaux de toute espece habitoit ces montagnes qui étoient couvertes d'herbages & de forêts dont l'épaisseur paroissoit impenetrable ; c'étoit le vrai séjour du silence & de la solitude : à le voir on jugeoit aisément que depuis l'Age d'or aucun mortel n'y avoit imprimé ses vestiges. Le Roi vit sortir du sein des fontaines deux vieillards, qui s'approcherent de lui d'un pas majestueux ; leur aspect étoit venerable quoique sauvage & sans parure, ils avoient le tein brun, la barbe longue,

herissée & touffuë, & de la pointe de leurs cheveux tomboient des goutes d'eau qui leur baignoient tout le corps; leurs fronts étoient couronnés de feüillages & de plantes qui ne naissent point sous le Ciel de l'Europe ; l'un d'eux paroissoit fatigué, on connoissoit à son air qu'il venoit de plus loin que du lieu d'où sembloit jaillir sa source; tel qu'Alphée qui des campagnes d'Arcadie se rend pardessous terre en Sicile pour y embrasser l'aimable Aréthuse : celui-ci, qui etoit le plus grave, éleva sa voix & tint ce discours au genereux Manuel. Prince, à qui les destins promettent l'Empire d'une grande partie de l'Univers, il est temps que nous recevions tes Loix ; & que

nos tributs t'enrichissent; nous sommes ces fleuves fameux dont la Renommée publie tant de merveilles; jusqu'à present nous ne fûmes jamais bien domptés, les Dieux te réservoient l'honneur de nous assujettir : Je suis le Gange, mes eaux prennent leur source dans la Contrée délicieuse où les jours du premier Homme devoient s'écouler sans trouble & sans amertume; cet autre qui m'accompagne est l'Inde, le Pere & le Roi des plus illustres Nayades d'Orient. Il t'en coûtera du sang pour conquerir nos rivages; mais enfin ta perseverance triomphera, & tous les Peuples que tu vois, subiront le joug de Lusus.

L'auguste Fleuve n'en dit pas davantage, tous deux

disparoissent. Manuel se réveille avec une surprise & une émotion que rien ne dissipe : Phebus au même instant chasse les ombres qui occupoient l'Hemisphere, & du haut des Cieux il prête un nouvel éclat aux richesses de Flore. Le Roi ayant fait assembler son Conseil, lui declare les choses qu'il a vûës en songe, chacun se sent penetré d'admiration, de joye & d'esperance ; on se détermine à suivre les avis des Dieux, on équippe une flotte, Manuel daigne me choisir pour la commander : j'ignore s'il vit sur mon visage quelque marque du zele qui m'enflammoit ; j'avois depuis longtemps une haute idée de cette entreprise, & mon cœur sembloit m'en promettre un

ſuccès heureux. Gama, me dit le Roi, les chemins de la gloire ſont heriſſés de peines, de fatigues & de travaux ; mais n'importe, & pour acquerir un grand nom, il eſt beau d'affronter les perils les plus redoutables : lorſque la Parque nous arrête dans la brillante carriere de l'honneur, le peu de jours que nous perdons, eſt ſuivi d'une immortalité mille fois plus précieuſe : j'ai jetté les yeux ſur vous pour la découverte des Indes ; partez, volez ſur le vaſte Océan : les dangers qui vous attendent ſont dignes de votre courage, & je me flatte que vous les braverez avec plaiſir pour l'amour de moi. A ces mots je crus qu'il m'étoit permis d'interrompre mon Maître : Sei-

gneur, lui dis-je, le fer, les flammes, la glace, rien ne m'étonne dès qu'il s'agit de vous servir, & si j'ai quelque sujet de me plaindre au milieu des graces que vous répandez sur moi, c'est de n'avoir qu'une vie à exposer pour vous : imaginez des travaux pareils à ceux dont Eurysthée chargea le fier Alcide, le lion de Cléone, les oiseaux de Stymphale ; l'hydre de Lerne, & le sanglier d'Erymante ne m'intimideroient pas ; vos ordres, s'il le faut, me trouveront prêt à descendre dans le séjour tenebreux où le Styx arrose l'Empire de Pluton ; je sens que mon cœur & mon bras demanderoient encore des épreuves plus terribles pour la gloire de mon Roi.

Touché de mon zele, l'il-

lustre Monarque me fait sentir les effets de sa magnificence & de sa bonté ; il loüe l'empressement que je témoigne pour son service ; chaque mot qu'il prononce est un trait de flamme qui pénétre au fond de mon cœur, & qui m'inspire un courage nouveau. Paul de Gama mon cher frere, s'offre à m'accompagner ; le brave Coëllo imite son exemple ; ils aiment tous deux la gloire, tous deux sont ardents & infatigables pour le travail, experimentés dans les armes, & d'une prudence consommée ; bien-tôt j'assemble une nombreuse troupe de jeunesse qui brûle de signaler sa valeur, en partageant les périls que je vais courir. Manuel leur prodigue ses bienfaits à pleines mains, & le dernier des

des ſoldats reçoit des marques de ſa liberalité. Il les anime, il leur parle avec cette douceur, qui eſt ſi ſeduiſante dans la bouche des Rois; on accourt, on ſe hâte de prendre parti ſur la flotte: c'eſt ainſi que les Minyens pour conquerir la Toiſon d'or, s'embarquerent autrefois ſur le fameux Vaiſſeau qui rendoit des Oracles, & qui tenta le premier la foi de l'Euxin.

Déja les Navires ſont prêts 1
dans le port de Liſbonne où la douce liqueur du Tage ſe mêle avec le ſel de Neptune; je vois regner ſur la côte un tumulte charmant pour des cœurs avides d'honneur & de gloire; les Matelots, les ſoldats vêtus d'habits de diverſes couleurs, ſe rendent en foule autour de moi: une

noble audace élate sur leur
front, ils s'engagent tous à me
suivre jusqu'aux extrémités de
l'Univers. L'aspect des vaisseaux
lestes & bien munis redouble
notre ardeur commune :
à voir leurs banderoles
& leurs pavillons déploïez,
qui voltigent pompeusement
au gré d'un vent paisible, on
diroit qu'ils se promettent de
briller un jour parmi les astres
2 comme le navire de Jason.
Equippés de tout ce qui nous
étoit nécessaire pour un voïage
de cette importance, nous
implorâmes le secours du Ciel
contre les perils qui presentent
sans cesse la mort aux yeux
des mariniers ; nous offrîmes
notre encens & nos prieres à
la Divinité souveraine, dont
les regards font le bonheur
des habitans de l'Olympe,

nous la suppliâmes de nous conduire & de favoriser notre entreprise. Animés d'un espoir surnaturel, nous sortîmes enfin du temple, & nous allions nous embarquer, lorsqu'un spectacle qui nous frappa jusqu'au fond du cœur, vint s'offrir à nos yeux; il m'en souvient encore, & je vous proteste, grand Roi, qu'en y songeant, je ne puis qu'à peine retenir mes larmes: tout le Peuple de la Ville & des lieux voisins accouroit sur le rivage, on déploroit notre sort, on jugeoit que nous étions perdus pour jamais; meres, amis, parens, épouses nous arrêtent & nous embrassent, les femmes pleurent, les hommes soupirent: plus les uns & les autres nous cherissent & moins ils se flattent de

nous revoir ; leur timide tendresse envisage sous des traits affreux les perils dont nous sommes menacés : ici l'on entend une mere désesperée qui s'écrie d'une voix gémissante, ô mon fils ! je t'elevois pour être le soûtien & la consolation de ma vieillesse, il m'étoit doux de penser que j'expirerois entre tes bras ; mon cher fils, pourquoi m'abandonne-tu ? helas ! tu vas être devoré par les monstres de la mer, & moi malheureuse, je souffrirai en mourant un supplice plus cruel que la mort même ! D'un autre côté, c'est une jeune épouse qui vient les cheveux épars déployer sa douleur aux yeux de son mari ; unique & cher objet de mon amour, vous n'ignorez pas que sans vous la lumiere m'est

odieuse, où courez-vous donc? demeurez, ne risquez pas sur les flots une vie qui m'appartient & qui n'est point à vous; he quoi! vous me quittez pour une gloire chimerique & dangereuse? les vents qui vont vous emporter loin de moi, emporteront aussi toute notre felicité: ah cruel! oubliez-vous si-tôt ces tendres momens, ces caresses reciproques, ces transports pleins de flammes qui faisoient vos délices & les miennes?

Tels étoient les discours que nous entendions de tous côtés, les enfans & les foibles vieillards joignoient leurs plaintes à celles des autres; l'humanité, l'amour & la nature développoient autour de nous leurs mouvemens les plus affectueux: nous n'o-

sions lever les yeux de peur d'envisager des objets qui n'étoient que trop capables de nous attendrir & de changer nos résolutions ; enfin après nous être arrachés d'entre les bras des personnes qui nous étoient les plus cheres, nous entrâmes dans nos vaisseaux : les montagnes voisines répondirent alors aux gémissemens du Peuple, & le sable fut arrosé d'un déluge de pleurs.

Nous n'avions pas encore levé l'ancre, qu'un vieillard venerable, qui étoit sur le rivage, ayant tourné ses yeux vers nous, & secoüé trois fois sa tête d'un air qui témoignoit son chagrin, éleva un peu sa voix tremblante pour tirer ces paroles du profond de son cœur : O pernicieuse ambition, ô fatale soif d'une

frivole renommée qui se nourrit du vent des erreurs populaires, que ta puissance est tyrannique! à quelles tempêtes, à quels genres de mort n'exposes-tu pas ceux qui suivent tes Etendars! source d'inquiétudes & de crimes, monstre ingenieux à ravager les Provinces & à ruiner les Empires, tu te déguises sous les dehors de l'honneur, mais tu n'en es que le phantôme, & si tes brillantes illusions abusent le vulgaire, elles ne triomphent que de son ignorance: dans quel gouffre de calamités vas-tu plonger les successeurs de Lusus; tu leur promets un grand nom, des trésors, des trophées, des palmes éternelles; mais combien ces appas séduisans cachent-ils de poison & d'amer-

tume! O Nation aveugle, miſerables neveux de cet inſenſé dont la déſobéiſſance interrompit le cours du ſiecle d'or, pour livrer les humains aux rigueurs du fer & de l'affreuſe Bellonne, puiſque l'ambition a tant de force ſur vos ames; puiſque vous prenez pour vertu la cruelle audace des guerriers, & que vous attachez une gloire éclatante au mépris de la vie, qui eſt un bien ſi précieux, n'avez-vous pas dans votre voiſinage des perils dignes de vous? Le Mauritain eſt à vos portes, ſi vous voulez combattre pour la religion; il ſuit une loi qui déroge au culte de vos autels; ſi vous prétendez acquérir des richeſſes & faire des conquêtes, il poſſede des villes & des terres immenſes; en-

fin s'il vous faut des victoires dont les difficultés rehaussent le lustre, sa valeur vous assure que vous ne le vaincrez pas sans peine; quelle fureur de chercher des ennemis si loin! les ténebres de l'avenir se découvrent à mes yeux, malheureux Portugal, je vois ton Peuple qui t'abandonne, je te vois affoibli par la désertion de tes enfans, & tu demeures en proye aux envieux de ta gloire, pendant que ceux qui ne devroient songer qu'à la soûtenir, trahissent tes veritables interêts pour te parer d'un titre fastueux, & pour t'entendre appeller le dominateur de l'Inde, de la Perse, des Arabes vagabonds & des noirs Ethiopiens! Maudit soit le premier qui exposa sa vie sur un vaisseau fra-

gile, & qui par une témerité digne des plus affreuſes tortures de l'enfer, brava les caprices de l'onde & l'inconſtance des vents ; que ſon nom ſoit à jamais ignoré, qu'il reſte enſeveli dans l'horreur du tombeau, & qu'aucune Muſe ne l'en retire par ſes chants divins ! Plût aux Dieux que Promethée n'eût pas derobé le feu du Ciel, & qu'il n'en eût point animé ſa Statuë, le cœur des hommes ſeroit moins ſujet aux flâmes de l'ambition, Phaëton n'auroit pas entrepris de conduire le char de ſon Pere ; Dedale n'auroit pas vû tomber ſon fils du haut des airs dans les abîmes de Neptune, & les Luſitains ſe tiendroientt ranquilles dans l'antique ſéjour de leurs ayeux.

Fin du quatriéme Chant.

REMARQUES
SUR LE
QUATRIE'ME CHANT.

[*Du Laurens.*] COMME Don Fernand étoit mort sans enfans mâles, il s'éleva de grands troubles pour sçavoir qui lui succederoit : trois Dons Juans prétendoient à la Couronne; le premier étoit fils légitime d'Ynès & de Don Pedre le Justicier : ses malheurs le conduisirent en Espagne, où il perdit sa liberté par l'ordre d'un autre Don Juan Roi de Castille, qui se flattoit aussi d'avoir des droits sur le Portugal à cause de sa femme Beatrix fille unique de Don Fernand & de Léonor; car les articles de leur mariage portoient qu'elle seroit Reine après son pere, s'il ne laissoit aucun Prince qui pût prendre sa place; enfin le troisiéme Don Juan étoit né A

des amours du même Don Pedre le Justicier avec une Dame nommée Therese du Laurens : c'étoit un homme d'un rare mérite, beaucoup de courage, beaucoup d'esprit & de generosité. Quoique son droit fût le plus foible, il prévalut sur celui de ses Competiteurs ; on dit que pendant qu'il étoit encore au berceau sa grandeur future lui fut pronostiquée par un songe de son pere : ce Monarque rêva qu'il voyoit une flamme terrible, qui embrasoit tout le Portugal ; ensuite il apperçut le petit Don Juan qui éteignoit l'incendie ; heureux présage qui eut son accomplissement, lorsque Don Juan appaisa les troubles du Royaume.

B [*Qui doit être ton Roi.*] Tous les Historiens Portugais assurent cette circonstance; les Auteurs anciens rapportent beaucoup de prodiges semblables ; seroit-ce pousser l'incredulité trop loin, que d'en douter un peu ? De tout temps la politique des Princes s'est montrée ingénieuse à séduire le cœur des peuples par le moyen de l'admiration ; il se pourroit

ſort bien que cette petite fille n'eût parlé que par la bouche de Don Juan & de ſes Emiſſaires.

[*Du Comte Fernandès.*] L'atteinte que le Poëte donne ici à la réputation de Leonor, eſt appuyée ſur la foi de pluſieurs Hiſtoriens Portugais ; cependant il y en a quelques-uns qui l'ont cruë vertueuſe, & ils pourroient bien avoir raiſon, car Don Juan vouloit ſe marier avec elle ; or tout le monde ſçait que ce Prince étoit très-jaloux du point d'honneur dont ſa Nation ſe picque ſur pareille matiere ; quoiqu'il en ſoit, le Camoëns ne mérite pas le reproche que Virgile s'eſt attiré ; celui-ci de gayeté de cœur diffame la mémoire de Didon qui fut un vrai modéle de ſageſſe, au lieu que celui-là ne parle au deſavantage de Leonor, qu'après de bons Auteurs qui lui en ſont garants. C

[*Aſtyanax.*] L'Auteur nous rappelle ici la mort de Don Martin Evêque de Liſbonne : c'étoit un Prélat vénerable & digne d'un ſort plus heureux ; il fut traité par les Portu- D

gais comme Aſtyanax par les Grecs, c'eſt-à-dire, qu'on le précipita du haut d'une tour, où il s'étoit réfugié pour éviter les fureurs de la populace : tous les habitans ſe mutinerent contre lui, parce qu'il refuſoit de faire ſonner les cloches des Egliſes en ſigne d'allégreſſe, pendant qu'on rempliſſoit la Ville de meurtres & de carnages ; outre ce refus, témoin de ſa modération, il avoit un peché originel qui ſuffiſoit pour le rendre odieux aux Portugais, c'eſt qu'il étoit Eſpagnol auſſi-bien que le Comte favori.

E [*Sa douleur éclate.*] Quand la Reine Leonor vit le corps du Comte tout couvert de ſang & de bleſſures, on dit qu'elle s'écria : *ce mauvais peuple a fait mourir le meilleur Miniſtre, & le plus honnête homme qu'il y eut en Portugal* ; *je jure que je ferai allumer dans ce Palais une fournaiſe, où je donnerai de mon innocence les plus éclatantes preuves qu'on puiſſe exiger d'une femme accuſée* ; elle vouloit ſans doute parler de cet ancien uſage qui réhabilitoit l'honneur des

femmes ſuſpectes de crime, lorſ-
qu'elles avoient marché ſur du feu
ſans en être brûlées : le Cardinal Ba-
ronius & pluſieurs autres Hiſtoriens
aſſurent, que l'Imperatrice Cune-
gonde ſortit victorieuſe de cette ten-
tative redoutable : Leonor ne pouſſa
pas les choſes ſi loin, elle ſe con-
tenta de la gloire d'avoir fait une
belle promeſſe.

[*Ruy-Diaz.*] C'eſt le même Ro- F
drigue, dont Pierre Corneille a fait
le Héros de ſa belle Tragédie du
Cid : les principales conquêtes de ce
vaillant homme furent Calahorre,
Arience, Alcocer, Valence, &c.
L'Auteur en faiſant ici le dénom-
brement des troupes du Roi de Ca-
ſtille, imite Homere & tous les
grands Poëtes de l'antiquité, qui en
nommant les peuples, où les Pro-
vinces, y joignent toujours quelque
trait ſingulier qui les diſtingue d'a-
vec les autres : le Camoëns y réuſſit
très-heureuſement, ſouvent deux de
ſes paroles caractériſent une Nation.

[*Ayeux.*] Sur le déclin de l'Empire G
Romain, les Gots, les Alains, les Van-

dales & plusieurs autres peuples du Septentrion s'habituerent en Espagne ; les Vandales occuperent la Province d'Andalousie, & comme ils étoient fort braves, les Andalousiens d'apresent se picquent de descendre d'eux, & de les imiter : le Camoëns en leur donnant le nom de leurs ayeux, leur donne le nom qu'ils aiment.

H [*Tyriens.*] C'est l'Isle & la Ville de Cadix : son premier nom fut *Tartesse*, ensuite les Tyriens qui la soumirent à leur domination, lui donnerent celui d'*Erythrée* ; long-temps après elle fut appellée *Gadir* par les Carthaginois qui s'en emparerent, & *Gades* ou *Julia Gaditana* par les Romains qui succederent aux Carthaginois ; elle porte les Colonnes d'Hercule dans ses Drapeaux, ou parce qu'elle est située dans le détroit de Gibraltar, ou parce que les Tyriens y introduisirent cet usage en mémoire d'Hercule, dont ils étoient grands admirateurs ; on y voyoit anciennement un Temple magnifique consacré à ce Héros.

[*Fondés.*] C'eſt la Ville de Tarragone ! ſes Fondateurs furent Cneïus-Cornelius-Scipion, & ſon frere Publius-Cornelius, qui périrent miſerablement dans la guerre qu'ils ſoûtinrent en Eſpagne contre les Carthaginois.

[*Mon Roi.*] Je ne crois pas qu'on trouve ailleurs un diſcours qui ſente plus l'éloquence militaire, que celui de Nun-Alvare : on y voit quelques traits imités de l'Arioſte, par exemple ceux-ci :

Non ſete quelli voi che meco fuſte
Contra Argolante, diſſe, in Aſpramonte?
Sono le forze voſtre ora ſi fruſte
Che ſi uccideſti lui, Trojano, e Almonte
Con cento milla, or ne temete un ſolo?

C'eſt Charlemagne qui encourage ſes troupes à marcher contre Rhodomont.

Hé quoi ! n'êtes-vous plus ces guerriers intrépides,
Qui prenant votre gloire & mes drapeaux pour guides
Immolâtes jadis dans les murs d'Apremont

Le cruel Argolant & le farouche Almont?
Cent mille hommes alors tomberent sous vos armes :
Maintenant terrassés par d'indignes allarmes
Vous en craignez un seul, un seul aura l'honneur
D'oter à votre nom sa premiere splendeur!

Le Portugais, je l'avouë, a copié l'Italien; mais en le copiant, il l'a surpassé; ceux qui sçavent les deux langues, verront bien que Nun-Alvare s'exprime avec beaucoup plus de vivacité que Charlemagne.

M [*Ses désirs.*] Le peuple approuvoit cette guerre, parce qu'elle avoit pour objet la liberté de la Patrie, au lieu que l'interêt & l'ambition obligeoient presque toute la Noblesse à souhaiter qu'on se soûmît aux Espagnols.

N [*De leurs amours.*] On dit que la mode de prendre les couleurs d'une maîtresse en partant pour la guerre, doit sa naissance aux Chevaliers François, qui sous le regne de Charlemagne, se rendirent fameux par leur galanterie, autant que par

leurs exploits : cependant on pourroit croire que cet usage est plus ancien, & qu'il vient de Lacedémone, dont les peuples avoient coutume de mener dans leurs armées une troupe de jeunes gens qu'on appelloit, τῶν ἐρωμένων στίφος, *la bande amoureuse* : je n'oublierai pas qu'il y avoit une Compagnie du même nom dans l'armée Portugaise dont l'Auteur parle maintenant ; cette Compagnie fit merveilles, & Don Juan lui dut une bonne part de la victoire.

[*Celui des François.*] Il est vrai O
qu'Attila fit de grands ravages en France ; mais les François devinrent à leur tour le fleau d'Attila : notre Roi Méroüée gagna sur lui la mémorable bataille de Châlons, où ce tyran perdit environ 200000. hommes. Nun-Alvaré fut plus heureux contre les Espagnols, car ils ne l'ont jamais battu.

[*D'Astrée.*] Astrée étoit Déesse P
de la paix, de l'innocence & de l'équité ; les Mythologues ne s'accordent pas sur son sujet : quelques-uns la font fille de Jupiter & de Thémis,

ayant regné ſur la terre pendant l'âge d'or, elle fut enfin obligée par les crimes des hommes à s'en retourner au Ciel, où ſon pere lui donna une place dans le Zodiaque. D'autres, comme Servius & Lactance, diſent qu'elle naquit de l'union de l'aurore avec le Titan Aſtréus : ils racontent qu'elle favoriſa le parti des Dieux dans la guerre qu'ils ſoûtinrent contre les Géants, & que pour prix de ſa pieté Jupiter la mit au nombre des conſtellations : la belle périphraſe dont le Camoëns ſe ſert ici, marque l'époque de cette fameuſe bataille d'Aljubarrote, qui fut donnée vers la fin de l'Eté, qui eſt juſtement le temps de l'équinoxe, auquel préſide le ſigne d'Aſtrée ou de la Balance.

Q [*Brigiens.*] Les Caſtillans ſe ventent d'avoir eu pour Roi un nommé Brix ou Brigus, arriere petit-fils de Noé : on pourroit bien leur conteſter ce fait dont ils ne fourniſſent aucune preuve certaine ; mais ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner cette difficulté : pour l'intelligence de l'Au-

teur, il suffit de sçavoir que les Brigiens & les peuples de Castille sont chez lui la même chose.

[*Et son ame s'envole.*] Quelques Editeurs du Camoëns ont retranché les trois dernieres Stances, dont on vient de lire la traduction : ils prétendent que l'Auteur les supprima aussi après la premiere édition de son ouvrage ; mais comme ils avancent cela sur de simples conjectures, & que d'ailleurs ces Stances sont parfaitement belles en elles mêmes, outre qu'elles enrichissent la description du combat par la varieté qu'elles y apportent, je n'ai pas crû devoir en priver le Lecteur François. D'ailleurs elles respirent cet air d'antiquité, qu'on voit dans les batailles, qu'Homere & Virgile nous racontent : le Camoëns qui étoit leur fidéle imitateur, se sera bien gardé de réprouver un endroit, où son imitation est si heureuse.

[*Massylie.*] La Massylie est une vaste Province de l'Afrique Occidentale : nous l'appellons maintenant le Royaume de Dara ; on y trouve

une chaîne de sept montagnes qui sont presque toutes de grandeur égale, c'est pour cette raison, que les Portugais, qui ont frequenté cette côte, les nomment *os sete montes jrmanos*, que je traduis par *les sept montagnes jumelles* : il y a beaucoup de lions dans la Massylie ; voilà pourquoi l'Auteur y établit la scène de sa comparaison.

T [*Calatrave.*] Le Grand-Maître de Compostelle, autrement dit de l'Ordre de S. Jacques, dont il est parlé ici, s'appelloit Don Pedre Nugnès ; l'Auteur tombe dans un Achronisme en le faisant mourir dans cette bataille, car il ne fut tué que dans celle de Valverde ; mais elles se suivirent de si près, qu'elles parurent n'en former qu'une seule : peut-être aussi que le Camoëns avoit quelques mémoires qui l'ont trompé sur ce sujet ; quant au Grand-Maître de Calatrave, c'étoit Don Alvare Pereyra, propre frere de Nu -Alvare, qui combattoit dans l'armée Portugaise : on ne sçait pas bien comment il périt ; quelques Ecrivains racontent que la

terre s'entrouvrit sous ses pieds ; cette circonstance a tout l'air d'une fable : d'autres veulent qu'il ait été tué & enterré secrettement par Nun-Alvare même ; ceci ne souffre pas moins de difficulté que la premiere opinion, car il n'est pas croyable qu'au milieu d'une mêlée si sanglante, un homme puisse en entraîner un autre pour l'aller ensevelir; Nun-Alvare avoit bien d'autres affaires ce jour-là : quoiqu'il en soit, après cette bataille, on n'a jamais découvert ce que le Grand-Maître de Calatrave étoit devenu ; & voilà, je pense, l'origine des rêveries qu'on a débitées sur son sujet. Les autres Pereyras qui moururent alors, étoient un second frere de Nun-Alvare nommé Don Diegue & plusieurs de ses parens : l'Auteur les maltraite un peu, c'est l'amour de la Patrie qui le transporte, & cet amour doit servir d'excuse à sa partialité : dans le fond les Pereyras ne méritoient aucune flétrissure en s'attachant au parti du Roi de Castille, puisque ses droits sur la Couronne de Portugal étoient infi-

niment plus justes & plus solides que ceux de Don Juan : les meilleurs Historiens Portugais en sont d'accord.

V [*Douleur éternelle.*] Si les Castillans furent sensibles à leur défaite, leur Roi le fut encore davantage, il en porta le deüil pendant plusieurs années : on conserve encore une lettre écrite en vieux Portugais par Don Laurent Archevêque de Brague, à Don Juan d'Ornelle, Abbé d'Alcobaze, où l'on trouve ces paroles : *O Condestabre à me far sabet ca o Rey de Castella se viera à Santaren como homen Tresvaliado, quem Maldezia seu viver, è puxava polas barbas; è à bo sê, bom amigo, melhor e que o faga ca non fagermolo nos, ca homen, quem suas barbas arrepela mao lavor faria das Alheas*; c'est-à-dire, *le Connétable m'a fait sçavoir que le Roi de Castille est venu en fuyant jusqu'à Sentarein, où il a donné des marques d'une profonde douleur, il maudissoit sa vie, & s'arrachoit la barbe; en bonne foi, mon cher ami, cela vaut mieux que s'il nous l'arrachoit à nous*

nous autres Portugais : un homme qui pele ainſi ſon menton, ne doit pas traiter trop doucement le menton d'autrui, lorſqu'il en eſt le maître : j'ai rapporté ces paroles, parce qu'elles ont [du moins dans leur langage] une naïveté merveilleuſe : d'ailleurs elles ſont d'un Auteur digne de foi dans ce qui regarde la bataille d'Aljubarrote & ſes ſuites ; car il s'y étoit trouvé, & malgré ſon caractere de Prélat, il n'avoit pas laiſſé d'y ſignaler ſa valeur : à telles enſeignes que s'étant enfoncé dans la mêlée, il y reçut un coup de ſabre, dont la cicatrice parut ſur ſon viſage pendant tout le reſte de ſa vie ; cette bleſſure le flattoit, & il en tiroit gloire. On raconte que s'étant fait faire une Statuë de marbre pour mettre ſur ſon tombeau, comme le Sculpteur la lui montroit, & lui demandoit ſi elle avoit quelque défaut : il répondit qu'elle en avoit un conſiderable ; en même temps ayant pris l'épée d'un de ſes ſerviteurs, il en donna un grand coup ſur une jouë de la Statuë, & lui fit une bonne entaille ;

voilà, continua-t'il, ce qu'il manquoit à votre ouvrage: le Sculpteur croyoit lui faire sa cour en supprimant cette cicatrice qui le défiguroit; mais l'Archevêque pensoit d'une façon bien differente.

X [*La coûtume.*] C'étoit la mode de passer trois jours sur le champ de bataille, pour preuve certaine de la victoire qu'on avoit remportée: on ne suit plus cet usage, parce qu'il est presqu'inutile, & que d'ailleurs il jette le vainqueur dans des retardemens, dont le vaincu peut profiter.

Y [*Deux sœurs.*] Elles étoient filles du Duc Jean de Lancastre, fils d'Edouard IV. Roi d'Angleterre, toutes deux d'une grande beauté: l'aînée qui s'appelloit Catherine, fut mariée avec le Roi de Castille, & sa cadette Isabelle avec celui de Portugal.

Z [*De Julien.*] L'Auteur veut dire que les Portugais étant maîtres de Ceuta, personne n'ira faire dans cette Ville avec les Maures aucun complot funeste à l'Espagne, comme fit autrefois le Comte Julien; c'étoit

un puiſſant Seigneur de Biſcaye, qui avoit une très-belle fille, que quelques-uns nomment Cava, & d'autres Florinde. Don Rodrigue Roi d'Eſpagne en devint amoureux, & ne pouvant triompher de la vertu ſevere dont elle ſe picquoit, il eut recours à la violence; ce crime ne demeura pas long-temps impuni, le Comte Julien paſſa en Afrique, & conclut dans Ceuta un Traité avec les Maures & les Arabes qui envahirent l'Eſpagne : la brutalité de Don Rodrigue lui couta la vie & la Couronne.

[*D'Agar.*] Don Fernand & Don Juan tous deux freres du Roi, paſſerent en Afrique avec une armée de 14000. hommes : pendant qu'ils aſſiégeoient la Ville de Tanger, ils ſe virent eux-mêmes aſſiegés par 700000. Maures : il fallut capituler, les articles furent rigoureux pour les Portugais, l'Infant Don Fernand demeura priſonnier entre les mains des ennemis : on leur offrit Ceuta pour ſa rançon, & ils paroiſſoient s'en contenter; mais Don Fernand préferant l'utilité publique à la A

ſienne, s'oppoſa fortement à la concluſion du Traité qui devoit rompre ſes fers ; les Maures en conçurent tant de rage, qu'ils le traiterent dans ſa priſon avec une rigueur extrême ; il y périt miſerablement, & les Barbares pendirent ſon corps aux creneaux des murs de Tanger.

B [*N'en ont jamais tant fait.*] Comme l'Auteur étoit poſſedé d'un violent amour de la Patrie, il n'a jamais manqué de préferer les Héros Portugais à tous ceux de l'antiquité : rendons juſtice à la generoſité de Don Fernand, elle mérite certainement des grands éloges, mais dans le fond elle ne l'emporte pas ſur celle de Régulus : il faut que les Portugais ſe contentent de dire que ces deux Héros ne ſe doivent rien l'un à l'autre : car tous deux immolerent également leur vie & leur liberté pour le bien de la Patrie. J'ajouterai même que Codrus, Curtius & les Deciens ne ſont point inférieurs à Don Fernand : j'avouë qu'ils ne ſe rendirent pas priſonniers, ils ne ſacrifierent que leur vie ; mais ce ſa-

trifice n'eſt pas ſi peu de choſe, qu'on ne puiſſe en inferer, qu'ils n'auroient pas été plus avares de leur liberté, ſi l'occaſion l'avoit exigé : l'intelligence de cet endroit-ci m'engage à dire un mot des grands hommes, dont l'Auteur nous rappelle la mémoire. Codrus fut le dernier Roi d'Athenes : les Doriens lui ayant déclaré la guerre, conſulterent l'Oracle pour ſçavoir quel ſuccès ſuivroit leur entrepriſe ; il leur dit, qu'ils ſeroient vainqueurs s'ils ne tuoient pas le Roi des Atheniens : fondés ſur cette réponſe, ils ordonnerent à tous leurs ſoldats d'épargner les jours de ce Prince, qui leur fut dépeint de telle façon qu'on ne pouvoit preſque pas le méconnoître ; mais Codrus trompa leur vigilance, il s'habilla en Payſan, & s'étant gliſſé dans le camp des ennemis, ſous prétexte d'y vendre quelque choſe, il y prit querelle avec un ſoldat qui lui ôta la vie : les Doriens ſçachant ſa mort, ſe retirerent ſans combattre, & par ce moyen Athenes fut délivrée du péril qui la menaçoit. Marcus-Curtius

ſe précipita dans un gouffre qui s'étoit ouvert à Rome, & qui ſelon l'oracle, ne devoit ſe fermer que quand on y auroit jetté quelque choſe de précieux; il jugea que la vie d'un bon citoyen étoit d'un aſſez grand prix pour appaiſer la colere du Ciel, & ſi l'on en croit les Hiſtoriens, il eut l'honneur d'y réuſſir: on montre encore dans Rome une pierre qui marque la place de cet abyme. Les Deciens étoient une des plus nobles Familles de Rome; pluſieurs d'entr'eux ſe ſont dévoüés à la mort pour la gloire de leur Patrie, le pere dans les Gaules, le fils dans la Tôſcane, & le neveu à Tarente. Attilius-Regulus l'un des plus braves Generaux qu'ait jamais eu la République Romaine, fut pris par les Carthaginois après avoir remporté ſur eux des victoires éclatantes; ils le renvoyerent ſur ſa parole pour engager le Senat à faire la paix; mais au lieu de s'acquitter de cette commiſſion, dònt le ſuccès lui rendoit la vie & la liberté, il obligea les Romains à continuer la guerre, parce

qu'il la croyoit plus avantageuſe : voici comme un de nos Poëtes le fait parler.

Ils demandent la paix ; qu'on leur faſſe la
guerre,
Que la flamme & le fer déſolent cette
terre,
Et quoiqu'à Regulus il en puiſſe couter,
Continuez la guerre, il vient vous y
porter.
Romains, je vous l'avoue, en ce péril
extrême
Pour vous perſuader je ſuis venu moi-
même.
La paix plus que la mort m'a donné de
l'effroi,
J'ai tremblé des bontés que vous auriez
pour moi.

On ne devineroit pas que ces vers ſi beaux & ſi ſublimes ſoient de Pradon, la nobleſſe de ſon ſujet lui a élevé l'eſprit. Regulus retourna fierement à Carthage, quoiqu'il ſçût que le ſupplice l'attendoit dans cette Ville, s'il n'y apportoit pas la paix : le tourment qu'il endura fait fremir ; on le roula dans un tonneau garni de pointes de fer juſqu'à ce qu'il eût

perdu la vie par mille & mille blessures, dont aucune étoit mortelle.

C [*De Tyrinthe.*] C'est Hercule, on lui donna ce nom, parce qu'il fut nourri dans une Ville nommée Tyrinthe, dépendante du Royaume d'Argos.

D [*Et plusieurs d'entr'eux y firent des prodiges.*] L'un de ceux qui se signalerent le plus dans cette expédition, fut Don Juan de Contigno, Comte de Marialva, il perdit la vie au siége d'Arzyle : Alonze pour témoigner l'estime qu'il faisoit de sa valeur, arma Chevalier l'Infant de Portugal devant le corps de ce Héros, en lui disant : mon fils, je souhaite que le Ciel vous rende semblable au Comte que vous voyez ici : votre gloire sera complette, si vous pouvez égaler son courage & sa vertu.

E [*Qu'ils adorent.*] S. Thomas qui est l'Apôtre de l'Orient, porta autrefois le Christianisme chez les Ethiopiens, & l'on croit avec beaucoup de raison, qu'il passa de-là jusques dans les Indes, comme l'Au-

teur le marque dans la suite.

[*D'Ismaël.*] Selon Eustathe E
d'Antioche, Nabath, ou Nabaoth, fils aîné d'Ismaël, établit sa demeure dans une partie de l'Arabie, qui de son nom fut dite Nabathée : nous l'appellons aujourd'hui l'Arabie Petrée, à cause de Petra qui en est la Capitale : c'est un Pays hérissé de montagnes, mais cependant très-fertile.

[*Parfums précieux.*] Ovide rap- G
porte au long l'histoire de Myrrha, qui fut la mere d'Adonis, fruit incestueux de l'amour que cette Princesse eut pour son pere Cyniras Roi de Chypre : après son crime, elle s'enfuit dans les forêts d'Arabie, où les Dieux lui ôterent la figure humaine, & lui donnerent celle de l'arbre qui a hérité de son nom. Boccace pense que ce qui a fait naître l'idée de cette Métamorphose, c'est que l'arbre de la Myrrhe répand une gomme, que ceux du Pays appellent *Adoné*.

[*Sa source.*] Les deux fleuves, H
que le Roi Manuel voit en songe,

sont l'Inde & le Gange : l'Auteur ajoute que celui-ci avoit la mine plus fatiguée, & paroissoit venir de plus loin que du lieu d'où il sembloit tirer son origine : en cela il favorise l'opinion de quelques Ecrivains qui ont prétendu que le Gange prenoit sa source dans le Paradis terrestre, & qu'il est l'un des quatre grands fleuves qui couloient dans ce jardin délicieux : ils ont imaginé qu'il en vient par-dessous terre, & qu'enfin il se rend visible en sortant du Mont-Imaüs par une large embouchure : cette idée peut être de mise dans un Poëme, où le merveilleux, quel qu'il soit, trouve aisément sa place : la verité pure, c'est que le Gange prend sa source dans une partie du Mont-Imaüs, que les Mogols appellent *Dalanguer*, & l'Inde jaillit d'une autre montagne nommée Paropamise.

1. [*L'Euxin*.] Les Poëtes Grecs ont toujours élevé leur Nation aux dépens des autres ; la plûpart d'entre eux écrivent, que le navire Argo fut le premier qui servit aux hommes



à braver les périls de la Mer ; cependant il est certain, que les Egyptiens & les Phéniciens ont navigué long-temps avant les Héros Grecs qui suivirent Jason à l'expedition de la Colchide ; c'est une verité dont personne ne doute aujourd'hui : selon la fable, le vaisseau des Argonautes parloit & prophétisoit l'avenir ; je crois que par-là les Anciens ont voulu nous marquer, que ceux qui s'exposent aux caprises des flots ont besoin d'une extrême prévoyance pour n'être point surpris par les vents & par les orages.

L [*De Jason.*] Jason de retour en Thessalie, consacra son vaisseau à la Déesse Pallas sa Protectrice, qui le plaça dans le Ciel, ou pour mieux dire les Grecs voulant éterniser la mémoire de ce fameux voyageur, donnerent le nom d'Argo à une constellation.

M] *De son cœur.*] Ce vieillard qui va déclamer contre l'audace & l'ambition des Portugais, represente le Portugal personnifié ; il est certain qu'alors presque tout le Royaume

détestoit cette grande entreprise : on disoit que les délices de l'Orient ramolliroient l'antique valeur de la Nation. Sà de Mirande l'un des plus beaux esprits d'au-de-là du Tage, paroît témoigner dans sa seconde lettre que ce présage s'est accompli : voici ses paroles qui forment un morceau de Poësie charmante.

Nam me temo de Castella
Onse guerra inda nam Soa ;
Mas temo me de Lisboa,
Que à o cheiro d'esta Canella
Ouves, Viriato, o estrago,
Que ca vay nos teus Costumes !
Os Leytos mesas e os lumes
Tudo cheyra : eu oleos Trago,
Vem outros trazem perfumes.
Nisso os trajos dos pastores,
Com que saiste à Peleja
Vencendo tais vencedores,
Sam trocados : e a os louvores
Nam ha ja quem te aja enveja.

Le fer des Castillans & les coups de Bellone
Ne m'inspirent aucune peur,
Mais je crains le sort de Lisbone,

Qui d'un luxe honteux se fait un faux bonheur.
Sur un lit parfumé la mollesse y préside,
Nous n'écoutons plus que sa voix;
L'Inde nous paye un tribut homicide
D'agréables poisons, dont la douceur perfide
Le venge pleinement d'avoir subi nos loix.
Héros, dont les brillans exploits
Arrêterent le vol de cette aigle rapide,
Qui sous le joug de Rome asservissoit les Rois,
Vaillant Viriatus, vois-tu l'affreux ravage
Que les délices font sur les rives du Tage?
On a troqué pour de vains ornemens
Pour une indiscrette parure
Les rustiques habillemens,
Que tes braves Soldats portoient d'après nature.
Avec cette simplicité
Autour de tes drapeaux tu fixois la victoire;
Mais aujourd'hui personne n'est tenté
De suivre ton exemple & d'égaler ta gloire.

Quoi qu'en dise cet Auteur, les Portugais ont prouvé dans mille occasions fameuses depuis la découverte des Indes, que l'Héroïsme de leurs

ayeux vit encore dans leur cœur, & que s'ils se livrent a [illegible] comme Annibal, ils sçavent le quitter comme Cesar.

N [*Sa Statuë*] J'ai déja beaucoup parlé de Promethée dans mes notes sur Achille Tatius : ainsi je ne dirai qu'un mot sur sa Statuë, & sur le feu qu'il déroba dans le Ciel : les Poëtes racontent qu'il fit une femme de terre qui étoit si parfaite que rien ne lui manquoit que la vie : Pallas fut charmée de cette ouvrage, elle éleva Promethée jusqu'à la sphere du Soleil, où il alluma une torche dont il se servit pour animer sa Statuë : Jupiter fut offensé de cette audace, & pour s'en venger, il accabla le genre humain d'un horrible déluge de maux & d'infirmités, comme Horace le marque dans sa troisiéme Ode.

Post ignem ætheriâ domo
Subductum, macies & nova febrium
Terris incubuit cohors.
Semotique priùs tarda necessitas
Lethi corripuit gradum.

Sur la terre épouventée
Le larcin de Promethée,
Attira cent maux divers.
La faim, les fiévres, la peſte,
Fleaux du courroux céleſte,
Envahirent l'univers;
Et quittant d'un vol rapide
Son effroyable ſéjour,
Bientôt la Parque homicide
Vint nous dérober le jour.

Dans le ſens moral, cette fable peut paſſer pour un déguiſement de l'hiſtoire du peché originel, & c'eſt ainſi que l'entend le vieillard qui en parle dans cet endroit.

Fin des Remarques du IV. Chant.

CHANT

CHANT V.

PENDANT que le venerable Vieillard exhale ſon chagrin par ces paroles terribles, nous déployons nos voiles pour les livrer aux haleines du Zephire, & ſuivis des acclamations du Peuple qui nous ſouhaite un heureux voïage, nous quittons enfin le port de la ſuperbe Liſbonne. L'éternel flambeau qui répand la lumiere du jour entroit alors dans le ſigne du Lyon de Nemée ; ſigne glorieux pour la mémoire d'Hercule, favorable pour quiconque veut imiter ce Heros. Inſenſiblement nous perdons de vûë le ſommet de Sintre & des autres montagnes de Portugal : le Ciel & la

Mer sont les seuls objets que nous découvrons ; envain nos regards s'étendent sur les vastes plaines d'Amphitrite, ils ne peuvent plus joindre notre chere Patrie ; mais si nous sommes privez du plaisir de la voir, nous l'emportons avec nous dans nos cœurs.

Bien-tôt nous appercevons les Isles nouvellement découvertes par le genereux Enrique ; nous laissons sur notre gauche les rivages de Mauritanie, lieux celebres où le cruel Antée tint autrefois sa Cour ; sur la droite, nous ne voyons aucune terre, on soupçonne cependant que Neptune n'occupe pas toute cette partie Occidentale du monde, & l'on croit qu'il s'y trouve des Pays habitables. Ensuite nous côtoïons la grande & dé-

licieuse Madere, qui est l'une des plus belles Isles que nos Colonies ont peuplées dans l'Ocean, & qui meriteroit que pour ses rians boccages, Venus abandonnât le sejour d'Amathonte : le Massylien nous voit passer pardevant les deserts où il fait paître ses troupeaux ; deserts brûlants & steriles, que Pomone n'enrichit jamais de ses trésors, & à qui les Nayades refusent le secours de leur fraîche liqueur. Les Autruches, ces oïseaux terribles, qui ont la force de digerer le fer, partagent avec quelques miserables Bergers cette affreuse région, dont les limites divisent les campagnes de Barbarie & celles des Nigritiens.

Ayant passé les Canaries & les bornes que la nature a

prefcrites au char du Soleil vers le Septentrion, nous découvrîmes les vaftes climats habités par les fucceffeurs d'E- C thiops; c'eft-là que le Senegal roule impétueufement fes eaux froides qui abreuvent plufieurs Nations, & c'eft-là que s'éleve le fameux Promontoire d'Arfine, qui s'appelle aujourd'hui le Cap-vert: là nous voguâmes entre les Ifles fortunées où les aimables filles d'Hefperus établirent jadis leur retraite; nous y apperçûmes plufieurs merveilles qui exciterent notre admiration : la beauté des rivages & le vent favorable nous convioient à defcendre fur la terre qui s'offroit à nos yeux; d'ailleurs nous avions befoin de quelques rafraîchiffemens, ainfi nous abordâmes à l'une

de ces Isles, qui porte maintenant le nom du Guerrier celeste, dont le secours miraculeux a rendu les Espagnols tant de fois vainqueurs des Maurusiens. D

Lorsque nous eûmes contenté nos desirs, nous remontâmes sur la Mer où Borée nous rappelloit, & nous poursuivîmes notre route en tirant toûjours vers les côtes orientales de l'Afrique. Là nous découvrons l'immense Pays de Jalof, habité par plusieurs Peuples Negres, & les spacieuses campagnes de Mandinge, où le métail i fait la misere & les délic le l'avare est si commun, & où l'œil voit avec plaisir serpenter le fleuve Gambéa, qui se jette enfin après mille agréables détours dans les flots de la Mer Athlanti-

que : ayant enſuite paſſé les Dorcades, funeſte ſéjour des filles de Phorcus, dont la plus belle vit ſes cheveux charmans, qui avoient lié le cœur de Neptune, metamorphoſés E en viperes horribles : aïant laiſſé derriere nous la haute & rude montagne de Serre-Lionne, le Promontoire des Palmiers, & l'Iſle honorée du nom de ce pieux incrédule qui doutoit que notre divin Legiſlateur fût revenu triomphant des ténébreuſes régions de la mort, nous apperçûmes le grand Royaume de Congo, qui eſt arroſé par le Zayre, fleuve que nos anciens Géographes ne connurent jamais.

Comme nous avions déja paſſé cette ligne brûlante, qui diviſe le monde en deux parties égales, & qui preſide

ſur des Provinces où le ſoleil
double chaque ſaiſon, de for-
te que les Peuples y éprou-
vent deux fois l'année les ri-
gueurs de l'hiver & les délices
du Printemps ; nous vîmes
inſenſiblement diſparoître le
Pole Arctique, & malgré les
jalouſes fureurs de Junon, la
lumineuſe Caliſto ſe baigner F
dans les eaux de Thétis. Alors
nous trouvant dans un hemiſ-
phere nouveau, nous prîmes
pour guide une nouvelle con-
ſtellation qui panche vers le
Pole Auſtral, où le Ciel eſt G
moins riche & moins paré
d'étoiles que la nôtre : juſ-
qu'à preſent ces climats du
Midi ne nous ſont point con-
nus, & nous ignorons ſi la
nature les a cedés entierement
aux monſtres marins, ou bien
ſi ſa puiſſance y plaça quel-

ques terres qui borne le vaſte empire des flots.

Il ſeroit long & même ennuyeux de vous faire ici le détail des calmes, des tempêtes & des accidents qui ont traverſé notre courſe dans ce penible voyage. Non, quand le Ciel m'auroit doüé d'une voix infatigabe, je ne pourrois vous dire tous les ſujets de terreur& d'admiration que les flots offroient à nos yeux; ces phénomenes dont les hommes ne connoiſſent pas la cauſe, ces bourraſques ſubites, ces noirs ouragans, ces nuits ténébreuſes, ces funeſtes ſillons de flâme,brûlans avant-coureursde la foudre,qui mettent l'air en feu, & ces éclats de tonnerre dont le bruit épouvantable fait trembler la machine du monde: j'ai vû des

des choſes que les Mariniers crédules prennent pour des miracles authentiques, j'ai vû diſtinctement, cette lumiere qu'ils eſtiment ſainte ; & qu'ils regardent comme l'étoile de leur ſalut, lorſque pendant l'orage elle vient voltiger autour des mâts de leurs navires. H

Nous obſervâmes encore avec un profond étonnement que les nuages pompoient la liqueur d'Amphitrite; mes yeux ont été les témoins de ce prodige, & je me flatte que leur rapport ne m'a point abuſé : c'étoit une legere vapeur, une fumée ſubtile qui s'élevoit du ſein des flots ; un tourbillon de vent l'aidoit à monter juſqu'à la ſuprême région des airs, & lui donnoit la figure d'une Colonne torſe ; on la voyoit tantôt ſe hauſſer, tan-

tôt s'abaiſſer avec les vagues
dont elle ſuivoit les viciſſi-
tudes ; ſon volume augmen-
toit de moment en moment :
elle étoit ſurmontée d'un
nuage, qui s'agrandiſſoit auſſi
en ſe chargeant des eaux
qu'elle lui apportoit; de même
la ſangſuë s'étant attachée
aux lévres d'une geniſſe qui
bûvoit dans un clair ruiſſeau,
ſe rempli & ſe gonfle à me-
ſure qu'elle ſuce le ſang de
l'animal; enfin elle tombe a-
près avoir ſatisfait ſon avidité;
tel eſt le ſort du nuage dès
qu'il a contenté la ſienne, &
retiré verslui la colonne dont
le pied trempoit dans la Mer :
alors il ſe réſoud en pluye, &
par ce moyen, il rend aux
ondes ce qu'il a reçu d'elles ;
I mais une choſe qui doit pa-
roître encore plus digne d'ad-

miration, c'eſt que l'eau étoit amere en montant, & qu'en deſcendant elle eſt douce; le nuage la filtre & lui ôte le ſel deſagréable dont Neptune l'avoit empoiſonnée. Ah, ſi les Philoſophes qui parcouroient jadis tant de Provinces pour découvrir les ſecrets de la nature, avoient vû toutes les merveilles qu'elle nous a montrées dans ce voyage, que leurs écrits ſeroient brillants! Combien de ſignes céleſtes, combien de raretés & de vertus occultes ne nous dépeindroient-ils pas, ſans être contraints d'emprunter le fard du menſonge pour embellir leurs tableaux!

Depuis que nous fendions les plaines ſalées, l'aſtre qui habite le premier Ciel, avoit

cinq fois recommencé son
M cours, lorſque du haut de la hune l'un de nos Matelots nous cria terre, terre : à cette nouvelle, ſaiſis & troublés de joye, nous accourons tous ſur le tillac, nous tournons nos yeux vers l'Orient, où nous voyons des montages qui nous paroiſſent de loin comme des nuages ; on cargue les voiles, on apprête les ancres, on aborde & l'on débarque dans une baye ſpacieuſe ; les mariniers & les ſoldats ſe répandent de côtés & d'autres, pour découvrir quelque par-
N ticularité touchant cette terre qui juſqu'alors n'avoit jamais reçu les veſtiges d'aucun Peuple de l'Europe. Pour moi je demeure ſur le rivage avec mes Pilotes, & curieux de ſçavoir préciſément en quelle

partie du monde je me trouve, j'emprunte le secours de l'Astrolabe, instrument nouveau qui par son utilité fera vivre sans cesse le nom de ses inventeurs : j'examine la hauteur du Soleil, & je compasse la Carte qui m'offre en racourci l'image fidelle de l'univers: bien-tôt nous reconnûmes que nous avions entiérement passé le cercle du Capricorne ; & que nous étions entre lui & le Pole austral.

Pendant que ce soin m'occupe, je vois arriver plusieurs de mes compagnons qui m'amennent un Negre qu'ils ont pris par force sur une montagne voisine où il recueilloit des raïons de miel. La nouveauté de notre aspect, jointe à la violence qu'on lui faisoit éprouver, le jettoit dans un

trouble terrible : son front étoit plus sauvage & plus hideux que celui du cruel Polipheme ; il ne nous entendoit point, & de notre côté nous ne pouvions rien comprendre aux accents barbares qui sortoient de sa bouche ; je lui presentai des pieces de ce métail précieux qui brilloit sur la toison de Colcos, divers ouvrages d'argent fin & d'excellentes liqueurs que j'avois apportées de Lisbonne ; aucune de toutes ces choses ne parut l'émouvoir ; j'ordonnai qu'on lui montrât des grelots, des sonnettes, un collier de crystal & une toque rouge ; ces bagatelles le réjoüirent, je lui en fis present & je le renvoyai vers ses compatriotes.

Le jour suivant nous vîmes

descendre du haut des montagnes plusieurs autres sauvages, tous nuds & noirs comme le premier : l'interêt les amenoit, ils avoient dessein d'obtenir quelques presens : bien-tôt ils s'apprivoiserent & devinrent si familiers, qu'un de nos soldats nommé Fernand Vélose, s'étant flatté qu'on pouvoit se fier à la douceur qu'ils nous témoignoient, voulut penetrer avec eux jusques dans leurs habitations pour voir quelle étoit la nature du Pays. Ce Fernand Vélose est un temeraire qui s'imagine que son orgueil fait sa sûreté ; son sort me jettoit dans une inquiétude extrême, je comptois les momens de son absence, & je regardois sans cesse s'il ne paroissoit point ; enfin nous l'ap-

perçûmes sur le panchant d'un côteau d'où il s'en revenoit vers le rivage avec plus de précipitation qu'il n'étoit parti ; l'esquif de Coëllo se détache pour l'aller recevoir ; mais avant qu'on l'aborde, un Negre audacieux & redoutable par sa force le saisit, l'arrête & l'empêche de s'échaper; plusieurs autres Sauvages surviennent à la file. Vélose est pressé de toutes parts ; je vole à son secours, & pendant que mes matelots font force de rames, je découvre un nouvel escadron d'ennemis qui s'avance vers nous ; alors une grêle terrible de pierres & de fléches tombe sur nos têtes, quelques-uns des miens en sont blessés, & je reçois un coup dangereux à la jambe. Juste-

ment irrités de cet attentat, nous faisons aux Negres une réponse si meurtriere qu'ils se retirent en deroute; leur fuite est marquée d'une longue trace de sang, ils remportent au fond de leurs cavernes le digne prix de leur trahison.

Ayant tiré Vélose du peril où l'avoit engagé son imprudence, nous remontâmes sur nos navires, & sans avoir reçu de ce peuple brutal aucun éclaircissement touchant les Indes dont nous nous jugions encore bien éloignés, nous mettons à la voile, & nous gagnons la haute Mer: les compagnons de Vélose rioient de la frayeur qu'il avoit euë en se voyant poursuivi par les Sauvages: on lui demanda si leurs montagnes

n'étoient pas plus douces à descendre qu'à monter ; oüi, dit-il, en riant à son tour, j'en ai fait l'experience, mais sçachez que la raison qui m'a contraint à revenir si promptement, c'est que je me suis souvenu que vous étiez sans moi : j'ai songé que vous auriez besoin de mon bras pour repousser ces miserables qui s'avançoient vers le rivage, dans le dessein de vous insulter. Par cette réponse soldatesque, il éluda les railleries que sa conduite meritoit; nous aprîmes de sa bouche que derriere une colline, qui le déroboit à nos regards, les Negres l'avoient menacé de la mort, s'il ne retournoit sur ses pas ; il ajoûta qu'il s'étoit apperçu dans sa retraite, qu'au lieu de se contenter de son obéis-

ſance, pluſieurs d'entr'eux ſe mettoient en embuſcade pendant que quelques autres couroient après lui : par-là nous reconnûmes que leur but étoit de nous attirer en raſe campagne pour ſecourir Véloſe, qu'en même temps ils ſeroient venus fondre ſur nous, & qu'ils auroient tâché de nous ôter la vie pour ſe donner enſuite le loiſir de piller la flotte ſans aucun obſtacle.

Le Pere du jour avoit déja cinq fois éclairé le monde depuis qu'ayant quitté les rivages de ce Peuple perfide, nous pourſuivions notre courſe à l'aide d'un vent propice, lorſqu'une nuit que nous veillions ſur la prouë, nous vîmes un nuage épais s'aſſembler au-deſſus de nos têtes, & nous cacher la lumiere des

aſtres ; c'étoit un ombre ; une exhalaiſon noire & formidable, dont le ſeul aſpect jettoit l'horreur dans les ames les plus intrepides ; en même temps nos oreilles furent frappées d'un bruit affreux, qui ſembloit proceder du choc des vagues contre des écueils; cependant le Ciel ni la Mer ne nous préſageoient aucune tempête. O ſouverain Arbitre de notre ſort, m'écriai-je ! Dieu puiſſant, de quoi nous menaces-tu ? n'eſt-ce point ici quelque ſecret de la nature que ta ſageſſe impenetrable a voulu renfermer dans ces vaſtes ſolitudes, & dont tes loix interdiſent la connoiſſance aux profanes mortels ? Le prodige qui s'offre à nos regards, nous annonce quelqu'évenement plus terrible que

la colere de Neptune & d'Eole. R

Je parlois encore lorſque nous apperçûmes s'élever dans les airs un Phantôme d'une grandeur exceſſive ; la difformité de ſa figure répond à l'énormité de ſa taille: le fameux Coloſſe de Rhodes qui fut l'une des ſept merveilles du monde, n'égaloit pas en hauteur ce ſpectre redoutable ; ſes membres hideux paroiſſent animés d'une force invincible, l'horreur, la rudeſſe & la mechanceté ſont répandus ſur toute ſa perſonne ; il a le viſage ſombre & chargé de mélancolie, la tête triſtement panchée ſur le ſein, la barbe épaiſſe, longue & négligée, les yeux étincellans & cachés comme dans une foſſe obſcure d'où l'on voyoit partir des flam-

mes mornes, livides, & plus ſanglantes que lumineuſes ; le teint pâle & couleur de terre, la chevelure crépuë, les lévres noirâtres, & les dents jaunes ; il pouſſe un affreux mugiſſement qui ſemble ſortir des plus profondes abîmes de la Mer ; nous friſſonnons, nos cheveux ſe hériſſent, ſa voix & ſon aſpect glacent notre ſang dans nos veines. Luſitains, s'écrie-t-il, ô la plus temeraire de toutes les Nations, Peuple orgueilleux, qui mepriſes les douceurs du repos, & qui cours après une gloire frivole avec tant de peines, de dangers & de fatigues ! puiſque tu oſes tranſgreſſer les bornes où la foibleſſe humaine devroit ſe renfermer, puiſque tu défies la fureur de ces ondes qui dé-

pendent de moi, & que je garde depuis des siecles innombrables, sans qu'aucun mortel ait eu l'audace d'y venir braver mon courroux ; enfin puisque tu veux porter tes regards indiscrets jusques dans le sanctuaire de la nature, & pousser tes découvertes sur l'humide élement, plus loin que les Dieux ne l'ont permis aux Heros qui t'ont précedé ; apprends de ma bouche les malheurs que le destin te prépare & sur les flots, & sur la terre, pour prix de ton ambition ; sçache que tous les navires qui feront le même voyage que tu fais à present, auront pour ennemis implacables les rochers & les ecueils de cette côte ; sçache que la premiere armée qui passera dans la suite par

ces lieux funestes, deviendra la proye des tourbillons & des vagues orageuses que je souleverai pour sa ruine. C'est alors, si mon cœur ne se repaît pas d'une fausse esperance, c'est alors, que je me vengerai de celui qui m'a découvert. Tremble infortuné Lusus! tu sentiras tous les ans de nouveaux effets de ma haine; tous les ans tu pleureras tes nauffrages & les miseres de tes citoyens; je les mettrai dans des situations où la mort leur seroit douce; j'ensevelirai dans mes entrailles un Heros magnanime; ses prosperités, ses triomphes s'anéantiront devant moi; une forêt de lauriers, mille victoires remportées sur les successeurs d'Ottomane, ne pourront détourner les sinistres

tres influences qui le menacent: Mombaze& Quiloa tressailliront de joye en voyant perir leur destructeur. J'attends encore ici un amant noble&genereux qui doit venir dans cette région avec l'objet de sa tendresse; un triste sort les appelle sur mes rivages, la tempête n'épargnera leur vie que pour les plonger dans un gouffre de maux qui me font presque frémir moi-même; ils verront mourir de faim les fruits de leur union, leur chers enfans, élevés avec douceur, nourris dans les delices, & formés, à ce qu'il sembleroit, pour être heureux; ils se verront dépoüillés par les Caffres qui les laisseront tous deux dans une insupportable nudité; l'époux verra le corps de l'é-

pouse, ce corps si beau & si charmant, exposé aux injures de l'air, brûlé par les ardeurs du soleil, & glacé par le froid de la nuit; enfin après de longues peines, après avoir essuyé les plus affreuses rigueurs du sort, ces amans misérables expireront en se tenant embrassés, & en versant l'un pour l'autre des larmes qui pourroient attendrir les cœurs les plus insensibles. Si quelques-uns de leurs compagnons d'infortunes survivent à cette avanture lamentable, ce ne sera que pour en aller faire le récit sur les bords du Tage; je joüirai des pleurs
V de tous les Portugais.

Le Monstre auroit continué ses noires prédictions, mais je l'interrompis; qui es-tu? lui criai-je: ta grandeur nous

étonne ; mais tes menaces ne nous effrayent pas. A cette demande il jette ſur nous un regard ſombre & funeſte, il tord ſa bouche d'une maniere épouvantable, & prenant un ton de voix qui témoigne que mon audace l'irrite, je ſuis, nous dit-il, ce vaſte Promontoire que vous autres Portugais appellez le Cap de la tourmente ; Ptolomée ni Pline, Strabon ni Méla ne m'ont jamais connu ; c'eſt moi qui borne ici les côtes d'Afrique en tirant vers le Pole auſtral : jadis je fus l'un des freres d'Encelade & de Briarée & des autres Géants, que la terre enfanta ; on me nommoit Adamaſtor : je me ſignalai dans la guerre que nous entreprîmes contre les Dieux ; ce ne fut pas en accumulant

montagne ſur montagne pour aſſaillir le Ciel, mais en parcourant avec une nombreuſe flotte les immenſes plaines de la Mer où je cherchois Neptune pour le combattre : l'ambition ſeule ne rempliſſoit pas mon cœur, il étoit encore occupé d'un fatal amour qui ne me laiſſoit aucun repos. Un jour je vis la belle Thétis qui folatroit toute nuë ſur les rivages de l'Océan avec les filles de Nerée : dès le premier coup d'œil, je lui cedai la victoire, je l'adorai, je mépriſai pour elle les plus charmantes Déeſſes de l'Olympe, & le temps n'a point diminué ma paſſion ; en vain m'efforçai-je à lui plaire, mes ſoins furent inutiles, ma taille lui faiſoit peur : je reſolus d'emprunter le ſecours de la vio-

lence, & je communiquai mon deſſein à la vieille Doris ; celle-ci intimidée par mes menaces, me promet d'agir en ma faveur, elle parle, & Thétis lui répond avec un ſourire agréable ; l'amour d'une Nymphe eſt-il proportionné à l'amour d'un Géant ? Non ; non Adamaſtor ne me rendra jamais ſenſible ; cependant tâchons de l'amuſer par des apparences flatteuſes, ſervons-nous de quelque ſtratagême pour calmer ſa fureur & pour arrêter ſes brigandages qui troublent la paix de notre liquide ſéjour.

Doris vint me rapporter une réponſe favorable ; les amans ſont crédules, un voile épais leur couvre les yeux : je ne me doutai d'aucun artifice, j'abandonnai mon cœur

aux ſperances les plus douces, & je mis bas les armes pour complaire à la beauté, qui étoit l'unique objet de mes deſirs; l'épouſe de Nerée m'accabloit de promeſſes ſéduiſantes : enfin une nuit qui devoit, ſelon elle, couronner ma paſſion, j'apperçus..... que dis-je infortuné ! je crus appercevoir de loin mon aimable Nymphe ; de loin j'ouvre les bras, & tranſporté d'un violent délire, je cours vers elle, je l'embraſſe tendrement, je baiſe ſes beaux yeux, ſon front, ſa chevelure..... O rage, ô deſeſpoir ! comment puis-je prêter ma bouche à ce récit qui renouvelle mes douleurs ? je m'imaginois tenir Thétis dans mes bras, & je n'y trouvai qu'une montagne, dont la cime affreuſe

recevoit les careſſes que mon amour deſtinoit au viſage qui m'avoit charmé : que devins-je en ſortant de mon erreur ! éperdu, muet, immobile, j'étois un rocher qui s'uniſſoit avec un autre rocher : barbare Thétis, m'écriai-je enfin, je vois trop qu'il m'eſt impoſſible de vaincre ton indifference ! & toi fort cruel, puiſque tu refuſes de terminer mes peines par un bonheur veritable, pourquoi du moins ne me laiſſes-tu pas joüir d'une felicité chimerique ; pourquoi m'enleves-tu la flateuſe illuſion qui m'a trompé ? A ces mots rougiſſant de fureur & de honte, je m'éloigne des lieux témoins de ma diſgrace, & je cherche ſous un hemiſphere nouveau quelqu'azile ſecret où je puiſſe

me plaindre loin de l'ingrate qui rit de ma douleur.

Vers ce temps-là mes freres furent vaincus par les Dieux, les uns foudroyés, les autres captifs ſous le poids des plus hautes montagnes: j'avois partagé leur crime, j'eus part à leur châtiment; les forces humaines ſont toûjours foibles contre le Ciel; ſa vengeance tomba ſur moi dans la ſolitude où je ne ſongeois qu'à pleurer mes malheurs: une ſoudaine metamorphoſe me dépouille de mon premier être, ma chair devient un horrible amas de terre, mes os ſe changent en rochers; en un mot, par un juſte arrêt du Deſtin, mes membres forment ce Promontoire ſi redoutable qui va s'offrir maintenant à vos yeux:

yeux : les flots de Thétis m'environnent & m'inſultent ſans ceſſe : leur aſpect éterniſe les maux que j'endure. Il dit, & nous le vîmes diſparoître ; un lugubre gémiſſement ſe fait entendre, les vagues y répondent par un bruit encore plus affreux, & le nuage ſe diſſipe. J'éleve mes mains Z ſuppliantes vers la voute du Palais céleſte, & je conjure les Immortels d'empêcher l'accompliſſement des prédictions qu'Adamaſtor vient de fulminer contre nous.

Phlégon & Pyroïs avec les deux autres chevaux du Soleil traînoient déja ſon char lumineux, nous vîmes alors A le Promontoire que le Géant nous avoit annoncé : auſſi-tôt que nous en eûmes paſſé la pointe, nous entrâmes dans

les Mers du Levant, & après y avoir navigué quelque temps, en suivant toûjours la côte, nous prîmes terre pour la troisiéme fois depuis le commencement de notre voyage. Les peuples qui habitent ce pays sont Ethiopiens; nous les avons trouvés plus civils & plus traitables que les autres, chez qui Fernand Vélose a couru un si grand danger; dès qu'ils nous apperçurent, ils vinrent à nous en dansant & en nous témoignant une vive allegresse; ils conduisoient des troupeaux nombreux & bien nourris; leurs femmes les accompagnoient, elles étoient montées sur des bœufs paisibles, qui sont de tous les animaux familiers, ceux que cette Nation estime le

plus : toute la bande formoit un concert paſtoral ; les uns diſoient des chanſons, les autres faiſoient reſonner des flageolets : nous nous pourvûmes chez eux de raffraîchiſſemens dont nous avions beſoin, & nous leur donnâmes en échange quelques marchandiſes qui leur plûrent ; enſuite voyant qu'il nous étoit inutile de nous arrêter plus long-temps dans cet endroit, puiſque nous n'entendions rien à leur langage, & qu'ils ne pouvoient nous apprendre aucune nouvelle des climats fortunés que nous cherchions, nous rentrâmes dans notre perilleuſe carriere.

Ayant fait encore un grand circuit autour des côtes Africaines, nous nous raprochâmes

de la ligne équinoxiale, en nous éloignant du Pole antarctique, & laissant derriere nous une petite Isle où finirent les découvertes d'une autre armée Portugaise qui nous a
B devancé dans ces climats lointains. Jusques-là nous avions marché sur les traces d'autrui ; mais passé cette borne ce ne sont que routes nouvelles, inconnuës aux voyageurs Européens. Nous flottions à l'avanture, tantôt battus par les tempêtes, tantôt arrêtés par les calmes, & toûjours environnés de perils effroyables. L'Empire de Neptune est sujet à mille changemens divers, & l'on y rencontre à chaque pas des obstacles qu'on ne prévoit point. Nous nous sommes vûs repoussés par des courants terribles qui

nous fermoient la paſſage ; les ondes s'oppoſoient avec furie au progrés de notre navigation, leur violence l'emportoit ſur les vents qui nous ſecondoient ; enfin celui dont les rapides tourbillons partent des cavernes Auſtrales, s'irrita de ſe voir vaincu, il rapelle ſes forces, il redouble ſon impétuoſité, l'eau cede & nous paſſons.

Le ſoleil faiſoit luire alors ſur nos têtes ce jour celebre où trois Monarques de l'Orient vinrent adorer notre Legiſlateur dans ſon berceau ; ce jour-même nous entrâmes dans un grand fleuve que nous avons nommé le Fleuve des Rois, en mémoire de cette ſolemnité, l'une des plus reſpectables de notre Religion : là nous abordâmes

chez un Peuple Negre qui étoit muet avec nous, aussi-bien que les précedents : bien-tôt n'ayant pû tirer de ces Sauvages aucun indice qui nous facilitât l'accès du Gange, nous repartîmes le cœur plein d'amertume & d'inquiétudes ; trop heureux encore d'avoir trouvé dans cet endroit quelques provisions nouvelles & de l'eau fraîche.

Representez-vous, grand Roi, quelles incommodités nous avons souffertes dans une course si penible, interrogeant tantôt des hommes grossiers qui ne pouvoient nous répondre, tantôt des inhumains qui s'armoient contre nous; inutilement cherchions-nous les Indes de port en port les Indes fuyoient, tout sembloit conspirer notre ruïne:les

tempêtes étoient le moindre de nos supplices. Las de nous repaître d'une esperance qui ne s'accomplissoit point, tourmentés sans cesse par les rigueurs & de la faim, de la soif, empoisonnés par des vivres corrompus, errans sous un Ciel nouveau dont la temperature nous etoit contraire; privés enfin de toute consolation, nous ne nous attendions plus qu'à perir miserablement loin de notre Patrie. Ah! j'ose le dire ici pour la gloire de ceux qui m'accompagnent; eux seuls, eux seuls étoient capables de demeurer fidéles à leur Roi, à leur Chef & au milieu d'un si dur & si long enchaînement de calamités: toute autre Nation eût arboré l'étendart de la revolte, & le Capitaine en auroit été

la premiere victime.

Un jour après avoir évité le Golphe dangereux que forment les rivages d'où la ſuperbe Sofala tire ſon or & ſes D richeſſes, nos yeux furent frappés d'un ſpectacle qui releva notre eſperance; comme nous nous étions rapprochés de la côte, après avoir vogué quelque temps en pleine mer, nous découvrîmes un terrain fertile, des campagnes riantes, des vallons agréables, & un fleuve qui par une embouchure ſpacieuſe payoit à Thétis le tribut de ſes eaux; ſur ce fleuve nous apperçûmes pluſieurs barques munies de voiles; ce fut pour nous un grand ſujet d'allegreſſe, nous osâmes nous flatter d'apprendre quelques nouvelles des Indes, puiſqu'enfin nous

étions parvenus dans un Pays où l'on connoiſſoit la navigation.

Cette terre eſt encore habitée par des Negres ; mais plus polis & plus civiliſés que tous les autres : leur langage eſt entremêlé de pluſieurs termes Arabes, ils portent ſur leur tête des turbans de coton, & autour de leur ceinture une draperie couleur de bleu-celeſte : notre illuſtre Fernand Martinès qui ſçait parfaitement l'Arabe, s'entretient avec eux ; ils lui diſent que leurs mers ſont frequentées par des vaiſſeaux auſſi grands que les nôtres, & qu ces vaiſſeaux viennent des régions qui ſont honorées des premiers regards du ſoleil levant ; ils ajoûtent qu'on trouve là des Peuples qui nous

ressemblent pour la blancheur du visage ; ces heureuses nouvelles nous rejoüirent extrêmement. Pour consacrer notre allegresse, nous donnâmes au fleuve où nous les reçumes le nom de fleuve des bons
F indices, & dans le même dessein nous érigeâmes sur la rive une colonne qui étoit surmontée du puissant étendart
G de notre Religion.

Comme nous nous trouvions dans un port assuré, au milieu d'une Nation humaine & traitable, nous resolûmes de nous reposer quelques jours ; nous employâmes une partie de ce loisir à nettoyer nos vaisseaux qui étoient environnés de limon, de fange & de coquillages. Pendant tout ce temps-là nos hôtes nous fournirent abondam-

ment les choſes qui nous étoient néceſſaires ; nous n'appercevions en eux aucune marque de duplicité, leur conduite étoit franche & pleine de candeur : malgré cela nous ne goûtâmes pas ſans amertume les douceurs de notre azile, & des flatteuſes eſperances qu'on nous y donnoit. C'eſt un arrêt irrévocable prononcé dans le Ciel, que les hommes ne joüiront jamais d'une ſatisfaction pure ; la fiere Nemeſis entremêle les plaiſirs avec les peines ; mais telle eſt notre condition que les plaiſirs s'envolent d'un aîle rapide, au lieu que les peines ſont toûjours plus durables. Un mal horrible, un mal qui ſort des gouffres de l'enfer, attaque notre armée ; l'effet en

est aussi surprenant que funeste, on refuseroit de le croire, si l'on ne l'avoit vû : la bouche s'élargit d'une maniere affreuse, les gencives s'enflent & se corrompent, cette pourriture répand une odeur exécrable dont
H l'air est infecté ; l'adresse &
I les secours des enfans de Podalire nous deviennent inutiles : ne sçachant quel remede employer contre un fleau si pestilenciel, on coupe, on taille les chairs qui en sont atteintes ; rien ne réussit : je perds plusieurs de mes compagnons qui s'étoient signalés par un courage invincible dans nos avantures les plus perilleuses ; nous les inhumons sans faste & sans pompe dans le sein d'une terre barbare. Ah que la mort rabaisse l'or-

gueil des hommes! que faut-il pour ensevelir ceux qui se trouvent trop resserrés dans la moitié du monde? un peu de sable couvriroit sur les rivages des Negres, & les plus grands Heros, & les plus grands Monarques, aussi-bien que le dernier de mes soldats.

Penetrés d'une profonde tristesse & les yeux baignés de larmes, nous quittons notre azile, qui demeure le dépositaire des cendres de nos amis: une douce esperance nous rappelle sur le perfide element qui nous a trahis tant de fois; nous avançons en côtoyant les rivages qui s'offrent à nos yeux, & en cherchant toûjours de nouvelles lumieres pour découvrir les Indes. Enfin nous surgissons au port de Mozambique:

vous n'ignorez pas, grand Roi, l'indigne ſtratagême que les Peuples de cette Iſle ont mis en œuvre pour nous perdre; ſans doute vous ſçavez auſſi le funeſte accueil que nous préparoient les habitans de Mombaze; la proximité des lieux vous facilite la connoiſſance de toutes ces choſes. Après tant d'infortunes, après tant de traverſes, nous ſommes dans un port ſûr & fidéle, que votre generoſité nous ouvre; c'eſt la compaſſion divine qui nous a guidez vers vous; vous nous conſolez, vous tranquilliſez nos cœurs: en un mot vous nous rendez la vie. Voilà, Seigneur, toute l'hiſtoire que vous m'avez demandée; jugez maintenant ſi jamais Enée ou l'éloquent

Ulysse firent un pareil voyage; quelqu'un de ces Heros que les Muses ont comblé d'éloges immortels, a-t-il vû seulement la huitiéme partie des mers orageuses & des vastes climats qui ont été les témoins de notre constance ? L

Que le Poëte à qui l'auguste Calliope versoit dans une coupe d'or la liqueur d'Hippocrene, & dont sept villes fameuses voulurent chacune être le berceau ; que le M
Chantre divin qui par la douceur de sa flûte pastorale endormoit le fleuve de Mantouë, & qui enorgueillissoit celui de Rome par les sublimes accents de sa trompette, épuisent l'un & l'autre leurs rares talents pour celebrer les Heros dont ils consacrent la memoire; qu'ils imaginent

de brillantes merveilles; qu'ils
fassent agir des Enchanteres-
N ses, des Circès, des Cyclopes
O redoutables, des Sirenes;
dont la voix séduit le Ma-
rinier crédule; qu'ils dépein-
gnent avec de vives couleurs
P les funestes rivages des Cico-
niens, & la terre où les sol-
dats d'Ithaque en mangeant
un fruit délicieux perdirent
Q l'idée de leur Patrie; qu'ils
nous representent un Dieu
R qui jette le Pilote dans la mer,
les vents renfermés dans des
S bourses de cuir, les amours
T de Calypso, la voracité des
V monstres de Stymphale, la
descente des vivans dans le
X Royaume des morts, enfin
toutes les fictions que Phebus
suggere à de si grands esprits;
nos avantures racontées sim-
plement & sans fard, l'empor-
teront

teront toûjours ſur ces pompeux menſonges.

Telle fut la fin du diſcours de Gama : le Roi de Melinde qui venoit de l'écouter avec une profonde admiration, élevoit juſqu'au Ciel la grandeur des Monarques du Portugal, & la fidelité de leurs ſujets ; le Peuple Maure n'étoit pas moins frappé d'étonnement : l'un diſoit à l'autre ce qu'il avoit trouvé de plus remarquable dans le recit du Capitaine ; tous fixoient les yeux ſur cette Nation qui ſçavoit former de ſi hautes entrepriſes & les ſoûtenir avec tant de courage. Comme l'aimable Dieu de Delos faiſoit pancher ſon char vers l'Occident pour ſe repoſer dans les bras de Thétis, le Roi reprit le chemin de ſon Palais.

O que la loüange est douce, & principalement lorsqu'elle est juste ! quelles delices pour une ame noble d'entendre retentir la gloire de ses belles actions ! Alexandre prisoit moins les exploits d'Achille, que son bonheur, d'avoir été celebré par la Muse d'Homere : Themistocle disoit que la voix qu'il trouvoit la plus agréable, étoit celle qui lui donnoit des éloges. Vasco de Gama veut persuader qu'aucune navigation n'égale la sienne, & sans doute il n'a pas tort ; mais pour établir cette verité si brillante, il faut qu'elle soit chantée par une bouche mélodieuse ; l'ignorance & la rudesse accompagnent la valeur de nos guerriers Portugais, ils méprisent les sœurs

d'Apollon, & cet injuste mépris retombe sur eux-mêmes; le tombeau qui cache leur cendre, couvre aussi leur mémoire; aucun Homere, aucun Virgile ne leur consacre ses accords; les Déesses du Pinde sont muettes pour des oreilles si dures. Jamais le nourrisson de Mantouë n'auroit embouché la trompette de Calliope pour élever le nom d'Enée jusqu'aux Cieux, si les faveurs & l'estime d'Octavien ne l'eussent obligé à quitter ses chalumeaux. Pour moi c'est le seul amour de la Patrie qui m'inspire, c'est l'ardeur d'immortaliser ma belliqueuse Nation; je travaille pour la renommée d'un Peuple qui m'est cher malgré son ingratitude; ainsi donc que

Gama rende grace de mes veilles à cet amour si pur & si noble : ceux qui sortent aujourd'hui du sang de ce Heros, ne meritent pas que pour leur plaire les Muses abandonnent un moment leur paisible retraite.

Fin du cinquième Chant.

REMARQUES
SUR LE
CINQUIE'ME CHANT.

[*Enrique.*] AVant le voyage de Gama, quelques Portugais parcoururent la Mer d'Afrique sous les auspices de l'Infant Don Enrique, & ils y découvrirent plusieurs Isles, entr'autres les Canaries, celle d'Angevet, celles d'Arguyn, &c. A

[*Pays habitables.*] Pendant que les Portugais songeoient à la découverte des Indes Orientales, on parloit en Espagne de découvrir celles de l'Occident : Christophe Colomb promettoit d'y trouver des Pays habitables ; cela n'étoit pas encore certain, & Gama n'en pouvoit rien dire d'assuré. B

[*D'Ethiops.*] On dit qu'Ethiops étoit fils de Vulcain, & qu'il a regné sur les peuples qui ont hérité de C

ſon nom ; par les ſucceſſeurs de ce Prince, l'Auteur entend ici tous les peuples noirs.

D [*Mauruſiens.*] C'eſt l'Iſle de S. Jacques qui eſt le Patron de l'Eſpagne ; il eſt à propos de remarquer que l'Auteur prétend que les anciennes Iſles des Heſpérides ſont les mêmes que celles du Cap verd : en quoi il s'éloigne du ſentiment de quelques Modernes, qui veulent que ce ſoient les Canaries ; ſon opinion paroît la plus vraiſemblable, il l'a puiſée dans Barros & dans les Géographes les mieux inſtruits de l'antiquité.

E [*Viperes horribles.*] Rien n'eſt plus difficile que de démêler la verité d'avec l'hiſtoire, dans les fictions que les Poëtes ont débitées ſur le chapitre des Gorgones : quelques-uns ont penſé qu'il n'y en eut jamais, & que ce ſont de pures allégories qui doivent s'expliquer dans un ſens moral ou phyſique : Fulgence & Noël le Comte, penchent aſſez vers ce ſentiment : pour moi, je crois qu'il y a dans ceci plus que de la fable, & mon opinion eſt appuyée ſur l'auto-

rité de plusieurs sçavans, tels que Zetzès, Boccace, Théodontius, &c. je dis donc que Phorcus, qui étoit Roi de Sardaigne & de Corse, étant monté sur mer pour chercher les avantures, selon l'usage des premier temps, passa le détroit de Gibraltar & parvint aux Isles que nous appellons les Gorgades, ou les Dorcades: là il trouva un peuple grossier qui se paroit de coquilles & d'autres dépoüilles de poissons; une femme de cette nation sauvage lui plut, & il en eut trois filles, sçavoir, Meduse, Euryale & Sthenone; le bizarre habillement de leur mere donna lieu à la fable qui les fait naître de l'union de Phorcus avec un monstre marin: elles étoient parfaitement belles, c'est pour cela qu'on a dit que leur aspect métamorphosoit en pierre quiconque osoit les regarder. Phorcus les laissa maîtresses des deux Isles Gorgades, dont le nom dérive de celui de Gorgones, que ces trois Princesses portoient en commun. Persée jeune Prince Argien d'humeur conquerante, aborda chez elles, leur fit la

guerre, les vainquit & s'empara de leurs richesses : pour déguiser l'horreur de cette injuste usurpation, les Poëtes Grecs ont diffamé les Gorgones en les dépeignant sous des traits affreux, c'étoit leur coutume : ainsi tout ce qu'ils disent des serpens qui servoient de cheveux à Meduse & à ses sœurs, toutes les cruautés & tous les crimes qu'ils leur imputent, ce sont autant de fictions qui n'ont aucun fondement historique, quoique d'ailleurs elles renferment quelqu'allusion raisonnable.

F [*Callisto.*] On ne sçait pas bien de qui Callisto étoit fille ; l'opinion commune la fait sortir de Lycaon Roi d'Arcadie; Areithe de Tegée, & le Scoliaste d'Euripide prétendent que son pere étoit Cetée, fils de Lycaon ; ainsi elle ne seroit que la petite-fille de ce tyran : quoiqu'il en soit, après qu'Asterius Roi de Crete, qui par flatterie fut surnommé Jupiter, eut soumis l'Arcadie à sa puissance, & fait perir Lycaon, cette Princesse se consacra au culte de Diane : Asterius, qui n'étoit pas moins

moins galand que grand guerrier, ayant entendu parler avantageusement de ses appas, trouva moyen de la séduire; on dit que pour y réussir plus aisément, il se déguisa en fille: après ce bel exploit, il la laissa, & pour comble de malheur, l'état où elle étoit, ne put long-temps se cacher; elle en conçut tant de chagrin & tant de honte, qu'elle s'enfuit au fond des forêts: sa vie solitaire a fait dire aux Poëtes, qu'elle fut changée en ourse; peut-être aussi que dans sa retraite elle s'habilla de la peau de cette espece d'animal, & cela n'aura pas peu contribué à sa prétenduë métamorphose: elle éleva l'enfant qu'elle eut d'Asterius, elle lui donna le nom d'Arcas, d'où celui d'Arcadie tire son origine, car ce pays s'appelloit auparavant la Proselenie. Arcas étant parvenu à l'âge de quinze ans, tua sa mere d'un coup de javelot sans y penser: les Mythologues disent qu'après sa mort elle fut transferée au Ciel, où elle brille parmi les astres sous le nom de la grande ourse: mais Pausanias nous apprend ce que

nous devons croire ſur cet article, lorſqu'il dit dans ſon chap. troiſiéme, ἔχοιεν δ'ἂν καὶ ἄλλως τὸ ὄνομα οἱ ἀστέρες ἐπὶ τιμῇ τῇ Καλλιστοῦς, ἐπεὶ τάφον γε αὐτῆς ἀποφαίνουσιν οἱ Ἀρκάδες : *il paroît plus vraiſemblable qu'on n'a fait que donner le nom de Calliſto à l'aſtre du Nord pour honorer la mémoire de cette Princeſſe, car l'on voit encore ſon tombeau en Arcadie* : le même Auteur nous apprend auſſi dans quel lieu étoit ſitué ce tombeau, & qu'elle étoit ſa figure, chap. 35. σταδίους δὲ ὡς τριάκοντα καταβάντι ἐκ Κρουνῶν τάφος ἐστὶ Καλλιστοῦς, χῶμα γῆς ὑψηλόν, δένδρα ἔχον πολλὰ μετὰ τῶν ἀκάρπων, πολλὰ δὲ καὶ ἥμερα : *le tombeau de Calliſto eſt à trente ſtades de la Ville de Crunes ; c'eſt une éminence de terre ombragée de pluſieurs arbres, partie fruitiers & partie ſtériles.* Selon la fable, Junon jalouſe de l'amour que le faux Jupiter Aſterius avoit eu pour Calliſto, pria Thétis de ne point ſouffrir que le ſigne de l'ourſe entrât jamais dans la mer ; effectivement l'étoile du Nord eſt immobile : lorſque l'Auteur nous dit ici que Gama vit Calliſto ſe baigner dans les eaux de Thétis mal-

gré Junon, c'est une expression poëtique, qui signifie qu'en s'approchant du Pole austral, les Portugais virent disparoître le Septentrion; la rondeur du globe ne permet pas qu'on voye en même temps l'un & l'autre après avoir passé la Ligne.

G [*Le Pole Austral.*] Nos voyageurs ont donné le nom de Croix à cette constellation, parce qu'elle est composée de sept étoiles, dont les cinq principales sont rangées en Croix; on la découvre après avoir passé les Isles du Cap verd; elle rend alors aux Mariniers le même service que l'ourse du Septentrion, la providence ayant tellement disposé les choses, qu'en perdant l'une de vûë, l'on apperçoit l'autre: le Poëte ajoute que dans l'hemisphere du Pole Austral le Ciel est moins étoilé que le nôtre, & c'est la verité: on y voit peu d'astres pendant la nuit à l'exception de la Croix, dont nous venons de parler.

H [*De leurs navires.*] Cette superstition est très-ancienne, les Matelots Payens y ajoutoient foi aussi-bien

que les nôtres : on raconte que vers la fin d'un grand orage, dont les Argonautes furent assaillis, ils virent deux flammes legeres qui voltigeoient sur la tête de Castor & de Pollux ; & bientôt ensuite la fureur des ondes s'appaisa. On sçait que Castor & Pollux étoient deux Princes qui se signalerent glorieusement dans cette expédition : les Mariniers voyant ce Phénomene, crurent que ces Héros avoient quelque chose de divin ; l'on s'accoutuma insensiblement à les invoquer dans les tempêtes sous le nom *des Dieux Dioscuriens* : c'est-à-dire, *fils de Jupiter*, & les Athéniens leur donnerent le titre de Σωτῆρες, *Sauveurs* ; toutes les fois qu'on voyoit paroître sur les vaisseaux deux de ces flammes, dont le Camoëns parle ici, on croyoit que c'étoient Castor & Pollux déguisés, & l'on prenoit leur presence pour un augure favorable, comme le témoigne Homere dans son hymne sur ces deux demi-Dieux.

Ναύταις σήματα καλὰ πόνου σφίσιν, οἱ δὲ ἰδόντες

Γήθησαν, παύσαντο δὲ οἰζυροῖο πόνοιο.

Les flammes de ces Dieux aimables
Ramenent la paix sur les flots,
Ce sont des signes favorables,
Dont l'aspect rend la vie au cœur des Matelots.

Nos Mariniers ont mis à la place de Castor & de Pollux S. Nicolas & S. Herme; leur pieuse crédulité fait un miracle d'un simple ouvrage de la nature. Pendant le mauvais temps, l'air est plein de vapeurs sulphureuses, qui après une longue agitation venant à se joindre les unes avec les autres, ne peuvent manquer de s'allumer; ces feux folets annoncent le calme, parce qu'ils ne se montrent que vers la fin de l'orage : la raison en est, que dans le fort de la tempête les vapeurs étoient trop embarrassées d'atômes humides pour s'allumer si-tôt; mais ces atômes étant enfin dissipés, le souffre agit sans obstacle, & secondé du mouvement que l'air lui communique, il produit son effet ordinaire.

[*Reçu d'elles.*] Ceci n'est ni plus

rare, ni plus étonnant que les feux de Castor & de Pollux : Aristote en parle dans le premier livre de ses Météores chap. 9. & Pline liv. 2. chap. 51. il paroît même que ce dernier a fourni au Poëte le modéle de sa description : on en peut juger par la façon dont il s'exprime, *fit & Caligo*, dit-il, *bellua similis nubes dira navigantibus vocatur & columna, cum spissatus humor rigensque ipse se sustinet, & in longam veluti fistulam nubes aquam trahit.* Pour peu qu'on soit initié dans la Physique, on comprend aisément que l'attraction du Soleil est cause de ce Phénomene.

L. [*Empoisonnée.*] J'avouë que l'eau qui tombe est douce, mais je n'accorderai pas qu'elle fût salée en montant : le Soleil en échauffant la superficie de la mer, l'oblige à jetter de son sein quelques exhalaisons rarefiées qu'il attire vers lui ; ces exhalaisons ne sont point chargées de sel marin, il est trop grave & trop fixe pour s'évaporer : ainsi l'eau n'avoit pas plus d'amertume en s'élevant dans l'air, qu'en retournant à son lit

natal; cependant l'Auteur n'a pas tort, l'eau ne feroit point douce si elle ne montoit pas, & il est toujours vrai de dire que le nuage la philtre.

M [*Son cours.*] Cette Périphrase signifie qu'il y avoit déja cinq mois que la flotte étoit partie de Lisbonne : l'astre ou plûtôt la planette qui habite le premier Ciel, est la Lune : personne n'ignore que ses vicissitudes marquent la durée des mois.

N [*Touchant cette terre.*] L'endroit où les Portugais aborderent pour lors, s'appelle aujourd'hui la Baye de Sainte Helene.

O [*De ses inventeurs.*] L'Astrolabe, cet instrument si utile pour la navigation, fut inventé en Portugal sous le regne de Don Juan II. par deux de ses Medecins qui étoient Juifs, l'un nommé Rodrigue & l'autre Joseph; on dit que Martin de Bohême, le plus fameux Mathématicien de ce temps-là, partagea avec eux la gloire de cette invention. Barros Dec. 1. liv. 4. chap. 2.

P [*Compatriotes.*] Peut-être que la délicatesse de quelques-uns de nos

Modernes, s'offensera de voir entrer l'Auteur dans un détail énoncé en termes moins pompeux que le reste de l'ouvrage : quoi ! *des grelots : des sonnettes, un collier de cryſtal & une toque rouge* ! en verité cela peut-il se souffrir ? Peut-on souffrir, plûtôt, des esprits si guindés, si ennemis de la nature? La Poësie épique peut-elle mieux faire que de peindre exactement les mœurs des peuples ? quelle bassesse y a-t'il à nous representer la simplicité d'un Sauvage qne nos trésors n'éblouïssent point, qui n'est flatté ni de nos liqueurs, ni des ragoûts que nous avons dédiés à notre luxe ; mais qui admire les bagatelles, dont son innocence le rapproche davantage? Homere & Virgile qui valoient bien les délicats de notre siécle, ne pensoient pas comme eux.

Q [*Méritoit.*] Comme le Poëme épique est un grand tableau qui doit être extrêmement varié, le Peintre peut sans blesser la bienséance y crayonner quelques figures un peu moins sérieuses les unes que les au-

tres ; c'eſt une fineſſe de l'Art, les Ecoliers la mépriſent, les Maîtres s'en ſervent avec ſuccès : l'eſprit du Lecteur ſe repoſe agréablement, & ſi j'oſe le dire, il reprend haleine lorſqu'après un long tiſſu d'images qui ont excité ſon admiration, il en rencontre qui ne font que l'amuſer ; ſon goût en devient plus vif & plus éveillé pour les objets majeſtueux qui ſe preſentent dans la ſuite. Lucain ne deſcend jamais de ſon ton ſublime : tous les connoiſſeurs avouent que ſa Pharſale n'eſt qu'une déclamation. Virgile, l'inimitable Virgile ne dédaigne pas de peindre au milieu de ſa belle Eneïde un Pilote que ſon Capitaine jette aſſez burleſquement dans la mer, & qui ſert de riſée aux Troyens ſpectateurs de ſa chute, & de la façon dont il rend l'eau qu'il a bûë.

Illum & labentem Teucri & riſere natantem;
Et rident ſalſos revomentem pectore fluctus.

Dans l'Iliade d'Homere, les Dieux rient en voyant boiter Vulcain, & dans l'Odyſſée les amans de Péne-

lope ne gardent pas mieux leur sérieux, lorsqu'Irus est terrassé par Ulysse : je ne puis résister à la demangeaison que j'ai d'inserer ici une petite fable qui ne vient pas mal au sujet que je traite.

J'ai lû dans certaine Chronique
Qu'un Partisan Athénien
Se fit bâtir un Palais magnifique :
Sçavoir si la structure étoit d'ordre Ionique
Ou Toscan, ou Corinthien,
C'est lettre cloze ; & la Legende antique
Ne nous en a rapporté rien ;
Mais en termes clairs elle assure
Que le dedans éblouissoit les yeux :
Par-tout ce n'étoit que dorure,
Par-tout des meubles précieux ;
Superbes tapisseries,
Eclatantes broderies
S'offroient en foule aux regards ;
Perles grosses & choisies,
Lumineuses pierreries
Rayonnoient de toutes parts :
Enfin sur le parquet mille & mille nuances
D'argent, d'azur, de pourpre, étaloient leur appas ;
On ne pouvoit y faire un pas

Sans fouler à ses pieds des richesses immenses.

La fortune voulut qu'un jour
Le maître du logis rencontra Diogene :
Ah parbleu, notre cher, vous verrez mon séjour,
Venez, allons y faire un tour,
Vous en serez content ; à ces mots il l'entraîne.
D'abord plus vif qu'un perroquet,
Qui se pavane dans sa cage,
Notre Midas déployant son caquet
Vente de ses trésors le pompeux assemblage ;
Et fait tout admirer jusqu'au moindre loquet.
Pendant que son beau verbiage
L'expose à gagner le hocquet,
Diogéne lui crache au milieu du visage.
L'orateur déconcerté
Par cette libre apotheose
Regarde le Philosophe
Avec un œil irrité.
Patron, point d'humeur caustique ;
Dit le petulant Cynique ;
A tort vous vous mutinez :
J'ai craché sur votre nez,
Faut-il que cela vous picque ?
Ici tout brille également,

lope ne gardent pas mieux leur sérieux, lorsqu'Irus est terrassé par Ulysse : je ne puis résister à la demangeaison que j'ai d'inserer ici une petite fable qui ne vient pas mal au sujet que je traite.

J'ai lû dans certaine Chronique
Qu'un Partisan Athénien
Se fit bâtir un Palais magnifique :
Sçavoir si la structure étoit d'ordre Ionique
Ou Toscan, ou Corinthien,
C'est lettre cloze; & la Legende antique
Ne nous en a rapporté rien;
Mais en termes clairs elle assure
Que le dedans éblouissoit les yeux :
Par-tout ce n'étoit que dorure,
Par-tout des meubles précieux;
Superbes tapisseries,
Eclatantes broderies
S'offroient en foule aux regards;
Perles grosses & choisies,
Lumineuses pierreries
Rayonnoient de toutes parts :
Enfin sur le parquet mille & mille nuances
D'argent, d'azur, de pourpre, étaloient leur appas;
On ne pouvoit y faire un pas

Sans fouler à ses pieds des richesses immenses.
La fortune voulut qu'un jour
Le maître du logis rencontra Diogene :
Ah parbleu, notre cher, vous verrez mon séjour,
Venez, allons y faire un tour,
Vous en serez content ; à ces mots il l'entraîne.
D'abord plus vif qu'un perroquet,
Qui se pavane dans sa cage,
Notre Midas déployant son caquet
Vente de ses trésors le pompeux assemblage ;
Et fait tout admirer jusqu'au moindre loquet.
Pendant que son beau verbiage
L'expose à gagner le hocquet,
Diogéne lui crache au milieu du visage.
L'orateur déconcerté
Par cette libre apotheose
Regarde le Philosophe
Avec un œil irrité.
Patron, point d'humeur caustique,
Dit le petulant Cynique ;
A tort vous vous mutinez :
J'ai craché sur votre nez,
Faut-il que cela vous picque ?
Ici tout brille également,

Tout est paré si somptueusement,
Qu'on ne peut y trouver de place
Autre part que sur votre face
Pour cracher sans salir quelque riche ornement.

Auteur, retenez bien cette sage maxime;
A force de briller souvent on brille trop;
C'est aux yeux d'Apollon un véritable crime
Que de mener toujours Pegaze au grand galop;
On doit de temps en temps quitter le ton sublime.
Sans la varieté, sans son charme flatteur
Les ouvrages ne peuvent vivre :
La richesse uniforme offense le Lecteur,
Et dans son noir chagrin il crache sur le livre
Faute d'en faire autant sur le nez de l'Auteur.

R [*D'Eole.*] C'est ici le prélude d'une des plus belles fictions, dont la Lusiade soit ornée : le Camoëns dispose son Lecteur à voir quelque grand prodige; la nuit regne, un nuage affreux cache la Lune, les ondes mugissent sans apparence de tempête, Gama se trouble, il invoque

le ſecours du Ciel : après un pareil Prologue, on attend un ſpectacle extraordinaire, & l'on n'eſt pas trompé dans ſon attente.

[*Découvert.*] Lorſque Gama fut S
de retour en Portugal avec la nouvelle de la découverte des Indes, on y envoya une flotte de 13. voiles ſous la conduite de Pedr-Alvarès Cabral : elle fut aſſaillie d'un orage terrible auprès du Cap de Bonne-Eſperance qui eſt le lieu où ce Géant parle aux Portugais : ſix vaiſſeaux périrent, les ſept autres furent extrêmement maltraités. Quant à ce que le Géant ajoute, qu'alors il ſera vengé de celui qui a découvert ſa retraite, pour entendre cet endroit, il faut ſçavoir qu'avant le voyage de Gama ſous le regne de Don Juan II. prédeceſſeur de Manuel, un Capitaine Portugais nommé Barthelemi Diaz pouſſa le premier la navigation juſqu'au Cap de Bonne-Eſperance : or ce Diaz fut un de ceux que la mer engloutit, lorſque Pedr-Alvarès eſſuya la tempête dont il eſt menacé dans cette prédiction.

T [*Leur destructeur.*] Le Géant parle ici de Don François d'Alméyde qui fut Vice-Roi des Indes : il y fit des actions dignes d'une mémoire éternelle, il ravagea par le fer & par le feu les Isles de Mombaze & de Quiloa ; enfin après mille victoires, il vint périr sur le Cap de Bonne-Esperance, comme on le verra plus au long dans le dixiéme Chant.

V [*Portugais.*] Ceci regarde le malheur de Don Manuel de Souza : l'histoire en est touchante. Jerôme de Corteréal en a fait un Poëme Portugais, qui tireroit des larmes aux plus insensibles : je vais la raconter en peu de mots pour l'intelligence de mon Auteur, & pour le contentement de ceux qui ne la sçavent pas. Don Manuel de Souza, que quelques Ecrivains nomment encore Sepulvéda, étoit un jeune Cavalier Portugais, dont la Noblesse étoit soutenuë d'un rare mérite : il fut pendant plusieurs années Gouverneur de la Forteresse de Diu dans les Indes Orientales, où il amassa des trésors immenses : enfin content de

sa fortune, il équippa un grand & superbe vaisseau qu'il chargea de tous ses biens, & s'y étant embarqué avec Leonor de Sà son épouse, qui étoit une des plus belles personnes de son temps, il prit le chemin de sa Patrie : jamais voyage n'eut un succès plus déplorable ; la tempête jetta son navire contre les écueils du Cap de Bonne-Esperance, où il se brisa en mille pieces : de cinq cens hommes qui y étoient, tant Matelots que domestiques de Manuel, il en périt cent, les autres se sauverent avec leur maître, sa femme & ses trois enfans, dont le plus âgé se connoissoit à peine ; tout ce qu'ils purent réchapper du naufrage, consistoit dans quelques armes & très-peu de provisions. La terre ne leur fut pas plus favorable que les flots : Manuel les ayant exhortés à la constance & à l'union, ils s'avancerent dans le pays qui est vaste, inculte & destitué de toute ressource : les uns tomboient en marchant, mourant de faim, de soif & de fatigue ; les autres en s'écartant du gros de la troupe pour

chercher de l'eau, étoient massacrés par les Sauvages, ou dévorés par des bêtes feroces. Ils arriverent à une Bourgade habitée par des Ethiopiens, dont le Seigneur étoit un Brigand : ce barbare les ayant engagés par ses promesses à ne se point défier de lui, s'empara de leurs armes & de leurs habillemens, & les laissa tous nuds dans la campagne plus miserables encore, qu'ils ne croyoient pouvoir le devenir : leur nombre diminuoit de moment en moment. Leonor gemissoit moins des maux qu'elle souffroit, que du chagrin de voir son corps exposé aux regards des Caffres qui venoient l'insulter sans cesse ; enfin ayant les jambes toutes enflées, les pieds déchirés & sanglans, & se sentant défaillir après avoir fait environ trois cens lieuës de chemin avec des incommodités qui auroient accablé les hommes les plus robustes, cette belle infortunée s'enterra dans le sable jusqu'au col, pour avoir du moins la consolation de cacher sa nudité ; dans cette affreuse situation elle vit expirer deux de ses enfans,

enfans, qu'elle avoit nourris jusqu'alors, en se privant elle-même des secours que la providence lui envoyoit; ce triste spectacle hâta l'instant de sa mort: son mari qui l'aimoit tendrement n'eut pas plûtôt reçu ses derniers soupirs, qu'agité d'un cruel désespoir, il prit dans ses bras le troisiéme de ses enfans, dont la vie étoit prête à s'éteindre, & chargé de ce précieux fardeau, il s'enfonça dans les bois en poussant des cris lamentables: l'un & l'autre devinrent bientôt la proye des tigres & des lions; vingt-six Portugais survêcurent à cet horrible enchaînement de disgraces, & ce sont eux qui en ont porté la nouvelle dans leurs pays: car étant parvenus à un autre village d'Ethiopiens, qui entretenoient commerce avec les Marchands Portugais habitués sur les bords de la Mer Rouge, ils trouverent des vaisseaux qui les ramenerent en Europe contre toute esperance. Le recit que je viens de faire, montre qu'il n'est pas vrai que Manuel de Souza & sa femme soient morts en s'embrassant; mais c'est

pour de très-bonnes raiſons, que l'Auteur a mis ce menſonge dans la bouhe du Géant; on le verra dans la note marquée [Z] qui eſt la troiſiéme après celle-ci.

X [*Tourmente.*] Nous l'appellons aujourd'hui le Cap de Bonne-Eſperance: ſon premier nom lui fut donné par le Capitaine Barthelemi Diaz, & le nouveau par Don Juan II. qui voulut témoigner par-là que les Portugais pourroient eſperer de parvenir juſqu'aux Indes, puiſqu'ils avoient déja pouſſé ſi loin leurs découvertes. Après ce que nous avons dit ſur le voyage d'Hannon & des Phéniciens autour de l'Afrique, il paroît que les anciens Géographes ont pû connoître ce Promontoire: j'oſe même avancer qu'ils l'ont connu, & je ne doute pas que ce ne ſoit celui que Mela & Ptolomée nomment Ἑσπέρȣ κέρας, *la corne d'Heſperus*: quiconque ſçaura un peu le rapport de la Géographie moderne avec celle des Grecs & des Romains tombera aiſément d'accord de cette vérité; l'Auteur ne dit le contraire que

pour exalter la navigation Portugaise.

[*Doris.*] Cette Nymphe étoit fille de l'Océan, elle épousa son frere Nerée dont elle eut les Nereïdes : la fable n'admet point ici d'explication historique ; Doris & Nerée n'existerent jamais, ce ne sont que des emblêmes qui font allusion aux secrets de la nature. Nerée est l'eau de la mer, Doris en est l'amertume ; lorsqu'on nous dit que les Nereïdes naquirent de leur union, cela doit s'entendre des poissons marins, qui doivent leur vie au sel & à l'humidité de leur élement. Y

[*Le nuage se dissipe.*] L'Auteur n'a pas imaginé cette admirable fiction dans l'unique dessein d'annoncer les tempêtes & les disgraces, dont les vaisseaux Portugais seroient assaillis auprès du Cap de Bonne-Esperance ; il pousse encore ses vûës plus loin : sa Poësie est toujours mystérieuse, toujours riche en allusions qu'on ne développe jamais sans plaisir & sans utilité ; souvent chez lui la même fable nous offre un sens Z

hiſtorique, un ſens phyſique & un ſens moral; tel eſt l'endroit dont il s'agit preſentement : le ſens phyſique y frappe les yeux, on reconnoît ſans peine que le Poëte veut nous donner une grande idée des orages fréquens autour de ce Cap ſi redoutable, lorſqu'il le fait ſortir d'un Géant, que ſon ambition & ſes fureurs armoient contre le Ciel, & qui ſous ſa premiere forme ayant été tourmenté par mille paſſions violentes, les conſerve encore après ſa métamorphoſe : le ſens hiſtorique & le ſens moral ſont un peu plus difficiles à démêler; mais la récompenſe ſuit le travail qu'il encoute pour les éclaircir. Adamaſtor nous repreſente Mahomet & ſes ſectateurs, qui ſe ſont oppoſés de toutes leurs forces à la découverte & à la conquête des Indes par les Portugais : les Maures & les Turcs étoient maîtres de cette navigation, dont ils déroboient ſoigneuſement la connoiſſance aux peuples de l'Europe : lorſqu'ils virent que leur ſecret alloit tranſpirer, ils eurent recours aux armes, à l'artifiçe

& à tous les moyens qui pouvoient nous fermer les portes de l'Orient. Ceux qui par un préjugé peu raisonnable méprisent les interprétations allégoriques, ne manqueront pas sans doute de prendre celle-ci pour une chymere enfantée par un Commentateur ; laissons-les en proye au faux goût qui les flatte, & montrons que le Camoëns pensoit réellement à Mahomet en nous peignant Adamastor : je soutiens qu'il n'a oublié aucun des traits qui pouvoient établir une parfaite ressemblance entre sa copie & son modéle. Il dit que les Portugais apperçurent Adamastor au milieu d'un nuage affreux dans un temps clair & serain : si l'on croit la plûpart des Ecrivains Arabes, c'est ainsi que Mahomet avoit coûtume de paroître en public. La description du corps, des yeux & de la voix d'Adamastor, ne s'accorde-t'elle pas entierement avec ces paroles de Jean Cuspinien au sujet de Mahomet ? *Trux aspectus & vox terribilis, corpusque gladiatorio robore metuendum* : & avec ce passage de Loüis Marmol :

Tenia la cabeça grande, el gesto robusto, la color palida, la barba larga; era muy animoso y despreciador de Peligros : le premier dit, que *Mahomet avoit le regard farouche, la phisionomie cruelle, la voix terrible, & le corps d'une vigueur formidable & digne d'un Athlete* : le second lui donne *une tête extrêmement grosse, un teint pâle, une longue barbe, l'air robuste : & tout cela soutenu d'une ambition & d'une intrépidité qui méprisoit les plus grands périls.* N'est ce pas le véritable Adamastor du Poëte Portugais ? ce Géant dit que les Mers Orientales lui appartenoient ; Mahomet lui-même en auroit dit autant à Gama, car ses Disciples étoient les seuls qui connussent alors la navigation des Indes, comme nous l'avons déja remarqué. Adamastor prophetise, Mahomet se ventoit d'avoir le don de prophetie ; les Arabes rapportent plusieurs de ses prédictions : on me dira qu'elles sont fausses ; je réponds que l'Auteur a pris soin de mettre un mensonge dans la bouche d'Adamastor, afin de rendre son tableau plus

fidéle ; ce menſonge concerne la mort de Manuel de Souza, qui n'expira pas en embraſſant ſa femme, comme le Géant l'avoit prédit ; mais loin d'elle dans un bois, où il fut dévoré par les bêtes féroces. Adamaſtor fait des contorſions & des grimaces épouventables quand Gama l'interroge : la même choſe arrivoit ſouvent à Mahomet, parce qu'il étoit ſujet au mal-caduc. Adamaſtor ſe dit fils de la terre ; Mahomet étoit d'une naiſſance ſi baſſe qu'aucun titre ne lui convient mieux : les Grecs, les Latins & les Eſpagnols le donnent familierement aux gens qui ſortent d'une origine abjecte ; notre langue en uſe de même, témoins ces vers d'un de nos beaux eſprits.

J'ai vû des Roturiers, vils enfans de la terre,
Unir leur ſang impur au ſang des demi-Dieux,
Des Phaëtons préſomptueux
Renverſés de leur char par un coup de tonnerre.

Lorſqu'Adamaſtor ajoute qu'il eſt

frere de Briarée & d'Encelade, il faut entendre que c'eſt Mahomet qui pouſſa l'audace & l'impieté auſſi loin que ces deux Géans fabuleux. Adamaſtor fait la guerre aux Dieux en parcourant la mer, & en cherchant Neptune pour le combattre; Mahomet dans la perſonne de ſes Sectateurs exerce continuellement le métier de Pyrate contre les Chrétiens. Thétis aimée par Adamaſtor eſt l'emblême de la gloire que Mahomet & les Turcs prétendent acquerir dans leurs invaſions : le Géant ne trouve entre ſes bras qu'une horrible montagne dans le moment qu'il croit y tenir Thétis; le faux Prophéte en ſe flattant d'atteindre à la véritable gloire, n'en embraſſe que le phantôme qui eſt l'orgueil. Adamaſtor honteux de ſon malheur, va ſe cacher dans une profonde ſolitude : la même choſe n'arriva-t'elle pas préciſément à Mahomet, lorſqu'ayant fait une vaine tentative ſur les Chrétiens & les Juifs de la Mecque, il fut obligé de s'enfuir dans l'Arabie, où il ſe tint quelque temps au fond d'un an-

tre.

tre du Mont Gatéra. Enfin la métamorphose d'Adamastor en un vaste assemblage de terre & de rochers lavés par les ondes, nous désigne la mort & le tombeau de Mahomet : il mourut hydropique ; voilà les eaux qui l'entourent : on a mis son corps dans un tombeau qui est extrêmement élevé ; voilà la hauteur du Promontoire. Joignez à tout ceci, que le nom d'Adamastor vient du Grec ἀδάμαστος, *indomptable* ; épithete qui quadre beaucoup avec l'intrépidité farouche, dont Mahomet faisoit profession selon le rapport de Marmol, Cuspinien, Zonare, Cedrenus & Calcondile &c. Je conclus donc que dans le sens physique, Adamastor est l'ennemi de la navigation Portugaise, par les tempêtes qui désolent les parages du Cap de Bonne-Esperance. Dans le sens historique, c'est Mahomet qui s'oppose aux progrès de la Religion Chrétienne, en armant contr'elle les peuples de Mombaze, de Mozambique, de Quiloa, de Sofala & de plusieurs autres pays voisins du même

Cap. Dans le ſens moral, c'eſt une leçon qui nous enſeigne, que les ſcelerats, quelques puiſſans qu'ils ſoient, & dans quelque azyle qu'ils ſe réfugient, n'échappent jamais à la colere du Ciel. On me demandera peut-être pourquoi l'Auteur prend plaiſir à ſe voiler de la ſorte; je réponds que l'allégorie eſt une ſource inépuiſable de richeſſes & de beautés dans le Poëme épique: Homere, Virgile, le Camoëns & le Taſſe ſont preſque toujours myſtérieux; leurs ouvrages reſſemblent à la grenade, dont l'écorce eſt belle, & le dedans encore meilleur: plus on approfondit ces grands hommes, & plus on les admire, les réflexions d'un Lecteur éclairé ne manquent jamais de tourner à leur gloire.

A [*Lumineux.*] Cette périphraſe veut dire que le jour commençoit à paroître: la fable a donné quatre chevaux au Soleil pour traîner ſon char; Ovide rapporte leurs noms dans les vers ſuivans, Métamorph. liv. 2.

Interea volucres Pyrois, Eous, & Æthon

Solis equi quartusque Phlegon hinnitibus auras
Flammiferis implent, pedibusque repagula pulsant.

Les chevaux du Soleil attelés par les Heures
Brûlent d'abandonner leurs paisibles demeures.
Aux portes du Palais Pyroïs & Phlegon
Le brillant Eoüs & le fougueux Ethon
Rongeant leurs freins dorés, & frappant la barriere,
Qui des Cieux chaque nuit leur ferme la carriere,
Par leurs hannissemens vifs, aigus, enflammés
Marquent le noble orgueil dont ils sont animés. *Thom. Corn. Trad. Met.*

Les noms de ces quatre chevaux sont Grecs, *Pyroïs* signifie *enflammé*, *Phlegon brûlant*, *Æthon ardent*, *Eoüs matinal*; quelques Auteurs ont encore appellé ce dernier-ci *Lampus*, *brillant*: on voit par-là que les chevaux du Soleil n'étoient que les attributs de cet astre.

[*Devancés.*] Gama veut parler de la flotte de Barthelémi Diaz, qui sous le regne de Don Juan II. passa B

le Cap de Bonne-Esperance, & termina son voyage dans une petite Isle qui en est à 62. lieuës; on l'appelle l'Isle de Sainte-Croix.

C [*Australes.*] C'est le vent du Sud ou du Midi: les vaisseaux l'ont en poupe après qu'ils ont doublé le Cap de Bonne-Esperance. L'Auteur qui avoit fait ce voyage, connoissoit bien la rapidité des courans dont il parle dans cet endroit; on les essuye auprès d'un autre Cap qui en a pris le nom, ils sont très-dangereux; ce fut leur impetuosité qui empêcha Barthelemi Diaz de passer outre, Gama n'en vint à bout que par une espece de miracle.

D [*Et ses richesses.*] Ville d'Ethiopie située sur les côtes du Zanguébar, où les Arabes & les Maures font un grand commerce: elle tire ses richesses des Pays maritimes de la Cafrerie Orientale, où l'on trouve des mines très-abondantes: les rivages de cette Contrée forment un golphe ou une baye fort dangereuse, à cause d'un courant violent qui attire les vaisseaux contre des écueils.

[*Soleil levant.*] Ces vaisseaux appartenoient aux Marchands de la Mecque, des autres ports de la Mer Rouge, & de la Mer Arabique : ils alloient d'abord dans les Indes ; ensuite avant de s'en retourner dans leur pays, ils venoient trafiquer avec les habitans de Sofala : voilà pourquoi les Négres disent ici, que leurs mers sont fréquentées par des vaisseaux qui viennent de l'Orient. E

[*Des bons indices.*] Notre Géographie n'a pas entierement adopté l'expression Portugaise, nous disons le fleuve des Bonnes-Nouvelles. F

[*Notre Religion.*]. C'est l'usage des Mariniers de planter des Croix dans les terres nouvelles qu'ils découvrent : ordinairement ils y mettent quelqu'inscription, qui marque, qu'ils ont pris possession de l'endroit au nom de Dieu, de l'Eglise & de leur Roi. G

[*Est infecté.*] A cette peinture, on reconnoît aisément le scorbut, c'est le plus grand fleau des Mariniers ; l'eau corrompuë & les alimens salés dont ils sont contraints H

de se servir, ne manquent guéres de leur causer cette horrible maladie, lorsque le voyage est trop long.

I [*Podalire.*] Podalire étoit un sçavant Medecin, qui alla au siége de Troye avec son frere Machaon; tous deux rendirent de grands services aux Grecs dans cette guerre: Homere les fait enfans d'Esculape, Dieu de la Medecine, c'est une loüange délicate qu'il donne à leur capacité.

L [*De notre constance.*] Au sujet de cet endroit-ci, Mr. de Voltaire s'écrie dans son essai sur le Poëme épique: *Il faut avoüer, que le Camoëns tombe dans des absurdités étranges: je me souviens qu'après que Velasco a raconté ses avantures au Roi de Melinde, il lui dit: ô Roi, juge si Ulysse & Enée ont voyagé aussi loin que moi & couru autant de périls; comme si un barbare Africain des côtes de Zanguébar, avoit entendu parler d'Homere & de Virgile &c.* Est-il possible qu'on ose juger si legerement sur des matieres qu'on ne s'est pas donné la peine d'approfondir? je me flatte d'avoir démontré

dans mes Notes du second Chant, que le Roi de Melinde peut parler d'histoire & de mythologie sans blesser la vraisemblance ; il le peut, il l'a déja fait : rien n'empêche Gama de lui en parler à son tour. L'erreur de Mr. de Voltaire vient de ce qu'il a pris ce Prince pour un Caffre stupide & sauvage, au lieu que c'est un Arabe, un homme sorti d'une des nations les plus spirituelles de l'univers. Je ne répeterai point tout ce que j'ai dit ailleurs pour éclaircir cette difficulté, il me suffira d'y ajouter une nouvelle preuve, qui ne me paroît pas indifferente. Quoique les Arabes n'ayent pas l'usage de l'Imprimerie, ils ne laissent pas d'avoir des Bibliotheques nombreuses ; on trouve dans les Villes de Fez, du Caire, de la Mecque & de Basra, une infinité de gens qui gagnent leur vie à transcrire des livres, lesquels se répandoient dans tout l'Orient avant que les Portugais y pénétrassent ; nous avons par les soins de quelques Sçavans, divers catalogues des ouvrages de plus de quatre mille Au-

teurs Arabes ; on ne croira pas trop hazarder ses conjectures, en disant que ces listes sont encore imparfaites, & que dans la suite on pourra les agrandir au double. Bin-Schahna mort en 1478. a composé une Histoire universelle depuis la création du monde jusqu'à l'an 1403. sous le titre de *Roüad Almanadir fy ilmala Oüail*, c'est-à-dire, *les jardins de belle vûe sur la science des Anciens & des Modernes.* Abulfarage en a fait une autre qui est intitulée, *Histoire Chronologique des Dynasties* : elle est divisée en dix chapitres, dont le premier traite d'Adam & des Patriarches jusqu'à Moyse, le second des Juges d'Israël, le troisiéme des Rois Juifs, le quatriéme des Rois Chaldéens, le cinquiéme des Rois Mages, le sixiéme des anciens Grecs idolâtres, le septiéme des Romains, le huitiéme des Empereurs de Constantinoble, le neuviéme des Rois Arabes Mahométans, & le dixiéme des Rois Mogols. Quand les Orientaux n'auroient que ces deux livres, n'en seroit-ce pas assez pour autori-

ſer l'érudition que le Camoëns attribuë au Roi de Melinde, & celle qu'il met ici dans la bouche de Gama ? c'eſt donc mal à propos que Mr. de Voltaire fronde un Auteur ſi reſpectable ; l'égarement, où ſa précipitation d'eſprit l'entraîne, doit nous ſervir de leçon, & nous apprendre qu'on court toujours moins de riſque à loüer les grands hommes, qu'à les blâmer : quels écuëils n'a-t'on pas lieu de craindre ſur l'Océan de la critique, lorſqu'on y voit le naufrage d'un ſi bon vaiſſeau ?

[*Le Berceau.*] Pour peu qu'on ait M de lecture, on voit bien qu'il s'agit d'Homere : les ſept Villes qui ſe diſputerent autrefois l'honneur d'avoir vû naître ce grand homme, ſont nommées dans le diſtique ſuivant, rapporté par Aulugelle, livre troiſiéme chap. 10.

Septem urbes certant de ſtirpe inſignis Homeri :
Smirna, Rhodos, Colophon, Salamin, Chios, Argos, Athenæ.

Sept Villes de fameux renom,
L'heureuſe Salamine, Athenes la guerriere,

Smyrne, Rhode, Chios, Argos & Colophon
Se disputent l'honneur d'avoir produit Homere.

L'incertitude est allée encore plus loin, touchant la Patrie de ce Prince du Parnasse : selon Lucien, il naquit dans Babylone, & selon Héliodore dans Thebes en Egypte : ses parens ne sont pas mieux connus, il y a beaucaup d'apparence qu'il fut un fruit de l'amour plûtôt que du mariage. Depuis près de trois mille ans que ses œuvres sont l'admiration des gens de bon goût, Virgile est le seul qui ait mérité d'entrer en paralelle avec lui ; l'un & l'autre ont formé trois Disciples fameux, qui sont le Camoëns, le Tasse & Milton ; après ceux-ci on ne trouve plus que quelques foibles ébauches de la véritable Epopée.

N [*Des Circés.*] Circé étoit fille d'un Roi de Pont, nommé Hypérion, & de son épouse qui s'appelloit Perséïde : comme Hypérion est un des noms que la fable donne au Soleil,

les Poëtes en ont pris ſujet de feindre que cet aſtre étoit le pere de Circé. Elle avoit une grande connoiſſance de vertus de toutes les plantes; ſon ſçavoir joint à ſa mauvaiſe conduite, la fit paſſer pour magicienne: ayant épouſé un Roi de Sarmatie, elle l'empoiſonna pour regner toute ſeule; ſes débauches & ſes cruautés révolterent ſon peuple qui la chaſſa du Thrône: elle ſe réfugia en Italie avec des richeſſes immenſes; là elle attiroit les voyageurs dans ſon Palais, & la vie infâme qu'elle menoit avec eux, a fait dire qu'elle les métamorphoſoit en bêtes.

[*Des Cyclopes.*] Les Grecs donnerent le nom de Cyclopes aux anciens habitans de la Sicile, parce que c'étoit un peuple ſauvage qui n'avoit ni religion, ni politeſſe, ni humanité: la fable les repreſente avec un grand œil rond au milieu du front; c'eſt ce que ſignifie le mot de Cyclope, qui eſt compoſé de κύκλος *cercle*, & ὤψ *œil*; on a ſuppoſé qu'ils n'en avoient qu'un pour marquer qu'ils ne voyoient que par les yeux du corps;

& que leur ame étoit plongée dans les ténébres d'une ignorance brutale.

P [*Des Ciconiens.*] Les Ciconiens étoient des peuples de Thrace, contre lesquels Ulysse soutint une dangereuse guerre en s'en retournant dans sa Patrie, Odyss. liv. 9.

Q [*Patrie.*] Homere dit que quelques compagnons d'Ulysse ayant goûté des fruits d'Alisier en Afrique, ne se soucierent plus de retourner dans leur Patrie, & même qu'ils l'oublierent entierement : cela leur arriva chez les Lotophages, peuple dont le nom signifie en Grec mangeur d'Alisier; cette espece de fruit n'est pas assez délicieuse en Europe pour produire un effet si surprenant, les chaleurs de l'Afrique peuvent lui donner un goût plus agréable que dans nos climats : quoiqu'il en soit, l'expression d'Homere ne doit être entenduë que dans un sens figuré : les compagnons d'Ulysse étoient lâs d'essuyer avec lui les tempêtes & les fatigues d'une longue navigation, ils se virent bien reçus chez les Lotophages, & suivant la maxime qui

porte, que par-tout où l'on ſe trouve bien, l'on eſt dans ſa patrie ; ils regarderent comme leur pays natal un azyle, où les plaiſirs & le repos s'offroient à leurs vœux : rien n'eſt plus naturel ; voilà de quelle façon l'on doit expliquer les grands Poëtes, leurs fables ne ſont que des vérités.

[*Dans la mer.*] Gama parle ici de R
Palinure Pilote d'Enée, que le Dieu du ſommeil précipita dans la mer pour ſervir la colere de Junon qui vouloit perdre la flotte des Troyens. Virg. Eneid. liv. 4.

[*Bourſes de cuir.*] Homere feint dans le dixiéme livre de ſon Odyſſée, qu'Eole fit preſent à Ulyſſe d'une bourſe de cuir, où les vents orageux étoient renfermés, le Zephyre ſeul demeura libre pour favoriſer la navigation de ce Prince ; mais un jour qu'il dormoit, ſes compagnons ouvrirent la bourſe, s'imaginant qu'elle contenoit quelque choſe de précieux, les vents s'étant envolés, exciterent une tempête terrible : quelques critiques modernes

ont trouvé cette fiction ridicule : cependant rien n'est plus sage ni mieux imaginé ; c'est un excellent avis qu'Homere donne aux Rois pour bien gouverner le vaisseau de la République, dont ils sont les Pilotes ; la bourse où les vents sont captifs, est l'emblême de la prudence qui doit enchaîner les passions, & se rendre maîtresse des caprices du sort en les prévoyant. Lorsqu'un Roi perd de vûë les grands soins qui devroient l'occuper, mille ambitieux ne manquent pas de profiter de son sommeil pour s'ingerer dans les affaires de l'Etat ; les troubles, l'avilissement du Souverain, & la misere du peuple, sont bientôt les fruits de leur audace indiscrete.

[T [*Calypso.*] La Nymphe Calypso est assez fameuse par l'Odyssée d'Homere, & par l'admirable Roman de Thélemaque : elle reçut favorablement Ulysse sur les côtes de l'Isle d'Ogygie, où le naufrage l'avoit jetté : étant devenuë amoureuse de ce Héros, elle en eut plusieurs enfans pendant le cours de sept années

qu'il passa auprès d'elle : on ne sçait pas bien s'il y a eu jamais de femme nommée Calypso ; son nom paroît fait à plaisir, & je vois beaucoup d'apparence à croire qu'Homere en est l'inventeur, car c'est un mot composé de Καλὸς *beau*, & Ὕψος *Majesté*, comme qui diroit beauté majestueuse.

[*Stymphale.*] Ces monstres étoient les harpies : Virgile les peint divinement dans le troisiéme livre de son Eneïde. V.

Tristius haud illis monstrum, nec sævior ulla
Pestis, & ira Deum stygiis sese extulit undis;
Virginei volucrum vultus, fœdissima ventris
Proluvies, unc aque manus, & pallida semper
Ora fame.

Voici la traduction de ces beaux vers par Mr. de Segrais.

Par le courroux des Dieux jamais un plus grand mal
N'est sorti des cachots du Monarque infernal :
De ces monstres ailés le visage perfide
D'une Vierge fait voir l'apparence timide ;
Mais sous ce faux semblant le dedans n'est qu'horreur ;

Rien ne peut assouvir leur avide fureur :
Une éternelle faim tient leurs gueules béantes,
Leurs regards sur la proye, & leurs griffes sanglantes.

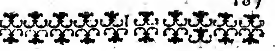
Ceux qui ont expliqué les fables, disent que les harpyes sont dans le sens moral les emblêmes de l'avarice & de la gourmandise ; & dans le sens physique, les mauvais vents qui flétrissent tous les biens de la terre, & qui souvent amenent la peste ; mais comme selon le témoignage des Poëtes, il y a eu des harpyes en differens endroits & en differens temps, il est certain aussi que plusieurs choses qu'on raconte sur leur sujet, doivent être prises dans le sens historique : par exemple, les harpyes qui désoloient Phinée Roi de Thrace, étoient certainement des personnages réels : ce Prince eut deux enfans de Cléopatre, sa premiere femme, sçavoir, Orithus & Crambis ; ayant répudié Cléopatre, il épousa Idée fille de Dardanus Roi des Scythes ; Orithus & son frere devinrent bientôt les victimes de la méchanceté de leur

leur Maratre qui les accusa faussement d'avoir voulu attenter sur son honneur : leur pere eut la foiblesse de l'en croire sur sa parole, & la cruauté de leur faire crever les yeux ; vers le declin de ses jours, il perdit la vûë lui-même par une juste punition du Ciel : il avoit eu deux filles de son second mariage ; Solivius les nomme Erasie & Harpye : ces Princesses aussi dénaturées que leur mere, traiterent alors le malheureux Phinée avec la derniere inhumanité, jusques-là qu'au milieu de sa Cour, il manquoit souvent du nécessaire ; elles pilloient tout, elles accabloient le peuple d'impôts ; enfin Zethès & Calaïs, deux Argonautes qui étoient parens des enfans du premier lit, chasserent ces trois monstres hors de la Thrace : voilà sur quel fondement les Mythologues ont écrit que les Harpyes ravissoient tout ce qu'on servoit sur la table de Phinée ; lorsqu'ils ajoutent que Zethès & Calaïs les poursuivirent long-temps en volant avec rapidité, il faut entendre que ce fut à force de voiles. Quant

aux Harpyes du Lac de Stymphale, c'étoit une multitude innombrable d'oiseaux, dont Hercule purgea l'Arcadie : Ariſtide en fait foi dans ſon Oraiſon ſur ce Héros. ὅςγε καὶ τὰς ὄρνιθας περὶ Στύμφαλον διαφθειρούσας τὰ πολλὰ τῆς Ἀρκαδίας, εὗρεν ὅπως ἐκβάλῃ, &c. *Hercule trouva le moyen d'éloigner du Lac de Stymphale les oiſeaux qui ravageoient toutes les campagnes d'Arcadie.* Diodore de Sicile, Quintus-Calaber, & les meilleurs Auteurs de l'antiquité ſont du même ſentiment.

X [*Des Morts.*] Ceci regarde la deſcente d'Ulyſſe & d'Enée dans les enfers ; Gama conclut que les vérités hiſtoriques de la navigation Portugaiſe ſont plus admirables que toutes les fictions d'Homere & de Virgile : on pourroit douter ſi ce diſcours n'eſt pas un peu trop fanfaron dans ſa bouche ; je réponds, qu'il parle moins pour ſa gloire, que pour celle de ſes compatriotes, dont il lui étoit important de donner une haute idée au Roi de Melinde.

Fin des Remarques du V. Chant.



CHANT VI.

LE Roi Maure n'épargne rien pour témoigner son estime aux Portugais, & pour s'attirer l'amitié de leur Monarque ; il voudroit pouvoir entretenir avec eux un commerce facile ; son cœur est jaloux des Agareniens, que la fortune a placés dans le voisinage des Colonnes d'Hercule. Pendant tout le séjour que nos voyageurs firent sur cette côte, ce ne furent que jeux & que danses à la mode des Peuples de Mélinde, & que parties de pêche, qui n'étoient pas moins agréables que celle où Marc-Antoine & la charmante fille de Legus tâchoient

de signaler leur adresse à l'envi l'un de l'autre ; ce ne furent que festins & que banquets superbes où le Roi déployoit sa magnificence, & où les Portugais virent des fruits, des poissons & des oiseaux inconnus en Europe.

Enfin le Capitaine songe à partir ; les momens lui sont chers : le repos & les delices n'arrêtent point son grand cœur ; il se munit d'un Pilote & des provisions dont il a besoin ; ensuite il prend congé du Roi : ce bon Prince assure les Portugais qu'il leur conserve une amitié durable, il les prie de fréquenter ses ports, & de les regarder comme des azyles où l'on s'empressera toûjours à prevenir leurs vœux ; ajoûtant qu'il ne souhaite rien davantage

que de recevoir dans ses Etats une Nation si noble, & que tant qu'il joüira de la lumiere du Ciel, on le trouvera prêt à se sacrifier pour le Peuple de Lusus & pour ses Souverains. Gama lui témoigne une vive reconnoissance, ils se separent satisfaits l'un de l'autre.

Poussés par un vent favorable, les vaisseaux s'avancent vers l'Aurore, le Pilote de Mélinde les conduit sagement; aucun levain de trahison n'infecte son cœur, un zele sincere l'anime; & sa prudence écarte loin des Portugais plusieurs dangers terribles, qu'ils ne pourroient éviter sans lui. Déja l'Ocean des Indes sembloit se soûmettre à leurs proües victorieuses; ils appercevoient déja le

berceau du Soleil: Bacchus toûjours ennemi de leur gloire & de leur prosperité, l'implacable Bacchus ralume sa fureur en les voïant approcher des climats fertiles, dont il voudroit leur interdire l'accès; il gémit de honte & de rage, il blasphême, il se desespere, enfin reconnoissant que les Ramparts d'Ulysse vont devenir une nouvelle Rome, que c'est un arrêt écrit dans le livre des destinées, & que Jupiter conspire avec les Lusitains; il descend de l'Olympe pour chercher ailleurs un remede au noir chagrin qui le dévore: il entre dans le sein des flots, & penetre jusqu'à la Cour du Dieu redoutable, auquel la voix du sort à confié le sceptre de la Mer.

Neptune, les aimables Ne-

reïdes, & tous les autres Dieux Marins demeurent dans le fond des gouffres de l'Ocean ; gouffres formidables qui engloutissent les ondes, & les rejettent avec fureur, lorsque les fiers Aquilons troublent l'Empire des eaux : c'est-là que sur des sables d'argent qui ne furent jamais touchés des rayons du soleil, s'éleve un somptueux édifice, fortifié de plusieurs tours d'une hauteur immense ; les murs sont d'un crystal plus éclatant que les diamans les plus fins ; les portes d'or pur marquetées de perles, de corail & d'autres matieres précieuses dont l'arrangement compose des desseins admirables.

En cet endroit le fils de Semele voit sous mille couleurs confuses l'image de l'an-

cien Chaos, d'où l'univers a tiré ſon origine : il voit ſortir de cette maſſe informe les quatre Elemens diſtingués chacun ſelon leur office; le feu ſe place au-deſſus des trois autres dans une ſphere brillante, où il ne ſe nourrit que de lui-même, & où l'audacieux Promethée déroba jadis un rayon de cette flamme celeſte, dont les douces chaleurs animent toute la nature. L'air occupe l'eſpace qui eſt au-deſſous; leger, inviſible & penetrant, il ſe gliſſe en tous lieux, & les ardeurs du Midi, non plus que les frimâts du Nord, ne peuvent le contraindre à laiſſer aucun vuide dans le monde. Enſuite vient la terre parée de forêts, d'herbages & de fleurs, heriſſée de montagnes, &

couverte

couverte de differentes especes d'animaux qui trouvent leur nourriture dans les biens qu'elle leur prodigue : elle est entrecoupée par les fleuves & bordée des eaux de la Mer, où l'œil croit suivre le mouvement des poissons, dont les uns nagent pendant que les autres s'élancent hors de leur liquide séjour; l'art avoit aussi representé sur les portes de ce Palais la guerre des Géants contre les Dieux. Tiphée accablé sous le poids du mont Ethna sembloit encore braver ses vainqueurs en vomissant des tourbillons de flâmes qui menaçoient le Ciel. D'un autre côté la terre ébranlée par le Trident de Neptune, produisoit un cheval belliqueux, qui fut le premier que les humains con-

nurent, &Minerve leur faisoit present d'un olivier paisible qui
B venoit d'éclore par ses soins.

Bacchus ne s'arrête pas long-temps à considerer ces merveilleux ouvrages : il entre, & Neptune vient au-devant de lui, accompagné des Nimphes de la Mer. Souverain Arbitre des flots, dit Bacchus, que mon arrivée dans ton Empire ne te surprenne point ; j'y cherche du secours contre une douleur cruelle qui me tourmente : l'injustice du sort n'épargne personne, ses revers accablent également les grands & les petits ; mais pour apprendre la cause de mes inquiétudes, daigne rassembler autour de toi les Dieux & les Déesses qui habitent ton vaste Royaume, je te décou-

vrirai en leur preſence des infortunes dont tu fremiras : il faut que vous m'entendiez tous, puiſque vous êtes tous enveloppés dans mon malheur. C

Neptune jugeant que l'affaire eſt d'une importance extrême, ordonne à Triton de convoquer tous ſes ſujets. Triton D
eſt un jeune Dieu Marin, fils du Roi des Eaux & de la Nimphe Salacie, & Meſſager de ſon pere : il a la taille gygantesque, le tein brun, le regard dur & le viſage d'une laideur ſiniſtre ; ſa barbe & ſes cheveux longs reſſemblent à ces herbes fangeuſes qui naiſſent au fond des campagnes ſalées ; il à la tête couverte d'une grande coquille de Langouſte, le reſte de ſoncorps eſt nud pour nager plus facilement. Déja E

F soufflant avec impetuosité dans sa conque, il faisoit retentir toute l'étenduë de la Mer; à ce signal, les Divinités qu'il appelle, se rendent en foule au Palais de leur Maître.

Là se montrent le vieux Océan accompagné de sa famille, & le Pere Nerée avec Doris son épouse, dont la fecondité peupla l'Empire des flots d'une si prodigieuse multitude de Nimphes : on voit arriver après ceux-ci le sage Prothée, qui n'ignore pas les desseins de Bacchus, puisque ses yeux percent tous les secrets du temps present, & lisent dans les plus sombres tenebres de l'avenir : d'un autre côté paroît l'aimable Thétis; la douceur & la majesté sont

peintes sur son visage : les ondes s'arrêtent pour admirer ses charmes, elle est vêtuë d'une tunique précieuse & transparente, qui couvre ses beautés, mais qui ne les cache pas. Amphitrite dont le teint efface les plus brillantes fleurs, l'agréable Amphitrite vient aussi à l'assemblée, se faisant suivre par le fameux Dauphin qui lui conseilla de répondre aux desirs de Neptune, & qui pour cette raison lui est devenu si cher, qu'il a le privilege d'être toûjours auprès d'elle ; ces deux Déesses se donnent la main & marchent d'un pas égal, comme étant unies l'une & l'autre par les nœuds de l'hymenée avec le Monarque de la Mer. Ino amene l'Enfant di-

vin qu'elle a sauvé des fureurs d'Athamas ; Glaucus vient, en pleurant le triste
H sort de sa Maitresse. La troupe immortelle entre dans le
I sallon magnifique, où brûlent plusieurs cassolettes remplies de cette gomme précieuse que la Mer produit dans son sein, & qui surpasse en douceur les plus excellens parfums de l'Arabie. Neptune partage son thrône avec Bac-
L chus : les autres Dieux se placent sur des sieges de crystal, & les Déesses sur de riches estrades. Bacchus voit à peine regner le silence dans l'assemblée, qu'il prend aussitôt la parole pour découvrir les inquiétudes qui lui rongent le cœur : en même temps, afin de toucher plus vivement ceux qui l'écou-

tent, afin de les irriter davantage contre le Peuple qu'il persecute, il obscurcit ses regards, il charge son front d'une tristesse qui n'est pas moins expressive que les accents de sa voix.

O Neptune, s'écrie-t-il, souverain Dominateur des flots, qui de l'un à l'autre Pole te rendent un hommage legitime; toi, qui renfermes les humains dans des bornes où leur ambition devroit se contenir; & toi Pere Océan, dont les bras opposent des barrieres éternelles à ces audacieux, pour leur montrer que suivant les justes decrets de la nature, chacun doit vivre dans son élement; & vous nobles Divinités de ce vaste Empire, vous qui tenez dans vos mains la punition toûjours

prête pourceux qui vous offensent:à quoi songez-vous aujourd'hui? quel enchantement peut ramollir cette inflexible rigueur, dont votre sagesse payoit les attentats des mortels? Vous avez vû ces profanes escalader le Palais de l'Olympe, & guidés par une frenesie incroyable, affronter les fureurs de la Mer avec des voiles & des rames fragiles; vous avez vû, & nous voyons encore chaque jour, les flots & le Ciel livrés aux insolences de la terre: bientôt, si le cours du mal ne s'arrête, l'homme s'élevera jusqu'à la condition des Dieux, & les Dieux descendront jusqu'à celle de l'homme: tournez à present vos regards vers ce Peuple miserable qui tire son nom d'un de mes vassaux:

voyez avec quelle temerité, avec quel orgueil il brave votre pouvoir & le mien, & les forces de tout le monde: il viole vos loïx, il ſubjugue vos campagnes, jamais Rome ne porta ſi loin ſon ambition. Borée avec ſes freres combattit les Minyens qui s'ouvrirent les premiers une route au travers des ondes; ah ſi les enfans d'Eole vengerent alors leur puiſſance mépriſée, vous, qu'une pareille injure touche maintenant de plus près, qu'attendez-vous, pourquoi differez-vous le châtiment d'une Nation qui vous outrage? Ne croyez pas qu'ingenieux à vous ſéduire, j'entreprenne de vous perſuader que je viens ici pour l'amour de vous ſeuls; nos interêts ſont communs, ma

gloire n'eſt pas moins bleſſée que la vôtre : les Portugais vont abbattre tous ces monumens fameux, tous ces brillans trophées, que je me ſuis érigés dans les Indes, lorſque je les ai conquiſes : la deſtinée l'ordonne, & Jupiter y conſent ; oüi, Jupiter & les autres Dieux du Ciel ſuivent le torrent de la fortune : à ſon exemple ils élevent aux plus grands honneurs ceux qui en ſont les plus indignes. Voilà pourquoi je quitte le ſéjour des aſtres, voilà ce qui m'amene auprès de vous ; je viens voir ſi votre appui raffermira mes autels chancelants, & me rendra le repos que j'ai perdu.

Il alloit en dire davantage, mais ſes larmes l'interrompent: l'aſſemblée en eſt émuë,

une fureur qui ne souffre ni délais ni conseils, s'empare de tous les esprits ; on depute vers le redoutable Eole pour lui commander de la part de Neptune de lâcher la bride aux Aquilons, & d'exciter par leur moyen une tempête qui fasse perir les avanturiers Portugais. Prohée vouloit s'opposer à cette injuste violence, on l'empêche de parler ; plusieurs voix tumultueuses s'élevent contre lui, & Doris lui crie avec indignation que Neptune sçait bien ce qu'il fait. Eole ouvroit déja la prison des vents & les animoit à confondre toute la nature : ils sortent, ils se répandent avec impetuosité dans les terres voisines, & prennant à chaque pas des forces nouvelles

ils abbatent pour prélude de leur rage, les maisons, les tours & les montagnes qu'ils rencontrent.

Pendant que Bacchus descendoit du haut des airs jusqu'au fond dés abimes de Neptune, & pendant qu'il imploroit le secours des Dieux marins, la flotte poussée par un zephyre flatteur poursuivoit joyeusement sa route: les ondes étoient tranquilles, l'hemisphere Oriental joüissoit de la plus belle nuit que les Portugais pussent desirer dans leur voyage. Ils veilloient tour à tour, selon la coûtume qui s'observe sur les vaisseaux, mais Morphée les gagnoit insensiblement, & ce n'étoit pas sans peine qu'ils

M resistoient à ses douceurs; enfin pour s'en défendre, ils

prirent le parti de ſe raconter des hiſtoires. C'eſt-là l'unique moyen de tromper le temps, diſoit l'un d'entr'eux: il eſt vrai, répond le galand Leonard, qui brûle pour une maîtreſſe que l'abſence n'efface point de ſon cœur; mais de quelle nature ſeront ces hiſtoires? pour moi, ſi vous m'en croyez, elles rouleront ſur l'amour: non, replique Fernand Véloſe, les idées voluptueuſes ne conviennent pas dans une ſituation auſſi dure que la nôtre; un diſcours efféminé ſied mal dans la bouche d'un ſoldat ou d'un matelot, les travaux de mer & ceux des armes n'admettent point ces vaines delicateſſes: rappellons-nous des exemples de valeur, & que nos entretiens ſervent

à relever notre courage ; nous en avons beſoin, il nous reſte encore, ſi mes preſſentimens ne m'abuſent, & des fatigues à ſupporter & des perils à vaincre.

On approuve le ſentiment de Véloſe, & on le charge de raconter lui-même quelque grande action digne d'être imitée : je vais vous ſatisfaire, dit-il, & ce ne ſera point en vous repaiſſant des merveilleuſes impoſtures de la fable, la verité ſimple ornera mon recit ; au reſte, pour exciter ceux qui m'écouteront, à s'illuſtrer par des brillans exploits, je ne propoſerai pour modeles que de Heros de notre Patrie, Heros fameux dans nos annales, ſous le titre des douze champions d'Angleterre.

Don Juan, fils de Don Pedre, gouvernoit avec ſageſſe le timon de l'Etat ; libre d'inquiétudes & couronné par la victoire, il ne craignoit plus la puiſſance de ſon redoutable voiſin, & ſon Peuple joüiſſoit d'une paix profonde, lorſque l'affreuſe Erynnis fit naître en Angleterre des diſputes qui répandirent une nouvelle ſplendeur ſur le Portugal. Pluſieurs Chevaliers Anglois inſulterent un jour les plus belles Dames de leur Iſle, ſoit qu'effectivement ils en euſſent mauvaiſe opinion, ſoit qu'ils ſe fiſſent un coupable plaiſir de calomnier l'innocence : l'injure fut atroce, ces Dames voyoient leur honneur terni aux yeux de l'univers ; les Chevaliers s'offroient à main-

tenir contre tous venans la verité de leurs paroles, tant avec la lance qu'avec l'épée, en champ clos & en raſe campagne : elles implorerent le ſecours de leurs amis & de leurs parens; mais perſonne n'oſa les défendre, parce qu'on reſpectoit l'autorité de leurs accuſateurs ; réduites au deſeſpoir & le viſage baigné de larmes, elles vont toutes enſemble trouver le Duc de Lancaſtre. C'étoit un Prince genereux qui avoit ſignalé ſon bras en combattant avec les Portugais contre la Caſtille. Depuis cette guerre il connoiſſoit la valeur des enfans de Luſus; il ſçavoit auſſi qu'ils ſont les plus tendres & les plus galans de tous les Peuples du monde.

De peur d'allumer trop vi-

vement le flambeau de la discorde chez les Anglois, le Duc ne voulut pas entrer dans la lice en faveur des Dames ; mais il leur conseilla d'avoir recours aux Portugais : vous trouverez parmi eux, leur dit-il, des guerriers magnanimes, qui se feront une gloire de prendre les armes pour votre cause : j'envoyerai, si vous le souhaitez, des Ambassadeurs pour leur annoncer le besoin que vous avez de leur appui, & je ne doute pas qu'ils ne vous l'accordent : à ces mots, il leur nomme douze Heros qui sont la fleur des Chevaliers Lusitains ; les Dames outragées composoient le même nombre, ainsi chacune d'entr'elles eut son défenseur selon que la voix du sort en decida. Q

Déja l'Ambassadeur ét o arrivé en Lusitanie chargé de plusieurs lettres, que le genereux Lancastre & les belles Angloises écrivoient au Roi & aux douze Chevaliers. Cette nouveauté surprend toute la Cour : le Roi voudroit marcher à la tête des siens pour partager avec eux l'honneur d'une avanture si brillante, mais l'imperieuse majesté du Diadême ne lui permet pas de donner un libre essor à son courage ; tous les Courtisans témoignent une ardeur pareille ; chacun souhaiteroit voler sur le bord de la Tamise, chacun envie le bonheur de ceux qui ont été nommés par le Duc. On équippe un vaisseau dans le port de la Ville fidéle, d'où le nom de Portugal tire son

origine. Les Chevaliers s'étant munis de devises ingenieuses, de chevaux, d'armes & d'habillemens magnifiques, prennent congé de leur Monarque; ils n'ont entr'eux aucune difference de valeur ou d'adresse, ce sont tous favoris de Mars, égaux l'un à l'autre, mais superieurs au reste des humains: l'un qui s'appelle Magrice porte ainsi la parole à ses Compagnons.

Le Ciel comble mes vœux les plus doux; depuis longtemps je souhaitois parcourir des climats étrangers, il m'ennuyoit de ne voir que les Provinces baignées par le Tage & par le Douéro: je voulois connoître les loix & les mœurs des autres Nations. Puisqu'enfin l'occasion que je desirois m'est offerte, souffrez, chers

& braves amis, que je faſſe le voyage par terre, ma curioſité ne dérobera rien ni à mon honneur ni à ce que je vous dois : je ne manquerai pas de vous joindre dans les champs d'Albion, la mort ſeule pourroit m'en empêcher ; en ce cas vous ſoutiendrez bien ſans moi, la gloire de notre Patrie, mon abſence ne refroidira pas votre courage, mais ſi mon cœur me dit vrai, ſi je ne me laiſſe point ſeduire par un preſſentiment trop flatteur, les fleuves & les montagnes, la fortune & ſes fureurs jalouſes ne m'oppoſeront que de foibles barrieres, & j'irai prendre part à vos lauriers.

On accepte la propoſition de Magrice, ſes amis ne veulent point le contraindre, il

les embrasse, & s'étant ainsi separé d'avec eux, il prend sa route par les Royaumes de Léon & de Castille, où il voit plusieurs Villes redoutables, qui ont jadis éprouvé la valeur Portugaise ; il passe la Navarre & le perilleux sommet des Pyrenées ; ensuite ayant examiné les raretés de la France, il se rend dans les fertiles campagnes des Belges. Là, soit qu'il lui survint quelqu'accident, soit qu'il eût ses raisons pour rallentir sa course, il s'arrête plus long-temps que ne sembloient le lui permettre les interêts de celle dont il etoit nommé défenseur : d'un autre côté ses Compagnons sillonnoient les flots de la Mer du Nord ; ils débarquent enfin sur les rivages d'Angleterre, & vont

droit à Londres, où ils ſont reçus avec honneur par les Dames & par le Duc de Lancaſtre.

Lorſque le jour marqué pour le combat fut venu, les Chevaliers des deux partis ſe couvrirent de leurs brillantes armes, & les belles Angloiſes s'étant parées de bijoux précieux, & de robes d'or & de ſoye, vinrent s'aſſeoir ſur un théatre public où étoit le Roi d'Albion avec toute ſa Cour. La ſeule Dame qui avoit fondé ſes eſperances ſur Magrice, portoit un habit noir, pour exprimer la triſteſſe dont elle ſe ſentoit penetrée en voyant que ſon défenſeur ne paroiſſoit pas : les Portugais pour calmer ſes inquiétudes lui diſoient en vain que l'abſence de Magrice

ne retarderoit point leur victoire, & que quand même il leur manqueroit encore deux ou trois de leurs Compagnons, ils n'entreroient pas dans la lice avec moins de confiance.

Les douze Chevaliers Anglois se presentent fierement au combat contre les onze Portugais; l'audace, la force, & l'adresse brillent dans les moindres mouvemens des uns & des autres. Jamais l'astre du jour n'éclaira duel plus formidable & plus beau: les coursiers impétueux rongeoient leurs freins d'or, & le blanchissoient d'écume; les rayons du soleil donnoient sur les armes, qui jettoient mille traits de lumiere, comme si elles eussent été de crystal ou de diamant. L'iné-

galité du nombre faisoit murmurer les spectateurs ; mais les guerriers du Tage ne s'en étonnoient pas, & le choc alloit commencer, lorsqu'il s'éleva un tumulte soudain parmi le Peuple : chacun tourne ses regards vers l'endroit d'où procede le bruit ; on voit paroître un Chevalier monté superbement : il s'approche du théatre, & après avoir salué le Roi & les Dames, il va se joindre aux Lusitains. C'étoit le vaillant Magrice qui venoit partager le peril de ses Compagnons ; celle qui pleuroit son absence, prit alors un visage riant, & courut changer son habillement lugubre contre une robe superbe.

Bien-tôt la trompette donne le signal du combat ; Anglois

glois & Luſitains picquent des deux éperons leurs chevaux belliqueux, & mettant fierement leurs lances en arrêt, courent à toute bride les uns contre les autres ; la terre tremble, les cailloux étincellent, & les ſpectateurs frémiſſent : tel eſt renverſé de deſſus ſon cheval, tel tombe avec le ſien en roulant ſur la pouſſiere ; pluſieurs voyent couler leur ſang le long de leurs cuiraſſes ; pluſieurs ferment les yeux pour ne les ouvrir jamais : malgré leur orgueil les Tenants ſont contraints de ceder, & deux ou trois d'entr'eux prennent la fuite, les autres qui ont recours à leurs épées n'éprouvent pas un ſort plus favorable ; la victoire couronne de ſes palmes immortelles le front des

Portugais, ils triomphent, & les accusées sont rétablies dans leur réputation, qui reçoit un lustre nouveau de la honte des accusateurs.

Le Duc de Lancastre emmena les vainqueurs dans son Palais, où il leur donna pendant plusieurs jours des divertissemens & des festins somptueux; les Dames n'étoient pas moins reconnoissantes. Ainsi nos Chevaliers goûterent mille & mille plaisirs jusqu'à leur départ : on dit que Magrice au lieu de retourner dans sa paisible Patrie, chercha de nouvelles avantures en Flandres, qu'il eut le bonheur d'employer glorieusement son courage pour les interêts de la Souveraine de cette Province, qu'il défit en champ clos un Fran-

çois des plus braves, & que pour prix de ſa victoire, il reçut des mains dę la Princeſſe un collier précieux dont elle étoit parée.

Un autre des douze Champions ſe jetta dans l'Allemagne, & y ſoûtint un combat dangereux contre un perfide qui vouloit le vaincre par ſtratagême. Ceux qui écoutoient Fernand Véloſe le prierent de leur raconter ceci plus au long; mais leurs diſcours furent interrompus. Le Pilote qui obſervoit les aſtres & les changemens du temps, donne un coup de ſifflet pour avertir les Matelots d'être attentifs à la manœuvre; preparez-vous, leur crie-t-il, à déployer tout votre courage & toute votre adreſſe; je m'apperçois que

le vent devient furieux, cette nuée ne nous annonce rien de favorable: à ces mots, il Y leur commande d'amener les petites voiles; cet ordre n'étoit pas executé qu'il en fallut donner un autre, parce que la tempête prenoit de moment en moment une nouvelle force; calez, dit le Pilote en réhauſſant ſa voix; calez, calez la grande voile: mais les vents n'attendent pas qu'elle ſoit abaiſſée, ils la mettent en pieces avec un bruit ſi terrible qu'il ſemble que le monde va tomber en ruïne.

A ce coup les Matelots pouſſent juſqu'au Ciel des cris lamentables; ils ſe troublent, un ſoudain effroi s'empare de leurs cœurs & les empêche d'agir d'intelligence;

le vaisseau se panche & reçoit sur son bord une prodigieuse quantité d'eau. Qu'on jette toutes les marchandises dans la mer, dit rudement le Pilote; en même temps courez à la pompe, à la pompe! nous périssons, l'eau nous gagne de tous côtés: on s'empresse, on travaille; mais les roulis du navire sont si violents, que soldats ni matelots ne peuvent se tenir sur leurs pieds; trois hommes des plus robustes ne suffisent pas pour arrêter le gouvernail: on l'attache inutilement avec de gros cables, les flots s'en rendent maîtres & le font tourner au gré de leurs caprices, qui triomphent de l'industrie & de la force des mariniers. Si les enfans d'Eole avoient eu la

tour de Babel à renverser, ils l'auroient attaquée avec moins de fureur; le puissant vaisseau de Gama est enlevé par les ondes jusqu'à la region des nuages, & sur cette montagne liquide le reste de la flotte ne l'apperçoit pas plus grand qu'une petite barque.

Les Navires commandés par l'illustre Paul de Gama, & par le brave Coëllo, n'étoient pas dans une situation moins horrible; les mats fracassés, leurs cordages rompus les laissoient en proye à toute la colere de Neptune; tantôt ils touchoient le Ciel, tantôt ils tomboient dans des gouffres qui confinent avec le Roïaume des morts. Les vents du Septentrion & du Midi, ceux de l'Orient & ceux qui

partent des climats où le Soleil ſe couche, ſembloient ſe diſputer l'honneur de replonger la nature dans ſon ancien chaos. Les ombres d'une nuit affreuſe couvroient l'univers, & de temps en temps la foudre qui grondoit ſur la tête des Luſitains, offroit à leurs regards une lueur triſte & menaçante mille fois plus redoutable que les tenebres.

L'horreur dont les uns & les autres étoient penetrés, s'accroiſſoit par les gémiſſemens que chacun entendoit autour de lui, les Alcions leurs répondoient avec un chant lugubre, & ſe rappellant à l'aſpect de cet orage ſi cruel les anciens malheurs de Céyx, ils formoient ſur les côtes voiſines un concett funeſte,

qui redoubloit encore l'effroi des Matelots. Les Dauphins s'enfuyoient au fond de leurs grottes, où ils ne se trouvoient pas même en sûreté contre les rigueurs de la tempête. Jamais le forgeron des Dieux ne fabriqua des foudres si terribles pour châtier l'audace des Géants, & le grand Jupiter signala son courroux avec plus de douceur, lorsqu'il répandit sur les humains le déluge qui n'épargna que
A Deucalion & son Epouse. Combien de rochers les ondes n'abattent-elles pas, combien de chênes qui paroissent inébranlables cedent au choc
B des Aquilons! Les Dryades éperduës voyent les racines de leurs arbres cheris tournées vers le Ciel, & les Nymphes de la Mer sentent

avec surprise que du fond de leur séjour l'arene boulversée s'éleve au-dessus des flots. C

Gama se voyant sur le point de périr, & de périr dans le voisinage des Indes, confus, penetré de douleur, privé de toute esperance, & n'attendant plus aucun secours de l'adresse ni de la force humaine; le genereux Gama dans cette effroyable conjoncture, implore celui dont le pouvoir ne trouve rien de difficile. Souverain Maître des intelligences céléstes, grand Dieu qui tiens sous ta domination la Terre, l'Océan & les deux Poles; toi, qui donnas au Peuple d'Israël un refuge paisible dans la Mer Rouge; toi, dont la bonté sauva dans une arche fragile

malgré les eaux qui ſubmergeoient la terre, l'homme ſaint qui devoit la repeupler! pourquoi m'abandonnes-tu, après m'avoir delivré tant de fois des perils les plus redoutables? & puiſque mon entrepriſe tend à ta gloire, pourquoi ceſſes-tu de me protéger, lorſque je touche au moment qui peut couronner mes travaux? Heureux les guerriers Portugais, qui ont trouvé le trépas au milieu des lances Mauruſiennes en combattant pour leur religion! leurs exploits ſont connus, la mémoire n'en eſt point enſevelie dans l'obſcurité: en perdant le jour ils ſe ſont fait une renommée éternelle, & la mort devoit leur être douce à ce prix.

Pendant qu'il parloit ainſi

la tempête augmentoit; les vents mugiſſoient comme des taureaux furieux, mille & mille éclairs embraſoient continuellement le Ciel; le tonnerre éclatoit de toutes parts, & à ſon bruit épouventable on eût dit que le Palais de l'Olympe vouloit écraſer la terre ſous ſa chûte; une horrible diſcorde armoit tous les élemens les uns contre les autres: mais déja l'aſtre du tendre Amour brilloit *D* ſur l'horiſon & montroit ſa face riante, qui annonce aux humains le retour de Phebus. La Déeſſe qui conduit cette agréable étoile, s'apperçoit alors du déplorable état où la flotte qu'elle protege, eſt réduite; elle voit la mer troublée de fond en comble, & les vaiſſeaux qui n'attendent

plus que le moment d'être engloutis dans les abîmes de Nerée. Cet affreux ſpectacle la fait frémir de colere & d'effroi : je reconnois ici, dit-elle, l'ouvrage & la main deBacchus ; mais c'eſt en vain qu'il s'oppoſe à mes juſtes deſirs ; ſes projets criminels ne réuſſiront point, & je les decouvrirai toûjours avant qu'il les puiſſe achever.

Ayant proferé ces paroles, Venus deſcend dans la mer ; pluſieurs belles Nymphes qui ſont attachées à ſon ſervice, l'accompagnent dans ce voïage : par ſon ordre elles mettent toutes ſur leurs têtes des guirlandes de roſes, elles entrelaſſent diverſes autres fleurs dans leurs cheveux blonds, & ſous cette agréable parure, elles ſuivent leur Maîtreſſe ;

ſon deſſein eſt d'arrêter la fureur des vents en leur faiſant voir ces aimables Nymphes, dont les regards pourroient attendrir les cœurs les plus feroces. L'effet répond à ſes vœux : à peine les enfans d'Eole ont-ils jetté la vûë ſur cette troupe divine, que leur rage s'appaiſe, la diſcorde qui les deſuniſſoit, fait place à des ſentimens plus doux, ils quittent le combat pour obéir aux loix de Cytherée. E

Alors la charmante Orithie qui dans le fond de ſon cœur aime l'impetueux Borée, lui fait ce reproche: ne penſe pas, cruel, que je ſois convaincuë de ton attachement pour moi, la douceur eſt le veritable caractere de l'amour. Un amant genéreux ne ſe li- F

vre point à des barbaries si énormes; désormais tu dois t'attendre à toute ma haine, si tu ne cesses de persécuter cette flotte. La belle Galathée disoit à peu près la même chose au redoutable vent du Midi, & les autres Nymphes aux autres vents, sur qui leurs appas avoient quelque puissance. Qu'une bouche qui sçait plaire, est éloquente, & qu'elle a de force pour persuader! Les Nymphes parlent, les vents se soûmettent, ils jurent tous entre les mains de Venus qu'ils ne traverseront plus la course de Gama, & Venus, en recompense, leur promet qu'elle leur sera toûjours favorable.

Le soleil éclairoit déja la cime des montagnes, qui voyent couler à leurs pieds

les eaux du Gange, lorſque du haut de la hune les Matelots apperçurent la terre: l'orage venoit de ceſſer, l'air & les ondes étoient tranquilles, les frayeurs de la mort ne troubloient plus le cœur des Luſitains: le Pilote de Mélinde s'écrie en ce moment avec un ſoudain tranſport de joye: c'eſt le Royaume de Calicut qui s'offre à nos yeux, c'eſt lui-même, ſi mon art ne me trompe! voilà les Indes que vous cherchez, & ſi votre ambition ſe borne à les découvrir, vos vœux ſont accomplis. Gama n'en écoute pas davantage, il ſe proſterne à genoux, & levant ſes mains vers le Ciel, il témoigne ſa reconnoiſſance au Maître des Dieux; il lui rend graces;

& cest à juste titre, puisque non-seulement il échappe contre son esperance aux rigueurs de la mort cruelle, dont les vents & les flots le menaçoient, mais encore qu'il voit les climats fortunés, pour lesquels son courage a surmonté tant de fatigues, & tant de perils divers. Penetré d'une vive allegresse, il oublie ses malheurs passés, ou du moins il ne s'en ressouvient que comme d'un songe affreux, dont un réveil agreable dissipe l'horreur.

Poursuis genereux Gama, & que rien ne t'arrête dans une carriere si belle ? les amis de la gloire ne s'elévent à l'immortalité que par des dégrès difficiles ; l'honneur n'est point fait pour ces lâches qui s'endorment à l'ombre

bre

bre d'une antique Nobleſſe dans des lits dorés & ſous les précieuſes toiſons de Moſcovie, ni pour ces effeminés qui conſument leurs jours dans les feſtins & dans les delices, & qui refuſent tout à la vertu pour ne rien derober à leurs paſſions ; mais affronter courageuſement les fureurs de Bellonne, veiller, s'endurcir ſous le poids des armes, réſiſter aux tempêtes, vaincre les riguers des ſaiſons & l'intemperie des climats ; ſe contenter de la plus ſimple nourriture, éviter le faſte, qu'inſpirent aux ames vulgaires les dons de la fortune ; enfin être Roi de ſoi-même en reduiſant toûjours ſes deſirs & ſes idées au niveau de la raiſon : voilà ce qui fait le Heros, & ce qui l'exalte juſqu'au ſom-

met des veritables grandeurs d'où il voit au-dessous de lui les égaremens & la bassesse des foibles humains. Cet homme n'aura pas besoin de briguer des dignités dans un Empire où la justice presidera, elles viendront le chercher sans qu'il y pense, & son merite obtiendra le prix qui lui est dû.

Fin du sixiéme Chant.

REMARQUES
SUR LE
SIXIE'ME CHANT.

[*L'autre.*] MArc-Antoine faisoit souvent des parties de pêche avec Cléopatre ; comme il y étoit moins heureux que cette Princesse, & qu'elle se mocquoit de lui, il ordonna secrettement à quelques plongeurs d'aller pardessous l'eau mettre des poissons à l'hameçon de sa ligne ; par ce moyen il en prenoit dans la suite beaucoup plus qu'elle : mais s'étant bientôt apperçuë du stratagême, elle envoya d'autres plongeurs qui mirent à l'hameçon de Marc-Antoine un poisson tout frit, il eut honte de voir sa ruse éventée : Cléopatre tourna l'avanture en galanterie, & dit à son amant, qu'un homme tel que lui, n'étoit pas fait pour pêcher des pois- A

sons, qu'il ne devoit pêcher que des Empires.

B [*Par ses soins.*] La fable dit que Neptune & Minerve se disputant l'honneur de donner un nom à la Ville d'Athenes qui venoit d'être bâtie nouvellement, tomberent d'accord, que cet honneur appartiendroit à qui feroit le plus beau present aux hommes. Neptune fit naître le cheval, & Minerve l'olivier: l'olivier qui est le symbole de la paix, fut jugé préferable; ainsi Minerve, que les Grecs nommoient Athene, don na son nom à la Ville. Cette fable n'est qu'une exposition allégorique de l'embarras où se trouverent les Fondateurs d'Athenes, lorsqu'il fallut lui donner un nom; les uns vouloient qu'il eût rapport aux avantages qu'elle pouvoit tirer de la marine, figurée par le cheval, dont les mouvemens & les bonds expriment assez bien l'agitation des flots; les autres prétendoient que le nom de la Ville fît allusion aux richesses que la fertilité du lieu lui promettoit: ce dernier sentiment l'emporta.

[*Dans mon malheur.*] Gama essuya C de grandes tempêtes en allant aux Indes : l'Auteur feint, qu'elles furent excitées par le démon, & pour revêtir cette fiction de tous les ornemens dont la Poësie est susceptible, il suppose une assemblée de Dieux Marins, qui feront bientôt naître un orage épouventable. Ces Divinités ne renferment ici aucun sens mystique : elles forment seulement une riche peinture de plusieurs causes naturelles, que l'ennemi de la navigation Portugaise & de la Religion Chrétienne, employe pour soulever les flots ; je dis ici, car ailleurs le Poëte fait paroître sur la scêne quelques-unes de ces mêmes Divinités pour representer les vertus, comme je l'ai déja remarqué dans mes notes sur le second Chant, & comme on le verra encore dans la suite.

[*Triton.*] Hésiode dans sa Théo- D logie dit, que Triton fut fils d'Amphitrite.[a]

[a] Ἐκ δ᾽ Ἀμφιτρίτης καὶ ἐρικτύπου ἐννοσιγαίου Τρίτων εὐρυβίης γένετο.

Unis par un lien charmant
Amphitrite & Neptune ont donné la naiſſance
Au Dieu Triton, dont la puiſſance
Fait éclater des flots le fier mugiſſement.

Acéſandre cité par Iſaac Zetzès lui donne l'Harpye Celeno pour mere; d'autres diſent qu'il nâquit de l'union de l'Océan avec Thétis: notre Auteur ſuit le ſentiment de Servius & de Burchard, & dans le fond toutes ces opinions diverſes ne ſignifient que la même choſe: ſous l'emblême de Triton, la Philoſophie Payenne déſignoit le bruit des ondes; ce bruit eſt enfant de Neptune, de Nérée, de l'Océan, &c. puiſque ces Divinités dans le ſens phyſique, repreſentent l'eau de la mer: ceux qui ajoutent, que l'Harpye Celeno fut mere de Triton, pouſſent encore un peu plus loin le raſinement de la fable. Les Harpyes dans le ſens phyſique, ſont priſes quelquefois pour le vent, & l'on ſçait que le vent redouble le bruit des flots; on en doit dire autant de la Nymphe Salacie,

c'eſt le ſel de la mer qui eſt perſonnifié; or le ſel donne aux vagues une peſanteur & une ſolidité, qui fait qu'en ſe choquant les unes contre les autres, ou bien en frappant les rochers, elles mugiſſent avec plus d'éclat que ſi c'étoit de l'eau douce: au reſte la fable de Triton ne doit pas ſa naiſſance aux ſeules fictions des Poëtes; il eſt certain qu'on trouve dans la mer des poiſſons qui reſſemblent beaucoup à l'homme depuis la tête juſqu'à la ceinture. Pline, Elien, Rondelet, Geſnerus & tous les Naturaliſtes, tant Anciens que Modernes, en rapportent pluſieurs hiſtoires ſoutenuës de preuves authentiques: Jules Scaliger dans ſes diſputes contre Cardan, cite Jerôme de Dominis, ſon maître en Langue Grecque, qui atteſtoit avoir vû un de ces hommes marins en allant à l'Iſle de Rhodes; Guichardin dans ſa deſcription de Flandres, fait mention de deux de ces mêmes poiſſons qu'on prit en Hollande, & qui vêcurent, l'un trois jours, & l'autre pluſieurs années dans un réſervoir,

où l'on les nourrissoit ; enfin c'est une vérité, dont presque tous nos Mariniers rendent témoignage. Pausanias raconte qu'un Triton venoit souvent dans les pâturages qui bordoient la côte des Tanagriens en Beotie : c'étoit un monstre d'une grandeur démesurée ; en guise de cheveux, il avoit autour de sa tête un cartillage flottant, qui par sa figure & sa couleur, ne ressembloit pas mal aux feüilles du persil de marais ; le corps couvert d'écailles brunes, le nez & les oreilles d'homme, aussi-bien que la bouche qui étoit d'une largeur épouventable ; les dents de Panthere, les yeux verdâtres, les mains séparées en doigts, les ongles crochus & d'une matiere dure comme des coquilles, enfin une queuë approchante de celle du Dauphin : il dévoroit tout ce qu'il pouvoit attraper, soit homme, soit bétail ; les Tanagriens mirent sur le rivage une cuve remplie de vin, le Triton en bût, l'yvresse le jetta dans un profond sommeil, ses ennemis accoururent, & lui couper la tête : on

on pendit ſon corps dans le Temple de Bacchus, où Pauſanias aſſure qu'on le garda long-temps : je ne voudrois pas me rendre garant de cette hiſtoire ; mais je ne vois pas non plus de fondement à la nier : nous ſommes bien éloignés de connoître tous les ſecrets de la nature.

[*Nager plus facilement.*] La peinture que le Poëte fait de Triton, eſt un peu differente de celle qu'on trouve dans Pauſanias, & chez les autres Ecrivains : ces ſortes de choſes ſont arbitraires, un grand homme tel que lui peut s'en rendre le maître. On ne devineroit pas aiſément pourquoi il met une coquille de langouſte ſur la tête de Triton, c'eſt que la langouſte eſt une eſpece de chancre, qui habite dans les creux des rochers, où les ondes ſont plus de bruit que partout ailleurs ; ainſi les dépoüilles de cet inſecte marin, forment une parure qui convient à Triton, puiſqu'il eſt l'emblême du mugiſſement des flots, comme nous venons de le remarquer. E

[*Sa conque.*] C'eſt une grande F

Coquille tortueuſe, & faite à peu près comme un Cor de chaſſe; les Mythologues l'attribuent à Triton, parce qu'ils le font Trompette de Neptune.

G [*Auprès d'elle.*] Amphitrite étoit l'une des Néréïdes; Neptune en devint amoureux, & ne pouvant par lui-même triompher de ſa froideur, il y réüſſit par le miniſtere d'un Dauphin, qui pour ſa récompenſe eut le privilege d'être toujours auprès d'elle: l'hiſtoire n'a rien de commun avec cette fable, elle eſt purement allégorique, & les Mythologues ne l'ont imaginée que pour exprimer un ſecret de la nature. Tous les élemens renferment un eſprit de vie: Neptune étoit celui de la mer, ſelon le ſentiment d'Orphée, de Thalès, de Chryſippe & de pluſieurs autres Anciens, tant Philoſophes que Poëtes; ils ajoutoient que cet eſprit aimoit l'humidité de l'eau, repreſéntée par Amphitrite, & que ces deux principes s'uniſſoient enſemble pour concourir à la generation & à l'entretien des poiſſons: cette union ſe fai-

soit par l'entremise du Dauphin, qui dans la mer étoit le symbole de l'intelligence divine; effectivement de tous les poissons, il n'en est aucun qui paroisse plus éclairé. Les Naturalistes en racontent des chôses merveilleuses; lorsqu'on dit qu'il demeure toujours auprès d'Amphitrite, c'est pour nous marquer que l'intelligence divine regne perpétuellement sur les flots, aussi-bien que par-tout ailleurs : l'Ecriture Sainte nous apprend qu'avant l'arrangement du monde, l'esprit de Dieu étoit porté sur les eaux; il ne s'en est jamais éloigné depuis ce temps-là, & pour peu qu'on regarde la mer, on se sent pénétré d'une admiration qui fait dire : *Spiritus Domini fertur super aquas.*

[*D'Athamas.*] Athamas Roi de Thebes épousa Nephele, dont il eut deux enfans, qui furent Phryxus & Hellé : long-temps après, soit par inconstance, soit pour quelqu'autre raison qu'on ignore, il répudia cette Princesse, & choisit pour seconde femme Ino, fille de Cadmus &

d'Hermione : celle-ci ne put voir le jeune Phryxus ſans l'aimer ; mais une haine violente prit bientôt la place de ſa tendreſſe, parce qu'il n'y répondoit pas comme elle le ſouhaitoit : elle n'épargna rien pour le perdre lui & ſa ſœur ; une prompte fuite fut le ſeul moyen qu'ils trouverent pour éluder la rage de cette méchante Marâtre : ſon crime fut enfin découvert par Athamas, il en conçut un reſſentiment ſi vif & ſi furieux, qu'il maſſacra lui-même le petit Léarque, l'un des enfans qu'il avoit eu d'elle : ſaiſie de frayeur, & ne ſçachant plus ce qu'elle faiſoit, elle emporta dans ſes bras ſon autre fils qui s'appelloit Mélicerte ; l'opinion la plus commune eſt qu'elle ſe précipita dans la mer, où ils périrent tous deux ; le corps d'Ino fut jetté par les vagues ſur la côte des Mégariens, où il reçut la ſépulture par les ſoins de deux ſœurs nommées Cleſo & Tauropolie, & celui de Mélicerte ſur l'Iſtme de Corinthe, où le Roi Siſyphe le fit enterrer ; c'eſt ainſi que Pauſanias rapporte la choſe. Servius

dit, qu'Ino & son fils s'étant embarqués dans un navire, se sauverent à Corinthe : Théodontius ajoute, que Sisyphe devint amoureux d'Ino qui étoit très-belle, & que poussant sa passion jusqu'à l'idolâtrie, il consacra des jeux solemnels à l'honneur de sa maîtresse & de Mélicerte, faisant respecter l'une comme Déesse de la mer, sous le nom de Leucothée, l'autre comme Dieu des ports sous le nom de Palémon. L'antiquité fournit plusieurs exemples de pareilles profanations ; les Apothéoses des Empereurs Romains ne sont guéres moins impies & moins ridicules : on ne sçauroit bien décider si le sentiment de Servius & de Théodontius est préferable à celui de Pausanias ; pour moi, il me semble que non, & j'en juge à la pluralité des voix ; car tous les autres Auteurs, excepté ces deux-ci, s'accordent avec Pausanias : quoiqu'il en soit, il est toujours certain, que Sisyphe institua le culte qu'on rendoit à Ino & à Mélicerte.

[*Sa maîtresse.*] Il y a eu plusieurs I

Glaucus : celui dont l'Auteur parle, n'étoit qu'un ſimple pêcheur, qui ſe diſtingua par ſon habileté à nager ; un jour il diſparut, ſoit qu'en ſe baignant il eût ſervi de proye à quelque monſtre marin, ſoit qu'il ſe fût noyé, comme cela peut arriver aux meilleurs nageurs : pour immortaliſer ſon nom & ſes talens, les Grecs feignirent que les Dieux de la mer l'avoient admis dans leur ſocieté ; la fable ajoute qu'étant Dieu, il devint amoureux de Scylla, qui fut une des plus belles perſonnes de ſon temps. Pour moi, je crois que les Poëtes confondent ici Glaucus le pêcheur, avec un autre Glaucus, fils de Minos, Roi de Crete, dont Servius fait mention. J'y trouve d'autant plus de vraiſemblance, que ce dernier Glaucus étoit contemporain de Circé, qui joue un grand rôle dans l'hiſtoire de Scylla, dont elle fut la rivale. Les Mythologues racontent, que Circé empoiſonna une fontaine où Scylla ſe baignoit ordinairement : l'effet en fut terrible ; Scylla ſe vit changée en monſtre, ayant, ſelon quelques-uns,

tout-au-tour de la ceinture plusieurs têtes de chiens, & selon d'autres, des têtes de loups. Elle en conçut tant de douleur, qu'elle se jetta dans la mer, où les Dieux en firent l'écueil redoutable, qui s'éleve vis-à-vis celui de Charybde. La vérité n'est pas difficile à démêler dans cette fiction: il y a beaucoup d'apparence que Circé, qui connoissoit les vertus de presque toutes les plantes, mit dans le bain de Scylla quelque drogue qui lui gâta la peau, & qui défigura ses charmes; sa métamorphose en écueil, & les chiens & les loups qui l'environnent, sont des fictions fondées sur la figure de ce fameux rocher, sur les grands poissons qui habitent ses cavernes, & sur le bruit des ondes. En le voyant de loin, on le prend pour un colosse de femme, c'est une Statuë taillée par le cizeau de la nature; la partie que l'eau cache, est pleine de concavités, où la mer forme un bruit qui ressemble aux abboyemens des chiens & aux hurlemens des loups: un courant impétueux porte dans ces gouf-

fres les miserables qui périssent aux environs, & ils deviennent la pâture des monstres qui y font leur retraite. Quelques Auteurs, comme Fulgence, Placiade & Noël le Comte, estiment, que la fiction de Scylla n'a rien d'historique, & qu'elle ne doit être prise que dans un sens moral : leurs explications sont ingénieuses ; mais pour moi, je pense que quand on peut éclaircir la fable par l'histoire, c'est toujours le meilleur parti.

L [*Parfums d'Arabie.*] C'est de l'ambre : l'Auteur ne pouvoit choisir aucun parfum qui convint mieux dans l'assemblée des Dieux marins.

M [*Douceurs.*] Morphée n'etoit que le Dieu des songes ; mais les Poëtes le confondent souvent avec le Dieu du sommeil, dont il étoit fils.

N [*Des périls à vaincre.*] Quelques Critiques diront peut-être, que le Camoëns introduit mal à propos sur la scêne ces gens qui vont se raconter des histoires : pour moi, je pense qu'on ne doit pas plus condamner cette Episode, que l'avanture d'Olinde & de Sophronie dans le Tasse ;

avec cette difference que l'Episode
du Poëte Italien, est tout-à-fait pos-
tiche, au lieu que celui du Portu-
gais va directement au but de son
ouvrage, qui est de chanter tous les
principaux exploits de ses compa-
triotes; vaste sujet, où il réussit ad-
mirablement, sans rompre l'unité
d'action, qui fait la premiere régle
de l'Epopée.

[*De l'univers.*] L'Histoire n'expli- O
pas positivement quelle étoit l'in-
jure dont ces Dames se plaignoient;
il falloit qu'elle fût sanglante, puis-
que les Souverains permirent que
pour l'effacer on en vînt à des extré-
mités aussi fâcheuses que le combat,
dont Fernand Vélose va parler.

[*De Lancastre.*] C'étoit Jean P
Duc de Lancastre, fils d'Edoüard
IV. Roi d'Angleterre: Isabelle sa
seconde fille avoit épousé Jean I.
qui regnoit en ce temps-là dans le
Portugal, comme nous l'avons vû
dans le quatriéme Chant.

[*La voix du sort en décida.*] Il pa- Q
roît que le Tasse a copié ici le Ca-
moëns; les dix Chevaliers qui sont

nommés par la voix du ſort, pour marcher au ſecours d'Armide, reſſemblent beaucoup aux douze Champions Portugais, que les Dames Angloiſes choiſirent par le même moyen. On ne ſçait pas qui étoient ces Dames, non plus que leurs offenſeurs ; l'hiſtoire n'a conſervé que les noms de ceux qui prirent les armes pour elles : c'étoient Alvare Vaz d'Almada, qui dans la ſuite devint Comte d'Avranches en Normandie ; un autre Alvare d'Almada, qui fut ſurnommé le Joûteur, parce qu'il excelloit dans les exercices de la joûte ; Lopès-Fernand Pacheco, Pierre Homen d'Acoſta, Jean-Auguſtin Pereyra, Louis Gonzales de Malafaye, les deux freres Alvare & Rodrigue Mendez de Cerveyra, Ruy Gomex de Sylva, Soüeyro d'Acoſta, qui a donné ſon nom au fleuve qui le porte maintenant en Afrique, Martin Lopès d'Azevedo, Alvare Gonzales de Coutigno, ſurnommé Magrice. J'aurois crû faire un larcin à ces grands hommes, ſi j'avois paſſé leurs noms ſous ſilence ; on tranſmet quel-

quefois à la poſtérité tant de perſonnages qui ne méritent pas qu'on ſe ſouvienne qu'ils ont vêcu, refuſeroit-on quelques lignes à la mémoire de ceux qui doivent nous ſervir de modéles?

R [*Tire ſon origine.*] C'eſt la Ville de Porto, que les Latins appelloient Calé; ces deux noms joints enſemble, ont formé celui de Portugal.

S [*Et de ſoye.*] Heureux âge, que celui où l'on étoit obligé de marquer que dans des Fêtes publiques, qui étoient très-rares, les Dames de la premiere condition mettoient des robes d'or & de ſoye! à preſent les perſonnes les plus viles pouſſent tous les jours la magnificence auſſi loin; nous avons tourné en habitude ce que nos ayeux réſervoient pour l'occaſion, où il falloit ſe diſtinguer: alors on ne faiſoit pas ſon capital du ſoin de ſoutenir un luxe effrené qui ne s'eſt agrandi qu'aux dépens de la candeur & du deſintereſſement, dont le bon vieux temps ſe picquoit.

T [*Les tenans.*] C'étoient les Anglois; car en fait de joûte, on ap-

pelle ainsi ceux qui se sont engagés les premiers à maintenir une chose contre tous venans.

V [*Dont elle étoit parée.*] La Princesse pour qui Magrice signala sa valeur, étoit Isabelle de Portugal, femme de Philippe le Bon, Duc de Bourgogne & Comte de Flandres: quelques Chroniques Espagnoles racontent, que Charles VII. Roi de France ayant assemblé les Etats de son Royaume, voulut contraindre Philippe à s'y trouver; Isabelle y étant allée, déclara solemnellement que les Comtes de Flandres n'étoient pas obligés à cette soumission: on n'en tomba pas d'accord; elle offrit de le prouver par la voye des armes, selon l'usage de ces temps-là: sa proposition fut acceptée; Magrice parut en qualité de Champion d'Isabelle, & vainquit un Chevalier François que Charles lui opposa. Quoique nos Auteurs ne parlent point de cette avanture, & que Manuel de Faria la révoque en doute avec les meilleurs Ecrivains Portugais, cela ne conclut rien au desavantage du Ca-

moëns ; un Poëte n'eſt pas obligé de s'aſſervir toujours à la vérité de l'hiſtoire.

[*Un autre.*] Celui-ci étoit Alvare Vaz d'Almada : la Chronique de Garibay rapporte qu'à Baſle il reçut le cartel d'un Allemand qui vouloit meſurer ſon épée avec lui, à condition qu'ils auroient chacun le côté droit découvert & ſans cuiraſſe ; l'Allemand ſe flattoit d'y trouver ſon compte, car il étoit gaucher : le Portugais accepta la propoſition ſans ſe douter d'aucune ſupercherie. Lorſqu'il fallut en venir aux mains, il vit aiſément que la partie n'étoit pas égale, puiſqu'en ſe mettant en garde, il expoſoit aux coups ſon côté droit qui étoit deſarmé, pendant que l'ennemi ne preſentoit que le gauche qui étoit muni d'une bonne moitié de cuiraſſe : malgré tout cela le vaillant Alvare ne laiſſa pas de remporter la victoire ; il ſe jetta ſur l'Allemand, le ſaiſit, & l'étouffa en le ſerrant étroitement dans ſes bras, imitant la conduite d'Hercule, qui traita de la même façon le cruel An- X

tée : on doit remarquer ici l'adresse de l'Auteur, il décrit au long le chagrin des Dames Angloises, le voyage des douze Champions en Angleterre, & les prouesses qu'ils y firent, parce que dans le temps que Fernand Vélose les raconte, la mer est tranquille ; mais à mesure qu'elle se trouble, le Soldat abrege son récit, on le voit suivre par degré les préludes de l'orage ; on reconnoît qu'il court à la fin de son histoire, parce que l'inquietude s'empare de son ame ; voilà ce qui s'appelle des coups de Maître.

Y [*D'amener les petites voiles.*] Lorsque le vent est trop fort, & qu'il se rend maître du vaisseau, on amene les voiles, c'est le style des Mariniers, pour dire on les plie, on les abaisse : les Auteurs qui n'adoptent que les termes usités dans les ruelles, n'approuveront peut-être pas ceux-ci ; pour moi, j'ai crû devoir m'en servir, l'art les a consacrés, ce seroit appauvrir notre langue, que de les exiler des beaux ouvrages.

Z [*Alcyons.*] Petit oiseau que nous

appellons vulgairement Martin Pêcheur ; il eſt à peu près de la groſſeur d'une grive, ſes plumes ſont d'un beau bleu céleſte entremêlé d'un peu de blanc & d'incarnat : ſelon la fable, Ceyx Roi des Trachiniens, époux d'Alcyone fille d'Eole, s'embarqua pour aller conſulter l'Oracle de Delphes ſur quelques affaires qui l'embarraſſoient ; il périt dans ce voyage, & les ondes rejetterent ſon corps ſur la côte d'où il étoit parti : Alcyone qui l'aimoit tendrement, ſe précipita dans la mer ; les Dieux eurent pitié d'elle, & la préſerverent du trépas, en la faiſant vivre ſous la figure de l'oiſeau qui porte ſon nom ; Ceyx tout mort qu'il étoit, reçut la même faveur, & par ce moyen ils furent réunis l'un à l'autre. Le naufrage de Ceyx & le déſeſpoir de ſa femme ſont des faits véritables, la fiction commence dans l'endroit où l'hiſtoire finit. Théodontius prétend que ce qui fit naître aux Poëtes l'idée de la métamorphoſe dont nous venons de parler, c'eſt qu'Alcyone & Ceyx moururent vers le Solſtice, qui

eſt le temps où les Alcyons ſe montrent le plus communément ; dans les autres ſaiſons on n'en voit guéres, ainſi que le remarquent Ariſtote, Pline, Bellon, Geſnerus & preſque tous nos Naturaliſtes modernes : je trouve une autre raiſon qui a pû donner naiſſance à cette fable, c'eſt l'amour & la fidelité que les Alcyons femelles ont pour leur mâles ; il vieillit le premier, elles le nourriſſent, elles le portent au Soleil, & dans les lieux dont la temperature lui peut être ſalutaire ; lorſqu'il eſt mort, elles lui ſurvivent peu, leur triſteſſe termine bientôt leurs jours & leur veuvage : enfin elles ſont parmi les oiſeaux ce qu'Alcyone étoit parmi les femmes. Quand la mer eſt agitée, les Alcyons chantent d'une voix plaintive & lugubre, comme ſi la tempête leur rappelloit le ſouvenir des anciennes diſgraces que les Fabuliſtes leur attribuent ; voilà pourquoi l'Auteur les met en jeu dans cette rencontre : tel qu'un excellent Peintre, il n'oublie aucun trait qui puiſſe perfectionner ſon tableau.

[*Deucalion.*]

[*Deucalion.*] Ancien Roi de Theſſalie, ſous lequel il arriva un déluge, dont ſon Royaume & pluſieurs cantons de la Grece furent ſubmergés; Pyrrha ſon épouſe & lui ſe réfugierent ſur le Mont-Parnaſſe: Arrien prétend qu'une haute tour nommée Argir fut leur azyle; on ne peut pas décider facilement s'il accuſe vrai: peut-être que cette tour étoit ſur le Parnaſſe; en ce cas ſon ſentiment pourroit ſe concilier avec l'autre opinion qui eſt la plus commune: quoiqu'il en ſoit, la fable qui confond cette inondation particuliere avec le déluge univerſel, dit que quand Deucalion & ſa femme virent les eaux écoulées, ils repeuplerent le monde en jettant des pierres derriere eux: dans le fond, ils n'étoient pas les ſeuls qui euſſent évité la mort, beaucoup d'autres gens de toute eſpece s'étoient ſauvés ſur la cîme des montagnes; mais comme dans ce ſiécle-là, les Grecs s'étoient livrés à toutes ſortes d'impietés & de brigandage, Deucalion qui chériſſoit la

vertu, leur fit de sages remontrances, il leur inspira des remords salutaires, il établit des loix qui ramollirent leurs cœurs endurcis dans le crime, & par ce moyen, il forma de nouveaux hommes en détruisant leur méchanceté, figurée par les pierres que les Poëtes lui font jetter derriere son dos : l'époque du déluge de Deucalion est fameuse dans la Chronologie, l'illustre & sçavant Pere Petau la rapporte à l'année 1529. avant la naissance de Jesus-Christ.

B [*Dryades.*] Personne n'ignore que les Dryades étoient des Nymphes qui présidoient aux forêts & aux arbres : leur nom vient du mot Grec δρῦς, qui signifie *chêne*. Les Anciens mettoient des Divinités par-tout, dans les fontaines, dans les prairies, sur les montagnes ; sous le voile de ces emblêmes poëtiques, ils désignoient l'esprit de Dieu, qui est répandu dans toute la nature, & qui en anime les ressorts admirables : on ne peut douter que ce ne fût-là leur pensée, après ces beaux vers du sixiéme livre de l'Enéide.

Principio Cœlum ac terram camposque liquentes,
Lucentemque globum Lunæ, Titaniaque astra
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.

Dès leur commencement, le Ciel, la terre & l'onde,
Les flambeaux éternels, la Lune vagabonde,
Reçurent un esprit, qu'au dedans enferma
Et qu'entretint toujours le Dieu qui les forma;
Dans le vaste univers, cette ame répanduë
De toute la nature anima l'étenduë.
Segrais Trad. Eneid.

Cependant il faut remarquer qu'autant que Phocylide, Orphée, Homere, Hesiode, Platon & leurs semblables, étoient sages & profonds dans ces sortes d'allégories, autant le vulgaire Grec étoit impertinent & profane dans la liberté qu'il se donnoit d'attribuer des noms divins aux mortels.

[*S'éleve au-dessus des flots.*] Pour rendre sa peinture plus frappante & plus belle, l'Auteur joint la tempête de terre avec l'orage qui regne sur C

les flots ; je ne penſe pas qu'on trouve ailleurs une deſcription plus vive & plus juſte, rien n'y manque, & l'on doit la trouver d'autant plus admirable, qu'elle eſt vraie dans toutes ſes parties ; le Poëte avoit eſſuyé l'inconſtance & les fureurs de la mer, ceux qui auront paſſé par la même épreuve, conviendront aiſément que ſa copie eſt tirée d'après nature : nous ne pouvons oppoſer à cette magnifique deſcription que celle de l'illuſtre Mr. Crebillon dans ſon Electre, Acte deuxiéme, Scêne premiere : je l'inſere ici pour faire honneur à ma Patrie, & pour dédommager mon Lecteur de l'ennui que mes autres notes auront pû lui cauſer.

Tout nous favoriſoit, nous voguâmes long-
temps
Au gré de nos déſirs bien plus qu'au gré
des vents ;
Mais ſignalant bientôt toute ſon inconſ-
tance
La mer en un moment ſe mutine & s'é-
lance ;
L'air mugit, le jour fuit, une épaiſſe va-
peur

Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur :
La foudre éclairant ſeule une nuit ſi profonde
A Sillons redoublés ouvre le Ciel & l'onde,
Et comme un tourbillon embraſſant nos vaiſſeaux
Semble en ſource de feu boüillonner ſur les eaux.
Les vagues quelquefois nous portant ſur leurs cimes,
Nous font rouler après ſous de vaſtes abyſmes,
Où les éclairs preſſés pénétrant avec nous,
Dans des goufres de feu ſembloient nous plonger tous.
Le Pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyoit, lui-même s'abandonne;
A travers les écueils notre vaiſſeau pouſſé
Se briſe, & nage enfin ſur les flots diſperſé.

L'Auteur Portugais s'étend d'avantage, parce que les loix du Poëme lui en donnent la permiſſion; l'Auteur François ſe renferme dans des bornes plus étroites, parce que les loix du Théâtre le veulent ainſi; tous deux s'expriment avec une force égale.

D [*Du tendre amour.*] C'eſt l'Etoile du point du jour, les Grecs l'appellent Φωσφόρος, & les Latins *Lucifer*: elle étoit dédiée à Venus, comme on le voit par ces vers de Virgile.

Oceani perfuſus Lucifer undâ,
Quem Venus ante alios aſtrorum diligit ignes;
Extulit os ſacrum cœlo, tenebraſque reſolvit.

L'aſtre chéri de la mere d'amour
Vient en ſortant du vaſte ſein de l'onde
Chaſſer la nuit qui regnoit dans le monde,
Et de Phébus annoncer le retour.

E [*Les cœurs les plus feroces.*] Ces Nymphes qui accompagnent Venus, & qui vont avec elle calmer la tempête, ſont des vertus qui s'oppoſent à la méchanceté du démon: l'Auteur ſoutient l'allégorie qu'il a déja miſe en œuvre dans le ſecond Chant.

F [*Orithie.*] On lit dans les Mythologues qu'Orithye fille d'Erichtée Roi d'Athenes, fut enlevée par Borée qui eſt le vent du Nord: le vrai de l'hiſtoire, c'eſt que Borée étoit un Roi de la Thrace, Province ſituée au Septentrion de la Grece; il

demanda Orithye en mariage, on la lui refusa, & il prit le parti de l'enlever : l'Auteur emprunte ici le nom de cette Princesse pour désigner la moderation & la douceur; car Orithye dérive de deux mots Grecs ὅρος, *fin*, *limite*, &c. & βία, *violence*, *course impétueuse*, &c. comme qui diroit *fin ou limite de la violence* : au premier coup d'œil ceci paroît souffrir quelque difficulté; il n'est pas vraisemblable qu'Orithye soit la moderation, & qu'elle aime Borée, selon que l'Auteur le marque; Borée est d'une humeur qui ne sympathise pas avec cette vertu, je l'avouë; mais il faut songer que le vent, pris dans le sens physique, est un metéore, qui, de même que les autres Phénomenes de la nature, annonce le pouvoir & la grandeur de Dieu; or dans ce sens il peut fort bien être l'objet de l'admiration & de l'amour du sage. Galathée qui vient après Orithye, est une Neréïde qui represente l'innocence des mœurs, & la pureté de la foi, suivant l'étymolo-

gie de son nom, composé de γάλα, *lait*, & Θεὰ, *Déesse*, c'est-à-dire, *Déesse de la blancheur.*

Fin des Remarques du VI. Chant.

CHANT VII.

ENfin, au gré de ses vœux l'armée Portugaise se trouvoit à la hauteur des côtes de cette terre feconde, qui depuis tant de siecles a excité l'ambition des plus illustres Conquerans; Gama tressailloit de joye en voyant ces campagnes délicieuses qui s'étendent depuis les bords du Gange jusqu'aux rives de l'Inde. Intrépides guerriers qui brûlez d'une ardeur si pure pour la belle gloire, animez-vous ici d'un courage nouveau, voilà l'objet de vos nobles desirs; vous avez devant vos yeux des climats qui vont produire une riche moisson de

palmes pour vous couronner. C'eſt à toi que je m'adreſſe, brave poſterité de Luſus ; à toi, qui faiſant une ſi petite partie du monde, que dis-je ? du monde! du troupeau peu nombreux que le divin Paſteur renferme dans ſon bercail, mepriſe les dangers les plus redoutables dès qu'il s'agit de porter le flambeau de la verité chez des peuples qui ne la connoiſſent point ; alors la foibleſſe de ton pouvoir ne t'arrête pas, ta valeur ſupplée aux forces qui te manquent, & tu fais fleurir les auguſtes loix de ta religion aux dépens de ton ſang. Tandis que d'intelligence avec le Ciel tu penetres juſqu'au bout de l'Univers pour détruire le culte du menſonge, les Germains, cette ſu-

perbe Nation, qui domine ſur de ſi vaſtes Provinces, s'abandonnent aux erreurs les plus déteſtables, & pour les ſoûtenir, ils prodiguent leur ſang dans une guerre criminelle, pendant qu'avec plus de gloire, ils pourroient tourner leurs armes contre les fiers Ottomans. L'Anglois qui ſe qualifie Roi de Jeruſalem, laiſſe gémir cette Ville ſainte ſous l'oppreſſion des Iſmaëlites; plongé dans les délices, il goûte au milieu des neiges du Nord les infames voluptés des Aſſyriens; & s'il tire l'épée, c'eſt ſur la tête des Partiſans de la verité: que dirai-je de vous, Peuples François, dont la candeur & l'équité faiſoient jadis le principal caractere? maintenant l'ambition vous

poſſede, vous vous forgez des droits chimeriques ſur des Etats qui ne vous appartiennent point. Si la grande étenduë des vôtres ne peut vous ſuffire, que n'allez-vous ſignaler votre courage ſur les bords du Nil & du Cyniphe ? c'eſt-là que vos conquêtes ſeront legitimes, & non pas lorſqu'elles auront pour objet les terres de vos voiſins qui adorent le même Dieu que vous : n'avez-vous herité que du Royaume de Charles & de Loüis, leur juſtice eſt-elle morte avec eux ?

C Que dirai-je de toi, malheureuſe Italie, terre autrefois ſi reſpectable, mais aujourd'hui noyée dans un déluge de vices ? je vois tes nourriſſons effeminés par le luxe & par la molleſſe; vils

eſclaves des tréſors qu'ils ac-
cumulent avec des ſoins hon-
teux ; je les vois traîner lâ-
chement leur vie dans le ſein
de l'oiſiveté ; l'artifice a pris
chez eux la place de cette
valeur triomphante, qui ſoû-
mitpreſque tout l'univers aux
loix de leurs Ancêtres : en-
core ſeroit-ce peu s'ils ſe
bornoient à vivre en repos ;
mais travaillant ſans ceſſe à
la ruine les uns des autres,
ils déchirent par leurs cruel-
les inimitiés les entrailles de
leur Patrie : ô miſerables Eu- D
ropéens ! êtes-vous donc ſor-
tis des dents du Dragon de
Cadmus ; quelle rage vous E
anime contre vos freres ? tour-
nez vos yeux vers le tombeau
de votre Legiſlateur, voyez
qu'il eſt en proye aux Bar-
bares enfans d'Iſmaël : ces

Peuples ſont toûjours unis
pour vous attaquer, & vous
ne l'êtes jamais pour vous
défendre ! Alecton vous ſouf-
fle ſans relâche l'eſprit de la
diſcorde : ô combien de perils
vous environnent, & par quel-
le fortune échapperez-vous
aux malheurs qui vous me-
nacent, ſi vous vous détruiſez
vous-mêmes pendant que les
Agaréniens conſpirent votre
perte ? ah s'il vous faut des
richeſſes immenſes, le Pactole
F & l'Hermus roulent des ſa-
bles d'or ; les Lydiens & les
Aſſyriens filent ce métail pré-
cieux, & l'Afrique en cache
dans ſon ſein des vaines abon-
dantes ; ces climats ouvrent
un champ libre à vos con-
quêtes, faites pour acquerir
des tréſors ce que vous refu-
ſez de faire pour l'interêt de

vos Autels! Votre artillerie, G cette invention terrible, qui ſemble mettre la foudre dans la main des hommes, doit tonner contre les murs deByzance, délivrez-la des uſurpateurs qui l'occupent ; qu'ils laiſſent l'Europe paiſible, qu'ils retournent ſur les monts Caſpiens & dans les antres de la froide Scythie : les Grecs, les Thraces, les Georgiens & les Armeniens reclament votre ſecours ; ces Peuples accablez ſous le poids d'un joug tyrannique, vous crient qu'on leur enléve leurs enfans, non-ſeulement pour les nourrir dans l'eſclavage, mais encore pour les abreuver du venin de l'erreur & de l'impieté. Voilà de juſtes ſujets de guerre, picquez-vous de valeur

& de prudence pour châtier l'inhumanité des Ottomans, & non pas pour opprimer ceux qu'une même loi doit
H liguer avec vous.

Mais c'eſt envain que les pieuſes Déeſſes du Parnaſſe pretendroient appaiſer les diviſions de l'Europe ; leur voix n'eſt pas écoutée, les Eumenides triomphent, je ne vois que les enfans de Luſus qui courent à la veritable gloire. Gama ſecondé d'un vent propice, s'approche des bords qu'il vient de découvrir ; bien-tôt il rencontre quelques barques de Pêcheurs qui lui enſeignent le chemin de Calicut : les Portugais tournent joyeuſemeut la prouë de leurs vaiſſeaux vers cette Ville qui eſt la Capitale du Malabar, & dans laquelle

reſide le Souverain de ce vaſte Empire.

Au-delà du Fleuve qui donne ſon nom aux Indes, & en-deça du Gange, s'étend une terre fameuſe, lavée au Midi par les eaux de Neptune, & bornée au Septentrion
par les montagnes Emodien- I
nes. Cette terre ſe diviſe en pluſieurs Royaumes, dont les uns ſont infectés des erreurs de Mahomet, les autres adorent des Idoles, & les autres des animaux qui naiſſent dans ces régions livrées aux ténebres de la plus ſuperſtitieuſe ignorance.

Les deux fleuves ayant pris leur ſource dans le mont eſcarpé, qui ſert de rempart à toute l'Aſie, & qui reçoit differents noms des differents lieux qu'il occupe, parcou-

rent une immenſe étenduë de campagnes délicieuſes, enſuite ils payent à l'Océan le tribut de leurs ondes : par ce moyen ils forment de la terre qu'ils embraſſent une peninſule qui ſe termine en pointe preſque pyramidale, vis-à-vis l'Iſle de Ceylan.

Mille & mille Peuples divers habitent les climats qui ſont arroſés par l'Inde & par le Gange ; auprès des lieux où celui-ci commence ſon cours, on dit que la nature a placé une Nation qui ne ſe nourrit que du parfum des
L fleurs : plus loin on rencontre les Dellis & les Patanes, fiers de leur multitude & de l'étenduë de leur Province ;
M les Decaniens, les Orias qui croyent expier tous leurs crimes en ſe lavant dans les eaux

du Gange, & les Bengalois dont les champs ſont plus fertiles qu'aucun autre Pays de l'univers. Enſuite on trouve le belliqueux Royaume de Cambaye qui obéiſſoit jadis N
à Porus ; celui de Narſingue O
riche en or & en pierreries ; mais diffamé par la molleſſe de ſon Peuple : enfin le Malabar, qui eſt défendu contre les incurſions des Canaries, P
par une haute montagne dont la cime frappe de loin les yeux des Matelots.

Au pied de cette montagne qui eſt appellée Gate par les habitans du lieu, s'étend une langue de terre que les flots inſultent continuellement ; c'eſt là qu'eſt ſituée Calicut, qui par ſes richeſſes, par ſa grandeur & ſa beauté ſurpaſſe toutes les au-

tres Villes du Malabar ; le Prince qui tient ce puiſſant Empire ſous ſa domination ,
Q porte le titre de Samorin. Dès que les vaiſſeaux eurent jetté l'ancre, Gama fit partir un Portugais pour annoncer au Roi l'arrivée de la flotte : l'Envoyé monte ſur un eſquif, il entre dans un fleuve paiſible , dont les eaux ſe confondent en cet endroit avec celles de la Mer. La nouveauté de ſon air & de ſon équipage attire ſur la rive un prodigieux concours de Peuple. Parmi cette multitude, il ſe
R trouva un Maure qui étoit natif de la région que les fureurs d'Anthée rendirent autrefois ſi redoutable; cet homme connoiſſoit la Nation Luſitaine , ſoit que favoriſé par le voiſinage des lieux , il eût

entretenu quelque commerce avec elle, soit que dans les dernieres guerres, ses yeux eussent été les témoins des brillantes conquêtes qui soûmirent les côtes de Barbarie aux loix du Portugal : une douce allegresse mêlée de surprise éclate sur son front à l'aspect du Messager de Gama ; il lui demande en Espagnol d'où il vient, & par quelle avanture la fortune a pû le conduire si loin des bords du Tage.

Le Messager lui répond : nous sommes parvenus jusques dans ces climats en nous faisant au travers des flots, une route que les humains n'ont jamais tentée : nous cherchons les Indes, & c'est par l'ordre du Ciel que nous avons formé une entreprise

ſi dangereuſe. L'Africain qui s'appelloit Monzayde, demeura penetré d'admiration lorſque le Portugais l'eut informé des fatigues & des malheurs que la flotte avoit eſſuyés dans un ſi long trajet.

Comme le Roi n'étoit pas alors dans Calicut, Monzayde invita le Meſſager à venir ſe repoſer chez lui : ma maiſon vous eſt ouverte, lui dit-il, daignez y prendre un repas frugal, & tel que ma fortune me permet de vous l'offrir ; enſuite nous irons trouver votre Capitaine ; pendant ce temps-là le bruit public portera au Samorin la nouvelle de votre arrivée, & je ne doute pas qu'auſſi-tôt il ne hâte ſon retour ; en attendant faites-moi connoître le Heros qui vous conduit, &

les illustres Compagnons qui partagent votre gloire : rien n'est plus doux que de rencontrer des voisins ou des compatriotes loin des lieux où l'on a reçu la naissance.

Le Portugais accepte les offres du Mauritain, ils mangent & boivent ensemble avec autant de candeur, autant de confiance, que s'ils étoient unis l'un à l'autre par les liens d'une vieille amitié ; enfin ils prennent tous deux le chemin de la flotte, ils se rendent au vaisseau de Gama : on y reçoit Monzayde avec de grands témoignages d'allegresse ; le Capitaine l'embrasse, & l'ayant fait asseoir auprès de lui, il l'interroge sur differentes particularités qui concernent le Malabar. Charmés de trouver sur ces

bords inconnus un homme dont ils peuvent entendre le
S langage, les ſoldats & les matelots ſe rangent auprès de Monzayde, & montrent tous un égal empreſſement à ne perdre aucune de ſes paroles : ainſi le mont Rhodope vit autrefois les ormeaux & les chênes des forêts voiſines, s'attrouper autour d'Orphée, lorſque ce chantre fameux faiſoit reſonner ſur ſa lyre le
T nom de l'aimable Eurydice.

O Peuple illuſtre, dit le Maure, ô Peuple magnanime, que la nature a placé ſous le même Ciel, qui couvre ma Patrie ! le ſouverain Maître fonde ſans ceſſe ſur votre courage des projets dignes de ſa grandeur, puiſqu'il vous fait triompher des tempêtes, puiſqu'il vous aſſervit

les Elemens, & que d'une extrémité du monde, il vous conduit à l'autre par une route inacceſſible à l'homme. Sçachez que vous êtes dans les Indes, dont les vaſtes campagnes ſont habitées par diverſes Nations les plus riches & les plus heureuſes qui ſoient ſur la terre. Ici les diamants, les ſaphirs & les émeraudes brillent de toutes parts; l'or eſt commun; les aromates naiſſent ſans culture, un parfum délicieux embaume continuellement l'air qu'on reſpire. Cette Province où vous venez de prendre port, & qui s'appelle Malabar, eſt infectée du culte des idoles; plusieurs Rois l'occupent à preſent, mais jadis elle n'en reconnoiſſoit qu'un: Samara-Perimal fut le dernier qui la

posseda toute entiere : sous son regne quelques étrangers qui venoient du Golphe d'Arabie, apporterent la loi de Mahomet dans l'Orient : leur éloquence & leur sagesse convertirent Perimal ; il embrassa les dogmes qu'ils lui proposoient, & les embrassa même avec tant de ferveur, qu'il resolut d'abdiquer la couronne pour consacrer le reste de ses jours aux exercices de pieté. Dans ce dessein il équipe des vaisseaux & les charge de trésors immenses, dont il veut enrichir le Temple de la Meque, où est le tombeau du Legislateur que nous reverons. Avant son départ, il divisa son Royaume entre ses favoris, parce qu'il n'avoit point d'heritiers qui fussent de son sang ; l'un eut la Province de

Cochin, l'autre celle de Cananor; celui-ci obtint la Principauté de Chale, celui-là fut créé Seigneur de l'Isle Pimante; tel se vit paré du diadême de Coulam, & tel monta sur le thrône de Cranganor. Après qu'il eut presque tout donné, un jeune homme qu'il aimoit tendrement, vint se presenter à lui; il ne restoit pour ce dernier que la ville de Calicut & quelques terres qui en dépendoient; Perimal lui en accorda la souveraineté avec le titre d'Empereur, titre auguste & respectable, qui met les Samorins au-dessus de tous les Rois du Malabar. Ayant ainsi disposé de ses Etats, le vertueux Perimal se retira dans l'azyle sacré où il vouloit achever sa carriere. X

gine que c'eſt une tache honteuſe pour un Nayre d'être touché par un Poléen ; auſſi les Nayres ont-ils grand ſoin d'éviter cette diſgrace, & lorſqu'elle leur arrive, ils ſe lavent le corps avec mille ceremonies étranges, de même à peu près que les Juifs, lorſqu'ils étoient touchés par quelque Samaritain. Vous verrez encore dans Calicut d'autres coûtumes qui vous ſurprendront davantage : les Nayres ne s'occupent qu'à manier les armes ; on les voit toûjours l'épée nuë à la main droite, & le bouclier paſſé dans le bras gauche ; ils ont ſeuls le privilege de garder le Roi, & ce ſont eux qui dans les combats ſe tiennent rangés autour de lui pour le défendre. Ceux qui s'appliquent au culte des

Y autels, sont appellés Bramins, nom antique & respecté dans tout l'Orient : ils suivent les préceptes du Docteur de Samos, qui donna aux sçavans le titre de Philosophes, au lieu du titre de Sages qu'ils portoient avant lui : tout ce qui respire est sacré pour eux, ils se feroient un crime d'ôter la vie au moindre des animaux ; persuadez que l'humanité ne permet pas l'usage des viandes, ils ne se nourrissent que des fruits de la terre, mais leur temperance ne s'étend pas plus loin ; sobres à table & voluptueux par-tout ailleurs, ils s'abandonnent aux plaisirs de l'amour sans aucune retenuë : parmi les Calicutiens, l'hymenée n'assujettit point les femmes aux loix d'une scrupuleuse fideli-

té, elles peuvent la violer ſans honte, pourvû que ce ne ſoit qu'avec les parens de leurs époux; ainſi cette Nation a le bonheur d'ignorer les cruels ſupplices de la jalouſie. Telles ſont les coûtumes & les mœurs que vous trouverez dans le Malabar; les terres y ſont d'une fertilité merveilleuſe; mais outre cette abondance naturelle, le luxe des Peuples y raſſemble tout ce que l'orgueil & la molleſſe ont inventé de plus riche & de plus agréable depuis les bords du Nil, juſques chez les induſtrieux artiſans de la Chine.

Pendant que le Mauruſien s'entretenoit ainſi avec Gama, la renommée fendoit rapidement les airs, & publioit dans le Malabar l'arrivée des Por-

tugais : le Roi, qui en ſçut bien-tôt la nouvelle, en voy les plus qualifiés de ſa Cour au-devant du Capitaine, pour l'inviter à venir dans ſon Palais ; ils partent, ils s'avancent vers la côte, ſuivis d'une nombreuſe multitude de gens de tout âge, de tout ſexe & de toute condition : lorſque Gama ſçut que le Samorin lui permettoit de prendre terre, il ſe couvrit d'un habillement magnifique pour s'attirer l'attention & les regards du Peuple chez lequel il alloit paroître, & par la même raiſon, il en fit faire autant à douze des ſiens qu'il choiſit pour ſon eſcorte : ſous cet appareil ſuperbe, ils deſcendent dans l'eſquif ; la rame ouvre les flots avec un mouvement compaſſé, dont la

la gravité majeſtueuſe annonce aux Indiens, qu'ils vont voir le vainqueur des vents & de Neptune.

L'Eſquif entre dans le fleuve, on aborde, on met pied à terre; Vaſco trouve ſur la rive un Magiſtrat ſouverain, qui dans la langue du Pays s'appelleCatual; ce Magiſtrat étoit environné de Nayres, il attendoit les Portugais avec impatience : dès qu'il les vit débarqués, il courut embraſſer le Capitaine, & l'ayant comblé d'honneurs & de politeſſes, qui ne ſont pas ordinaires chez cette Nation préſomptueuſe, il le pria de monter dans une eſpece de litiere, où les grands Seigneurs du Malabar ſe font porter par leurs ſerviteurs.

Ainſi le Heros Luſitain &

le Catual, chacun dans leur litiere, marchent à côté l'un de l'autre, & s'avancent vers Calicut ; les autres Portugais vont à pied, rangés en escadron, & se tenant fierement sous les armes : le Peuple, qui les suit en foule, brûle de les interroger sur diverses choses qu'il voudroit apprendre de leur bouche, mais il faut, malgré lui, qu'il mette un frein à ses désirs curieux, parce que la difference du langage l'empêche de s'expliquer : pour le Catual, il avoit l'agrément de s'entretenir avec Gama, par le moyen de Monzayde, qui leur servoit d'interprête. En marchant ainsi on arriva dans un lieu où s'élevoit un temple de superbe structure, & les Portugais & les Malabares y

entrerent tous enſemble.

Là ſous diverſes attitudes, pluſieurs ſimulachres de bois & de pierre, repreſentent des Divinités fabuleuſes, qui ne doivent qu'aux vaines imaginations de l'homme, l'encens dont il les honore : là le cizeau & la peinture offrent aux yeux des abominations épouvantables. Les Portugais accoûtumés à ſe faire de l'arbitre du monde une idée ſublime, ne peuvent voir, ſans étonnement & ſans douleur, cette idée avilie par des images monſtrueuſes, plus ridicules encore & plus horribles que la chymere. L'une de ces Idoles avoit des cornes menaçantes, & reſſembloit au fameux Ammon, qui fut autrefois adoré par les Peuples d'Afrique ; l'autre montroit

pluſieurs viſages, à peu près
B comme l'antique Janus; celle-ci étoit armée d'autant de bras que les fictions Grecques en donnent à Briarée, & celle-là portoit une tête de chien
C de même qu'Anubis.

Lorſque les Calicutiens eurent fléchi le genoux devant ces Déités auſſi mépriſables qu'inſenſibles, on ſe remit en marche, & ſans s'arrêter en aucun autre lieu, l'on alla droit au Palais du Samorin. A chaque pas la foule du Peuple groſſiſſoit, on accouroit de tous côtés pour voir paſſer le Capitaine & ſes braves Compagnons de fortune; les ruës devenoient étroites, les fenêtres des maiſons étoient remplies, & les toits couverts de ſpectateurs.

Enfin l'on arrive au Palais;

sa structure est somptueuse, & quoiqu'il ne soit point environné de tours comme ceux du Portugal, il ne laisse pas d'avoir un air de grandeur, qui annonce la puissance & la majesté du Prince; cet édifice est situé au milieu d'une vaste enceinte qui renferme des Jardins parés de fleurs odoriferantes, & des bosquets dont les ombrages sont à l'épreuve de l'ardeur du soleil: dans cet agréable séjour tout respire la mollesse; tout invite à la volupté; c'est-là que demeurent les Monarques de Calicut; & c'est-là qu'ils trouvent les délices de la campagne dans le sein des plaisirs de la ville: les portes de ce Palais superbe étoient enrichies de reliefs, où l'art de Dedale sembloit D

avoir épuisé son adresse. On y voyoit l'ancienne histoire des Indes representée d'une façon si vive & si brillante, que l'œil étoit tenté de prendre l'art pour la nature. Une grande armée s'étendoit dans les campagnes qui s'abreuvent des eaux de l'Hydaspe: elle marchoit sous la conduite d'un Capitaine qui portoit une lance ornée de feuillages de vigne; auprès de-là s'élevoient les ramparts de Nyse, qu'il avoit fondés sur le bord du même fleuve; on ne pouvoit méconnoître les traits de ce Conquerant, & si Sémele l'avoit vû, elle se seroit écriée que c'étoit-là E son fils.

Plus loin on voyoit une autre armée, dont les soldats dessechoient une riviere en

appaiſant leur ſoif ; cette prodigieuſe multitude étoit commandée par une femme qui fut la plus belle de ſon temps, mais dont le cœur renfermoit encore plus de vices que ſon viſage n'étaloit d'appas: à côté d'elle marchoit un cheval, ſur lequel ſes yeux s'attachoient avec une complaiſance qui révoltoit la nature, & qui pouvoit aiſément rendre croïables à la poſterité les flammes inceſtueuſes dont cette Princeſſe brûla pour ſon fils. Dans un autre endroit, le ciſeau avoit repreſenté les guerriers de Macedoine, qui pouſſerent leurs conquêtes juſqu'aux rives du Gange ; leur Chef étoit un jeune Heros couronné de palmes triomphantes, l'audace peinte dans les yeux, l'orgueil im-

primé ſur le front ; tel enfin qu'il paroiſſoit dédaigner le ſang de Philippe, pour s'attribuer une origine celeſte.

Les voyageurs de Luſus contemploient avec admiration ces monumens de l'antiquité, lorſque le Catual dit au Capitaine : bien-tôt un temps viendra que des victoires nouvelles abattront les trophées qui occupent maintenant vos regards ; une nation que nous ne connoiſſons point, gravera ſes exploits à la place de ceux-ci ; nos mages l'ont prevû en ſondant les myſteres de l'avenir : ſelon ce qu'ils nous diſent, toute notre réſiſtance ſera inutile, parce que la force & l'induſtrie humaine ſont toûjours foibles contre les arrêts du Ciel ; mais les oracles ajoûtent que ces étran-

gers brilleront avec tant d'éclat dans la guerre & dans la paix, que le nom des vainqueurs sera la consolation & même la gloire des vaincus. 1

A ces mots, Gama fut enfin introduit dans la salle où le puissant Empereur du Malabar étoit couché sur un lit de repos, dont rien n'égala jamais le travail & le prix; son visage respire un air de majesté, qui porte le respect au fond des cœurs; une riche étoffe d'or lui couvre la ceinture, & sa tête est parée d'un superbe assemblage de pierres précieuses, qui répandent autour de lui des rayons plus éclatans que ceux du soleil: près de son lit se tenoit à genoux un venerable vieillard, qui de temps en temps lui donnoit des feuilles de Bethel, herbe

aromatique que les Orientaux sucent continuellement.

Un Bramin, qui étoit l'un des personnages les plus considerables de cette Cour, s'étant avancé d'un pas lent & modeste au-devant du Capitaine, le reçoit à la porte de la salle, & le presente ensuite au Samorin : ce Prince fait signe à Gama de s'asseoir auprès de son lit ; les autres Portugais se tiennent debout un peu plus éloignés. Le Samorin les regardoit tous avec une extrême attention, lorsque le Heros de Lusus prenant gravement la parole, lui adressa ce discours : Un grand Roi de l'hemisphere où le soleil se couche, souhaite d'acquerir votre amitié ; les glorieux éloges que sa renommée fait de vous & de votre

diadême, retentissent jusqu'aux extrémités de l'Occident : nous sçavons que les Indes vous rendent hommage, & qu'elles goûtent sous vos loix les douceurs d'une tranquillité parfaite. C'est ce qui porte notre auguste Monarque à desirer d'entretenir avec vous un commerce qui fasse le bonheur de ses sujets & des vôtres ; il m'envoye en ces lieux pour vous informer que son Empire abonde en toutes sortes de richesses, & qu'on y trouve tout ce que la terre & la mer produisent depuis les rives du Tage, jusqu'à celle du Nil ; & depuis les froides régions du Nord, jusqu'aux climats où la ligne Equinoxiale brûle les Ethiopiens : si vous acceptez son alliance avec autant de can-

deur qu'il vous la propoſe; ſi vous en gardez conſtamment la foi, bien-tôt vous en verrez éclore des fruits agréables pour l'un & l'autre Peuple; les Indiens en retireront de l'utilité, & les Portugais de la gloire: notre Roi ſera toûjours prêt à vous ſecourir au milieu des plus cruelles diſgraces,& des guerres les plus redoutables qui pourront inquiéter votre repos; ſes flottes & ſes ſoldats n'héſiteront jamais à braver pour vous les fureurs de Mars & de Neptune; enfin vous aurez en lui un frere qui expoſera, s'il en eſt beſoin, ſa vie & ſa couronne pour vous défendre; voilà quels ſont ſes ſentimens, c'eſt maintenant à vous de me dire quelle réponſe vous voulez que je

lui faſſe de votre part.

Lorſque Gama eut achevé ſon diſcours, le Malabar lui dit, qu'il ſe tenoit honoré de recevoir des Ambaſſadeurs d'une Nation ſi éloignée des Indes; mais qu'avant de conclure aucun traité d'alliance, il vouloit prendre l'avis de ſon Conſeil, & ſe donner le temps de connoître plus à fonds le Roi & le Peuple de Portugal : que les Luſitains pouvoient en attendant ſe délaſſer dans Calicut des longues fatigues de leur voyage, & qu'il leur feroit bien-tôt ſçavoir ſes intentions.

Le jour panchoit alors vers ſa fin, & la nuit ne tarda pas à venir mettre du relâche aux travaux des hommes : Gama & ſa ſuite ſe retirerent dans le Palais du Catual, où ils fu-

rent traités avec une magnificence excessive par l'ordre de l'Empereur. Le Catual étoit secrettement chargé d'examiner les moindres actions des Portugais,& de n'épargner aucun moyen pour s'instruire du Pays d'où ils venoient, quelles étoient leur religion , leurs loix & leurs coûtumes. Dès qu'il vit paroître l'aurore il envoya chercher Monzayde pour lui demander des éclaircissemens touchant ce qu'il vouloit sçavoir : ne me cachez , lui dit-il, aucune des particularités qui regardent cette Nation ; elle doit vous être connuë , puisque sa Patrie est voisine de la vôtre : en cela vous rendrez au Samorin un service important ; songez que sur votre rapport , il reglera

la conduite qu'il doit tenir à l'égard de ces étrangers. Seigneur, répond le Maure, je vous parlerai ſans feinte & ſans détour, & ſi je ne vous donne pas toutes les lumieres que vous ſouhaitez, ce ne ſera que l'effet de mon ignorance. Les Portugais habitent une partie de l'Eſpagne, vaſte & puiſſant Royaume qui, de même que ma terre natale, eſt baigné des flots où le ſoleil ſe couche en achevant ſa carriere. Ils ſuivent les préceptes d'un Legiſlateur engendré dans le corps d'une Vierge par un eſprit divin qui deſcendit ſur elle du haut des Cieux : leur valeur formidable s'eſt fait ſentir pluſieurs fois à mes ancêtres, &les champs Lybiens ſont tous couverts de leurs

trophées. Jadis par des exploits dignes d'une éternelle mémoire, ils nous contraignirent à quitter les bords du Tage & de la fraîche Guadiane ; ensuite ardents à nous poursuivre jusqu'au fond de nos retraites, on les a vû traverser les vagues orageuses, venir nous combattre sur les côtes d'Afrique & dans nos propres foyers, & nous enlever des villes & des forteresses que nous jugions imprenables. Ils n'ont point témoigné moins de courage dans toutes les guerres qu'ils ont soûtenuës, soit contre les belliqueuses Nations d'Espagne, soit contre les autres Peuples de l'Europe : on ne peut citer aucune occasion où leur grand cœur ait été vaincu ; ce sont des Annibals qui

qui ne trouvent point de Marcels : si ce que je viens de vous dire ne vous suffit pas, interrogez-les vous-même, ils ne vous déguiseront rien ; leur caractere fut toûjours éloigné du mensonge : visitez leur flotte, examinez leurs armes, leur artillerie & leur maniere de vivre, vous aurez lieu de vous applaudir de votre curiosité.

Le Catual suit avec empressement le conseil du Maure, il témoigne au brave Gama qu'il souhaite de voir sa flotte ; on équippe plusieurs bateaux, on s'embarque ; une troupe de Nayres accompagne le Magistrat Indien : ils arrivent, ils montent sur la Capitane, où Paul de Gama les reçoit, en rendant au Catual les devoirs qui sont dûs

à sa dignité : le vaisseau est paré de tapis pourpres, & de bannieres de soye, qui representent avec de riches couleurs divers exploits fameux des avantures mémorables, des batailles, des duels, & mille autres objets dignes d'attirer les yeux de Mars. Le Catual repaissoit avidement les siens d'un spectacle si beau, il en demandoit l'explication; Vasco de Gama l'interrompit en le priant de se mettre à table, & d'agreer un festin qu'on venoit de preparer pour lui; mais comme la loi que suivent les idolâtres de Calicut, leur défend de manger avec les personnes qui ne sont pas de leur religion, le Catual refusa ce qu'on lui presentoit: on n'épargne rien pour le combler d'honneurs ; les

trompettes formoient par leurs accords belliqueux une image de la guerre dans le sein de la paix ; le canon tonnoit, & faisoit retentir les plaines de Neptune : l'Indien remarquoit toutes ces choses, mais sa principale attention se fixoit sur les bannieres où il voyoit dépeintes dans un petit espace plusieurs actions heroïques : transporté d'admiration & ne pouvant plus se contenir, il quitte son siege, il se leve pour examiner de plus près ce qui flatte sa curiosité ; les deux Gamas, Coëllo & Monzayde se levent en même-temps.

D'abord l'Indien attache ses yeux sur l'image d'un vieillard venerable, dont le nom ne sera jamais couvert des tenebres de l'oubli ; il

étoit habillé à la Grecque, & portoit un sceptre dans sa main ; un sceptre paré de feuilles dont la riante verdure....... Mais quelle est mon erreur, quelle est ma temerité ! Divines Muses du Tage & du Mondego, j'allois entamer sans vous une matiere sublime qui excede mes forces ; volez à mon secours, j'ai besoin de votre faveur, je navigue au milieu d'un vaste Océan ; les vents me sont contraires & ma barque perira bien-tôt, si vous ne daignez la conduire ; considerez que depuis si long-temps que je chante la gloire du Portugal & les deux fleuves qui font vos délices, la fortune m'entraîne de disgrace en disgrace, elle ne m'accorde aucune treve : échappé

des perils de la mer, je me vois livré aux fureurs de Mars; la Parque fermoit déja ſes funeſtes cizeaux pour couper le fil de ma vie; à peine ai-je évité ſon atteinte fatale, qu'un nouveau goufre de malheurs s'ouvre ſous mes pieds; tantôt victime d'une cruelle indigence dont le poids énorme rabaiſſe les eſprits les plus nobles; tantôt *M* injuſtement mépriſé dans des Palais où cette même fortune qui me perſecute, éleve des idoles qu'elle orne ſouvent aux dépens de la vertu : hier abbreuvé d'un eſpoir ſeducteur, aujourd'hui ſevré de ſes douces illuſions par des chagrins réels, je ne trouve aucune fin à mes travaux; ils naiſſent les uns des autres, & ne tariſſent point;

cependant malgré cettte continuité de fatigues & d'agitations insupportables, je n'ai point cessé d'écrire; tel que la triste Canace, qui prête à se percer le cœur, tenoit d'une main un poignard, & de l'autre une plume. N Chastes Nymphes que j'implore, n'etoit-ce pas assez pour moi d'être en bute à tant d'orages; falloit-il pour comble de douleur que ceux même qui sont celebrés dans mes vers, fussent les artisans de ma ruine, & me donnassent les coups les plus terribles, au lieu du repos & des lauriers que j'attendois de leur reconnoissance? jugez combien fausse est la grandeur des demi-Dieux que produisent à present les bords de votre Tage, puisqu'ils

payent d'une ſi noire ingratitude les chants conſacrés à l'honneur de la Patrie ; honneur qui réjailliroit ſur eux, ſi leur conduite ne les en rendoit indignes : quel exemple pour avertir les enfans d'Apollon, de ne point prodiguer la loüange ! Aimables & charmantes Déeſſes ne m'abandonnez pas dans les maux qui m'affligent, rallumez mon ardeur, & ſurtout aujourd'hui qu'il faut que je proportionne ma voix aux actions les plus belles qui puiſſent exciter l'admiration de l'univers ; en recompenſe je vous jure que mon encens ne fumera jamais pour ceux qui ne le meriteront pas.

Fin du ſeptième Chant.

REMARQUES
SUR LE
SEPTIE'ME CHANT.

[*Les Germains.*] TOute l'Allemagne étoit alors en combustion, pour soutenir les erreurs de Luther. A

[*De la vérité.*] Le Poëte taxe ici la mollesse & la cruauté d'Henry VIII. Roi d'Angleterre, qui extermina les Catholiques dans son Royaume, & qui emporté par son temperament inconstant & voluptueux, épousa six femmes, dont aucune ne fut heureuse avec lui; il répudia la premiere & la quatriéme, il fit trancher la tête à la seconde & à la cinquiéme, la troisiéme mourut en couche, & la derniere eut mille chagrins à essuyer de la part d'un mari si redoutable. B

[*Avec eux.*] Les traits que le Ca- C

moëns lance contre notre nation, s'adressent principalement à François I. Malgré l'estime que j'ai pour mon Auteur, je ne craindrai pas de dire qu'il tombe ici dans une grande injustice; un Roi est toujours obligé de revandiquer le bien qui appartient à sa Couronne: François I. n'eut jamais d'autre objet dans les guerres qu'il a soutenuës contre Charles-Quint, tant en Italie qu'en Espagne, & dans les Pays-Bas.

D [*De leur Patrie.*] Ce terrible portrait que l'Auteur fait de l'Italie, est tiré d'après les meilleurs Auteurs Italiens: le Dante Chant sixiéme,

Ahi serva Italia, di dolore hostello,
Nave sensa Nocchier' in gran' tempesta,
Non donna di Provincie ma B. . . . . .

Triste & foible Italie, esclave miserable,
Vaisseau, qui sans Pilote éprouve la fureur
Et les cruels assauts d'un orage effroyable,
Province infortunée, où regne la douleur!
En vertus, en héros tu fus jadis féconde,
L'univers adoroit tes enfans genereux,
Et tu n'es aujourd'hui qu'un autre dange-
reux,

Qui cache dans son sein tous les vices du monde !

Pamphile Sasso, chap. 27.

Italia tanto celebrata e escritta,
Hor dolorosa à penà si tien' dritta.

L'Italie autrefois si pompeuse & si fiere,
N'est plus qu'un squelette tremblant,
Qui d'un pas foible & chancellant
Aux yeux des nations rampe sur la poussiere.

Arioste, chap. 17. Stance 76.

O d'ogni vitio fetida sentina
Dormi Italia imbriac, e non ti pesa
Che ora di questa gente, ora di quella,
Che gia servà ti fù, sei fatta ancella!

Egout d'infection, malheureuse Italie,
L'yvresse dans ses bras te tient ensevelie,
Et tu dors sans rougir de recevoir les loix
Des peuples qui jadis trembloient sous tes Exploits!

Jean Guidichoni dans le Sonnet qui commence d'Al' Pigro, &c.

L'empie tue voglie à te stessa nemiche
Con gloria d'altrui, e con tuo duolo amaro
Misera thanno à si vil' fine spinta.

Si des maux les plus grands vous êtes les victimes,
Peuples Italiens accusez-en vos crimes,
Eux seuls ont fait passer sous d'autres étendarts
La gloire & le bonheur de vos premiers Cesars!

L'Italie, comme on le voit, n'est pas mieux traitée par ses propres enfans que par le Camoëns : ce sont des Poëtes qui parlent ; on ne doit pas conclure de-là que cette charmante partie de l'Europe ne produise encore tous les jours de grands hommes, tant pour les lettres que pour les armes.

E [*Cadmus.*] L'Auteur rappelle ici une fable connuë de tout le monde. On sçait que Cadmus tua dans la Béocie auprès de la fontaine de Dircé un grand Dragon dont il sema les dents : il en provint des hommes armés qui alloient le massacrer ; mais par le conseil de Minerve, il jetta au milieu de leur troupe une pierre qui fut pour eux la pomme de la discorde ; car aussi-tôt ils tournerent leur fureur contre eux-mêmes, & ils en

devinrent les victimes, comme le marque Ovide dans ses Métamorphoses.

Terrigenæ pereunt per mutua vulnera fratres.

Transportés de fureur, ces enfans de la terre
Se font dès leur naissance une mortelle guerre,
L'effroyable Sillon qui leur sert de berceau,
S'abreuve de leur sang, & devient leur tombeau.

Ceci n'est qu'une histoire déguisée: Cadmus purgea la Béocie d'un fameux brigand qui la ravageoit; ensuite se voyant attaqué par les compagnons de ce méchant homme, il eut l'adresse de les diviser en jettant de l'argent parmi eux; à l'aspect de cette proye, ils prirent querelle, & s'entretuerent les uns les autres, par ce moyen Cadmus évita leur fureur. Quant à l'origine que la fable leur donne, les dents du serpent, dont on les fait éclorre, marquent qu'ils avoient hérité de l'avidité & de la cruauté de leur maître; enfin le sein

de la terre d'où ils sortirent, désigne les cavernes où pareilles gens établissent leur séjour.

F [*Le Pactole & l'Hermus.*] Ce sont deux fleuves de Lydie qui ont des pailles d'or mêlées parmi leur sable; il n'est pas besoin d'aller si loin pour trouver de pareils fleuves: le Rhône & le Tage ont la même prérogative; mais il se peut que les richesses de l'Hermus & du Pactole soient plus abondantes.

G [*Artillerie.*] Nous devons la poudre & l'artillerie à un Religieux de l'Ordre de S. François, nommé Bertholde Schoüarts, ou selon d'autres, Constantin Anklitzen: il étoit Allemand, natif de Fribourg, & Chimiste de profession. On ne sçait pas bien la date de cette invention meurtriere; il paroît qu'on doit la mettre aux environs de l'année 1375. cependant on a de fortes raisons pour croire que l'usage de l'artillerie est beaucoup plus ancien dans la Chine & dans les Indes qu'en Europe; ainsi Bertholde Schoüarts n'en seroit pas le premier Auteur: quoiqu'il en soit,

ceux de qui nous la tenons, nous ont fait un present aussi contraire à la véritable bravoure qu'à l'humanité. Petracque déteste pathétiquement dans son 99. Dial. *de Remed. utr. fort.* la folie & l'audace des hommes qui travailloient si ingénieusement à se détruire : ô fatal aveuglement, s'écrie-t'il, ô pernicieuse vanité ! N'étoit-ce pas assez que du haut des airs le courroux de Dieu tonnât sur la tête des mortels? Falloit-il encore que leurs foibles mains fissent gronder d'autres foudres sur la terre ? *Non erat satis de cælo tonantis ira Dei immortalis, nisi homuncio, [ô credulitas juncta superbia !] de terra etiam tonuisset.*

[*Doit liguer avec vous.*] On dira H peut-être qu'il n'est pas permis à un Poëte Epique d'interrompre sa narration pour parler si long-temps lui-même : j'avouë qu'Homere & Virgile ont été plus moderés sur cet article que le Camoëns ; il s'abandonne souvent à son feu : si c'est-là un défaut, les belles choses qu'il dit, doivent nous rendre ce défaut pré-

cieux, un grand homme tel que lui peut s'écarter quelquefois de la route ordinaire; comme il possedoit parfaitement tous les Auteurs anciens, il a composé son miel aux dépens de leurs fleurs les plus agréables: le beau discours qu'il vient de faire, est à l'imitation de celui qu'on admire si justement dans Lucain, Pharf. liv. 1.

Quis furor ô Cives! quæ tanta licentia ferri
Gentibus invisis Latium præbere cruorem?
Cumque superba foret Babylon spolianda Tropæis
Ausoniis, umbrâque erraret Crassus inultâ,
Bella geri placuit nullos habitura triumphos! &c.

La version de Brebœuf n'a pas deshonoré ces vers, & si Lucain avoit parlé François, il auroit dit avec son Traducteur:

Rome, dont la grandeur épouventoit la terre,
Quel sinistre Démon t'inspire cette guerre?
Quelle aveugle fureur arme tes Legions,
Et va montrer ta honte à tant de Regions?
Lorsque d'un beau courroux tes troupes échauffées

Devroient dans Babylone arborer des trophées,
Regagner ces drapeaux que le Parthe a gagnés,
Et vanger de Craſſus les Manes indignés:
On voit tes Conquerans chercher une victoire
Fatale à ta grandeur, & funeſte à ta gloire,

[*Emodiennes.*] C'eſt une longue chaîne de montagnes qui tenant toutes au Mont Imaüs, ſont cenſées en faire partie: elles ne laiſſent pas de prendre differens noms, ſelon les differens lieux où elles s'élevent; tantôt c'eſt Dalanguer, tantôt Paropamiſe, Taurus, Niphates, Coronus, Oronte, &c. I

[*Des fleurs.*] Pline & Solin donnerent autrefois dans cette fable ſur la foi des Naturaliſtes Grecs; nos voyageurs en ont découvert la fauſſeté. L

[*Les Orias.*] Preſque toutes les Nations attribuent au Gange le don de purifier l'ame & de la nettoyer des taches du peché; elles ont tant de reſpect pour lui, que ſi quelqu'un y jettoit la moindre immondice en leur M

presence, une prompte mort seroit le prix de cette audace : comme S. Thomas a prêché la foi dans l'Orient, il se pourroit bien que ces ablutions fussent une grossiere imitation du Baptême dont il annonçoit la vertu.

N [*De Cambaye.*] On donne encore à ce Royaume le nom de Gusarate ; les peuples qui l'habitent sont ingénieux, ils cultivent les Lettres, & l'on dit qu'ils excellent à faire de très-jolis Romans : selon les anciennes traditions du Pays, Porus en a été Roi, sa mémoire s'y est conservée avec tout l'eclat que méritent la valeur & la generosité qui lui attirerent l'estime du grand Alexandre.

O [*De Narsingue.*] Les Loix de Narsingue obligent les femmes à se jetter dans le feu où l'on brûle leurs maris quand ils sont morts : c'est un secret infaillible pour les détourner d'aspirer au veuvage, *Barr. Dec.* 4.

P [*Des Canaris.*] Puissant peuple qui occupe une grande Province nommée Canara ou Tulamar.

Q [*De Samorin.*] Dans la langue du

Pays, ce titre vaut autant qu'Empereur; les Souverains de Calicut le portent, parce que plusieurs Rois des Indes relevent de leur Couronne.

[*Il se trouva un Maure.*] Cet endroit-ci prouve évidemment contre Mr. de Voltaire, que les Africains les plus éloignés, & même les Indiens pouvoient sçavoir par le canal des Maures les choses qui se passoient en Europe, & celles qui s'y étoient passées autrefois; voici un homme natif des côtes de Barbarie qui se trouve dans le Malabar au moment que les Portugais y arrivent; son apparition n'est point une fiction poëtique, elle est rapportée comme un fait certain par Barros, Dec. 1. liv. 4. chap. 8. & par Castagnéda liv. 1. chap. 15. Ces Auteurs nous apprenent qu'il étoit de Thunis, & qu'il s'appelloit Monzayde; quelque Devin a-t'il revelé à Mr. de Voltaire que ce Monzayde ignoroit l'histoire & la fable? N'avoit-il pas pû s'en instruire chez les Portugais & les Espagnols, puisqu'on lit qu'il avoit long-temps entretenu com-

merce avec eux dans les Villes de Tanger & d'Oran ? Ne pouvoit-il pas être le deſcendant & le diſciple de quelqu'un de ces fameux Arabes qui avoient étudié les ſciences dans les Univerſités d'Eſpagne, & qui avoient fait tant de progrès dans les Langues Grecque & Latine ? ne pourroit-il pas encore avoir ſervi de Précepteur au Roi de Melinde ? Cela étant, que deviennent les Critiques de Mr. de Voltaire ? Il dira peut-être que mon raiſonnement n'offre ici que des conjectures : je lui réponds qu'une ſimple vraiſemblance ſuffit pour ruiner des objections dont la vérité n'eſt pas prouvée, c'eſt une régle de Logique fondée ſur le bon ſens. Au reſte je ne donne maintenant l'eſſor à mes conjectures que par ſurabondance de droit, j'ai déja combattu le Cenſeur du Camoëns avec d'autres armes.

S [*Le langage.*] Monzayde parloit bon Eſpagnol, & preſque tous les Portugais l'entendoient.

T [*Eurydice.*] Fulgence, Boccace, Noël le Comte, & preſque tous les

Mythologues ne donnent qu'un ſens moral à la fable d'Orphée & d'Eurydice ; pour moi, je penſe qu'il vaut mieux l'expliquer par l'hiſtoire : ainſi lorſqu'on nous raconte qu'Orphée deſcendit aux enfers pour en retirer Eurydice, je crois qu'il faut entendre que ce fameux Muſicien alla chercher ſa femme dans le Palais d'Aëdonée Roi de la Theſprotide, lequel, comme nous avons déja remarqué, paſſe ſouvent chez les Anciens pour Pluton Dieu des Enfers. Aëdonée la retenoit captive, ſoit qu'il en fût amoureux lui-même, ſoit qu'il ſe fût engagé à la garder pour un Prince de Thrace qui s'appelloit Ariſtée : celui-ci avoit enlevé Eurydice un jour qu'elle ſe promenoit à la campagne avec pluſieurs de ſes amies. On dit qu'en voulant prendre la fuite, elle marcha ſur un ſerpent qui lui picqua le pied, les Poëtes la font mourir de ſa bleſſure ; mais on ne peut douter qu'elle en guerit, puiſqu'Aëdonée la rendit à ſon époux : le tyran joignit à cette grace une clauſe trop onereuſe pour un amant,

c'étoit de ne regarder Eurydice qu'après être sorti de la Thesprotide; Orphée ne sçut pas se moderer, & l'objet de sa tendresse lui fut arraché sans espoir de retour : voilà mon opinion, elle s'accorde parfaitement avec la Chronologie; car Orphée & le cruel Aëdonée étoient Contemporains.

V [*Route inaccessible à l'homme.*] On pourroit penser que le compliment de Monzayde est froid; car puisque ce Maure a pénetré jusques dans les Indes, pourquoi, dit-il, que la route en est inaccessible à l'homme? Voilà une difficulté qui se présente dabord à l'esprit, mais le moindre examen la fait aussi-tôt évanoüir: si Gama étoit arrivé dans l'Orient par le canal de la Mer Rouge, Monzayde ne s'en seroit pas étonné; c'étoit la route ordinaire de ses Compatriotes: elle n'a rien d'admirable, au prix de l'immense navigation des Portugais qui sont obligés de faire le circuit de toute l'Afrique, & d'essuyer mille dangers, dont la proximité des lieux exemptoit les Maures.

[*Où il vouloit achever sa carriere.*] Tout ce que Monzayde vient de raconter ici, de même que ce qu'il va dire touchant les mœurs des Malabares, est tiré de l'histoire des Indes, comme on le peut voir dans Barros, Castagnéda, Maffée & Don Osorio : l'Auteur imite Homere & Virgile qui ne laissent jamais échapper l'occasion de nous apprendre quelques traits d'antiquité curieuse. X

[*Sont appellés Bramins.*] Ce sont les successeurs des anciens Brachmanes. Pithagore que Monzayde appelle ici le Docteur de Samos, parce qu'il étoit natif de cette Isle, Pithagore, dis-je, leur donna plusieurs préceptes en récompense de la Metempsychose, dont il apprit chez eux les ridicules mysteres. Y

[*Chimere.*] Quand nous ne connoîtrions la Chimere que par l'Opera de Bellérophon, nous sçaurions que c'étoit, selon les Poëtes, un monstre affreux, dont ce Héros purgea le Royaume de Lycie; on en voit le portrait dans ces deux vers d'Homere, Il. liv. 6. Z

Πρόσθε λέων, ὄπιθεν δὲ δράκων, μέσση δὲ χίμαιρα,
Δεινὸν ἀποπνείουσα πυρὸς μένος αἰθομένοιο.

Par la tête ce monſtre étoit un fier Lion,
Par le corps une chévre, & par ſa queuë horrible
Un épouventable Dragon :
Enfin de ſa bouche terrible
Sortoient des tourbillons de feux,
Qui ſemoient le ravage & la mort en tous lieux.

On donne pluſieurs explications differentes à la fable de la Chimere : je n'en rapporterai que deux qui me paroiſſent les plus plauſibles. Nymphodorus, Pauſanias, Plutarque, Strabon &. Pline diſent qu'il y eut autrefois en Lycie une montagne de ce nom, elle vomiſſoit des flammes à peu près comme le Gibel & le Veſuve ; les environs de ſon ſommet étoient habités par des lions, au milieu de ſa croupe on trouvoit une vaſte étenduë de fertiles pâturages entrecoupés de boſquets agréables, où des chévres faiſoient leur retraite ; enfin le pied du mont étoit entouré de

de marais & d'eaux croupissantes, toujours remplies de serpens & d'insectes venimeux. Bellérophon eut l'adresse de rendre cette montagne habitable, il desseicha les marais, il extermina les lions, il éteignit le volcan ; & voilà pourquoi l'on a dit qu'il dompta la chimere. Agatarchide prétendoit qu'Amizodar, Prince Lycien, épousa une femme qui s'appelloit Chimere, & qui avoit deux freres, dont l'un se nommoit Lion, & l'autre Dragon ; ceux-ci d'intelligence avec leur sœur faisoient des concussions & des ravages terribles dans la Lycie, Bellérophon les châtia. Ces deux explications de la fable peuvent être également vraies ; mais le plus sûr est de suivre la premiere : l'autorité des Auteurs qui la soutiennent, l'emporte de beaucoup sur celle d'Agatarchide dont nous n'avons pas les ouvrages, & qui ne nous est connu que par les citations de quelques autres Ecrivains.

[*Ammon.*] Ancien Roi d'Egypte ou de quelqu'autre partie de l'Afrique : il fut adoré par son peuple, &

ensuite par les Grecs, sous la figure d'une Idole qui avoit des cornes de Belier : je crois, après plusieurs Sçavans, que cet Ammon est le même que Cham, fils de Noé.

B [*Janus*.] Janus l'un des plus anciens Rois d'Italie, fut déifié par ses sujets pour prix des biens qu'il avoit répandus sur eux ; on le representoit avec deux visages, l'un devant & l'autre derriere, parce qu'étant profond dans l'Histoire & dans l'Astrologie, il voyoit également le passé & l'avenir : quelques Sçavans le prennent pour Noé, il me paroît que leur opinion n'est guéres soutenable ; on ne trouve pas que Noé soit jamais venu dans l'Italie : j'avouë que l'histoire de ce Patriarche s'accorde beaucoup avec celle de Janus ; mais cela suffit-il pour les confondre l'un avec l'autre, diverses personnes ne peuvent-elles pas avoir les mêmes avantures ? Au reste je ne doute nullement que les Latins n'ayent attribué à leur Janus plusieurs actions de Noé ; c'étoit autrefois la coûtume, chaque peuple paroit ses Héros avec

des plumes qui ne leur appartenoient pas.

[*De même qu'Anubis.*] Anubis, selon Diodore de Sicile, fut un des enfans d'Osiris Roi d'Egypte; après sa mort, il fut mis au nombre des Dieux : on le representoit avec une tête de chien, soit que par cet emblême on désignât la fidélité qui avoit été l'une de ses vertus favorites, soit qu'on voulût exprimer l'attachement qu'il avoit toujours témoigné pour cette espece d'animaux, dont on dit qu'il portoit l'image sur ses Drapeaux & sur son Bouclier. *C*

[*Dedale.*] Il y a eu plusieurs Dedales : l'ancien & le plus fameux étoit natif d'Athenes, il excelloit dans la Sculpture & dans les Mathématiques. Ayant tué son neveu, il fut obligé de quitter sa Patrie pour se dérober aux rigueurs de la justice; l'Isle de Crete où Minos regnoit en ce temps-là, devint l'azyle de Dedale; mais son imprudence l'empêcha d'y vivre tranquillement : il prêta ses soins & son entremise à l'amour criminel que Pasiphaé, femme de Minos, ressentoit *D*

pour un Capitaine nommé Taurus; Minos découvrit cette perfidie, Dedale fut renfermé dans une prison, ou, selon d'autres, dans un vaste labyrinthe qu'il avoit construit lui-même; quelque temps après, il trouva le moyen de s'en sauver avec son fils Icare & quantité d'autres malheureux qui se plaignoient de Mimos; ils s'enfuirent sur des barques qui faisoient force de voiles, c'est pour cela que les Poëtes ont feint que Dedale s'étoit envolé.

E [*Que c'étoit-là son fils.*] Il est aisé de voir que l'Auteur parle ici des exploits de Bacchus dans les Indes: cependant la gloire de les avoir subjuguées, n'appartient qu'à Osiris Roi d'Egypte qui fut le second Bacchus, comme je l'ai remarqué dans mes notes sur Achille Tatius; jamais le Bacchus Thebain qui étoit fils de Semele, n'alla dans l'Orient; mais le Poëte a mieux aimé s'accommoder aux fictions des Grecs, que de s'attacher scrupuleusement à des vérités historiques moins connuës que la fable.

[*Que son visage n'étaloit d'appas.*] F
C'étoit la Reine Semiramis : ses qualités héroïques l'éleverent au-dessus des plus grands hommes, ses vices la rabaisserent au-dessous des femmes les plus méprisables.

[*Pour son fils.*] L'infame passion de G
Semiramis pour un cheval, a tout l'air d'un conte inventé par les Grecs pour exagerer le libertinage de cette Reine ; mais rien n'est plus constamment attesté par les meilleurs Auteurs, que son amour incestueux pour Nynias son fils ; ce Prince en conçut tant d'horreur qu'il la fit mourir.

[*Pour s'attribuer une origine céleste.*] H
Apelle étoit jadis le seul Peintre qui sçût bien faire le portrait d'Alexandre ; le Camoëns lui a succedé : je ne crois pas qu'en moins de paroles, on puisse mieux nous décrire le caractere de ce Conquerant ; tout le monde sçait qu'il vouloit à toute force passer pour le fils de Jupiter. *Jovem generis sui authorem, non contentus mortali fastigio, aut credebat esse, aut credi volebat.* Quinte-Curce, liv. 4. C'est là-dessus que sa mere Olym-

pias dit ce bon mot si fameux dans l'histoire, *ce jeune étourdi n'aura point de repos qu'il ne m'ait broüillée avec Junon.*

I [*La gloire des vaincus.*] Cette pensée revient au sentiment du Poëte Accius, dans les vers qui suivent:

Trophæum ferre me à forti viro pulchrum est,
Sin autem vincor, à tali vinci nullum est
probrum.

Si mon bras peut dompter ce guerrier genereux
Je me couronnerai d'une gloire parfaite;
Si dans notre combat il est le plus heureux,
Je pourrai sans rougir avoüer ma défaite.

L [*De Marcels.*] C'est-à-dire, que les Portugais sont invincibles. Marcel étoit un Capitaine illustre par sa valeur & par ses belles actions qui le firent surnommer l'Epée de Rome; il remporta plusieurs avantages contre Annibal; mais enfin Annibal le vainquit auprès de la Ville de Locres, & Marcel périt dans cette malheureuse bataille. Je ne dis rien pour justifier l'érudition de Monzayde, elle

doit passer sans obstacle après celle du Roi de Melinde.

M [*Les plus nobles.*] L'Auteur fait ici allusion au fameux emblême d'Alciat, qui pour dire que l'indigence s'oppose presque toujours à l'élevation des grands esprits, represente un homme qui a des aîles à une main, & une grosse pierre à l'autre ; avec le secours des aîles, il paroît prêt à voler ; mais le poids de la pierre l'attache à la terre.

Lava tenet lapidem, manus altera sustinet alas,
Ut me pluma levat, sic gravè mergit onus.
Ingenio poteram superas volitare per arces,
Me nisi paupertas invida deprimeret.

Admirez mon destin : ma main droite est aîlée,
Et d'un pesant fardeau ma gauche est accablée.
Mon genie auroit pû voler jusques au Ciel ;
Mais la pauvreté me resserre
Dans un abaissement cruel ;
J'expire sous son poids, & je rampe sur terre.

N [*Et de l'autre une plume.*] Canace

étoit fille d'Eole, elle devint amoureuse de Macharée son frere, & elle en eut un enfant: Eole ayant découvert leur intrigue, en conçut tant d'horreur & de rage, qu'après avoir fait périr le fruit de leur union, il envoya un poignard à Canace avec ordre de se tuer, si elle ne vouloit s'exposer à des tourmens encore plus terribles: prête à se percer le cœur, elle écrivit une lettre pleine de tendresse à son frere qui avoit pris la fuite. L'attitude où le Camoëns la represente, est tirée de ce vers d'Ovide.

Dextra tenet calamum, strictum tenet altera ferrum.

Fin des Remarques du VII. Chant, & du Tome II.

TABLE

DES MATIERES

Du second Tome, disposée par ordre Alphabetique.

Le chiffre Arabe marque la Page; & la lettre T. posée après le chiffre signifie qu'il faut chercher dans le Texte du Poëme la Matière dont il s'agit : la lettre N. signifie que c'est dans les Notes.

A

B

C

F

G

H

N

O

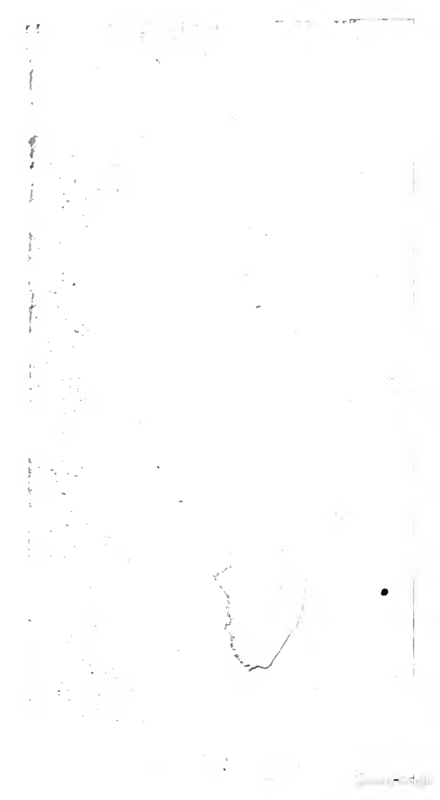
P

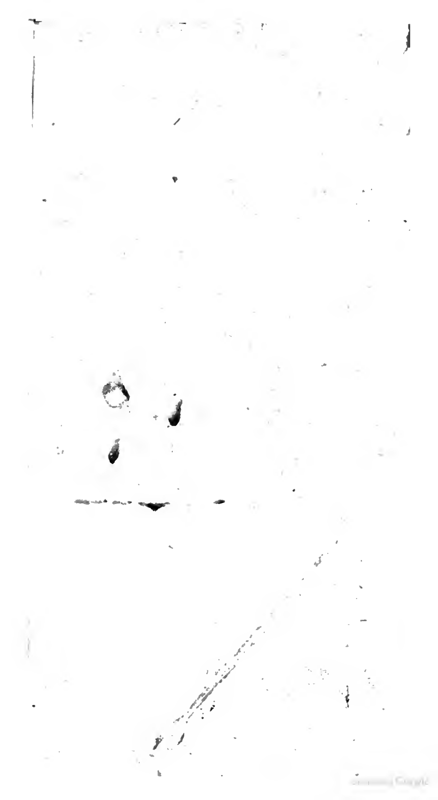
S

V

FIN.

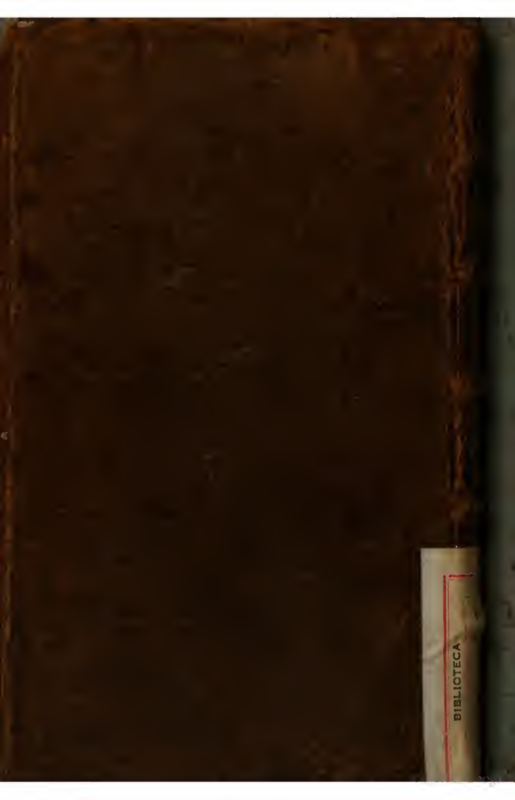











BIBLIOTECA